BnF Gallica

Relation de l'ambassade du lord Macartney à la Chine, dans les années 1792, 1793 et 1794 : contenant les diverses [...]

Source gallica.bnf.fr / Ecole nationale des ponts et chaussées

{BnF Gallica

> Macartney, George (1737-1806). Auteur du texte. Relation de l'ambassade du lord Macartney à la Chine, dans les années 1792, 1793 et 1794 : contenant les diverses particularités de cette ambassade, la description des moeurs des chinois, et celles de l'intérieur du pays, etc. (Tome premier). Edition 2,Tome 1 / traduit de l'Anglais, sur la seconde édition d'Aeneas Anderson, employé à la suite de son Excellence le Comte de Macartney, Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne auprès de l'Empereur de la Chine. 1797.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

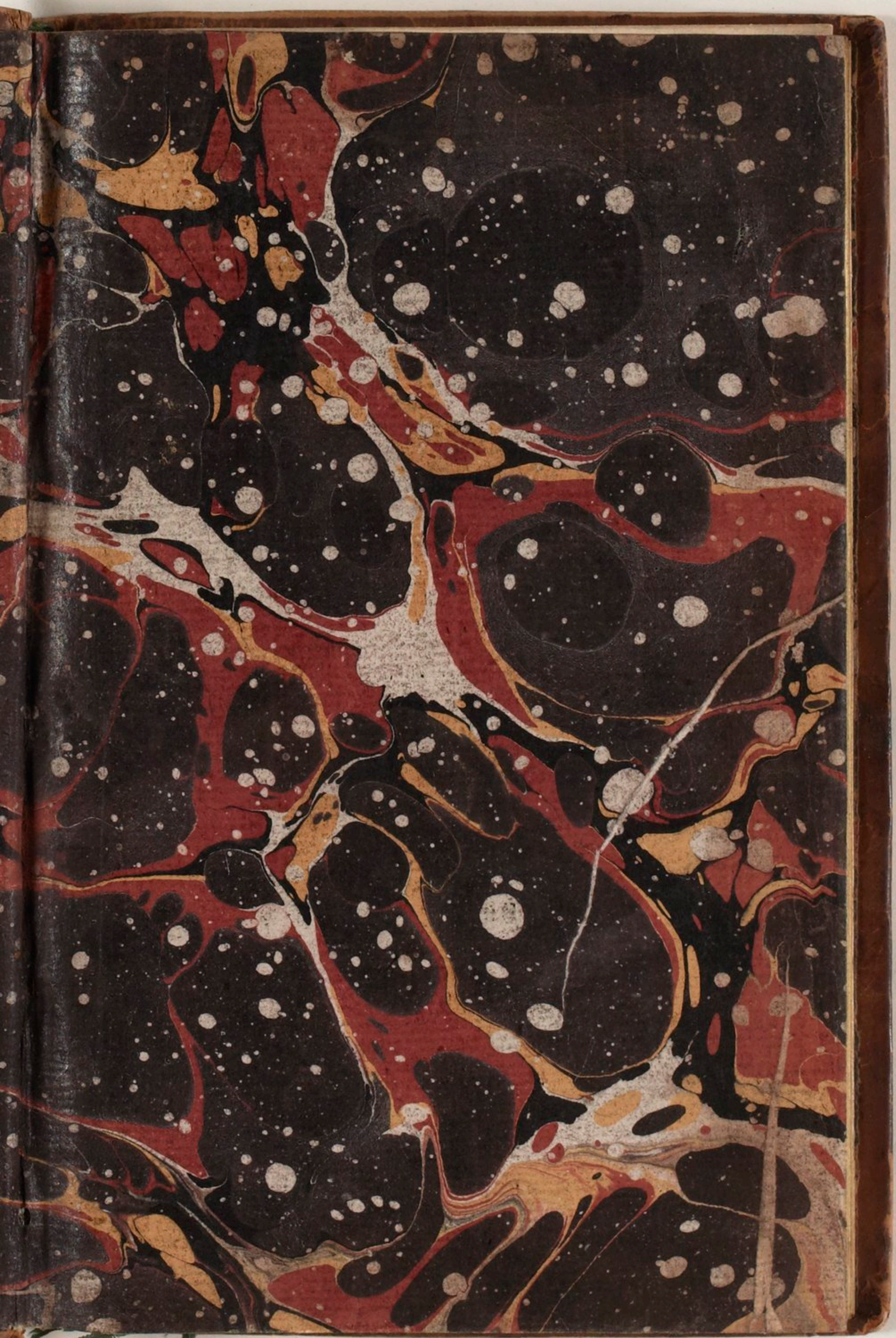
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Ecole nationale des ponts et chaussées

9470



W.56.

2359

RELATION

DE L'AMBASSADE

DU LORD MACARTNEY

A LA CHINE,

DANS LES ANNÉES 1792, 1793 ET 1794.

W.5



Alexander. Del.t

Bovinet Sculp.

乾 隆 大 皇 帝

L'EMPÉREUR DE LA CHINE.

ECOLE
DES PONTS
ET CHAUSSÉES

RELATION
DE L'AMBASSADE
DU LORD MACARTNEY
A LA CHINE,

DANS LES ANNÉES 1792, 1793 ET 1794;

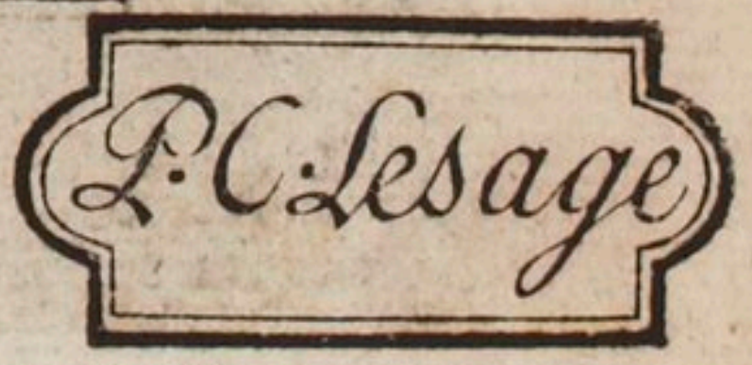
CONTENANT LES DIVERSES PARTICULARITÉS DE CETTE AMBASSADE, LA DESCRIPTION DES MOEURS DES CHINOIS, ET CELLE DE L'INTÉRIEURE DU PAYS, &c. &c.

Traduit de l'Anglais, sur la seconde Édition d'ÆNEAS ANDERSON, Employé à la suite de son Excellence le Comte de MACARTNEY, Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne auprès de l'Empereur de la Chine.

DEUXIÈME ÉDITION.

ORNÉE DU PORTRAIT DE L'EMPEREUR DE LA CHINE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DENNÉ jeune, Libraire, rue Vivienne, n°. 41,
Maison de la ci-devant Caisse d'Escompte.

AN VI. — 1797.

BIBLIOTECA

PRÉFACE.

UNE Ambassade à la Chine est un évènement trop extraordinaire dans l'histoire de la diplomatie de ce pays, pour ne pas exciter naturellement la curiosité générale ; car, sans parler des grands objets de commerce qu'elle avoit en vue, une relation authentique qui dissipe l'ignorance dans laquelle nous vivions, concernant les parties intérieures de ce vaste Empire, doit attirer nécessairement l'attention d'une nation éclairée comme la mienne, sur le seul pays civilisé du globe dont le gouvernement jaloux et défiant ait interdit l'entrée à tous les autres peuples.

Je n'ai ni le dessein d'examiner les écrits qui ont précédé le mien sur la Chine, ni celui de relever les contradic-

tions qu'ils renferment, ou d'en détruire les fables ; je me propose uniquement de rapporter ce que j'ai vu dans le cours de cette ambassade, où j'ai eu l'honneur d'accompagner le lord Macartney, que Sa Majesté Britannique avoit nommé pour être son représentant à la cour de Pékin.

Tout le monde connoît les gênes et les désavantages qu'éprouve le commerce de l'Europe avec la Chine ; les faire disparoître en faveur du nôtre, étoit une entreprise bien digne de l'attention et de la sagesse de notre gouvernement. Elle ne lui fut pas inspirée, néanmoins, par une spéculation purement mercantile. En effet, d'après une assurance assez positive donnée à la cour de Londres, qu'un ambassadeur de sa part, seroit bien accueilli par l'empereur de la Chine, le ministère crut devoir à la saine politique et aux

intérêts commerciaux de ce pays, de préparer une ambassade convenable à la dignité de la cour de la Grande Bretagne, et formée en même-tems de manière à captiver l'attention du peuple Chinois, ainsi qu'à s'attirer le respect et la confiance de la cour de Pékin.

En conséquence, l'honorable colonel Cathcart fut revêtu, dans l'année 1788, de l'important caractère de ministre de cette nation auprès de l'empereur de la Chine. Ses talens supérieurs, ses manières aimables, la finesse de son esprit et sa longanimité lui donnoient, dans un degré éminent, tout ce qu'il falloit pour remplir dignement les grands objets de sa mission. Malheureusement la mort prématurée de cet homme accompli, survenue dans le cours de son voyage, arrêta les progrès de l'ambassade dont il étoit chargé, faute d'un successeur nommé par

le roi pour le remplacer en cas d'évènement. Cette ambassade expira donc avec lui, et fut ensevelie, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, sur la plage éloignée où ses cendres reposent.

Les vues bienfaisantes du gouvernement ne lui permirent pas cependant d'abandonner un projet national aussi important que celui d'une alliance de commerce entre les cours de Londres et de Pékin. Il fit même revivre, avec encore plus d'éclat, le caractère d'ambassadeur à la Chine, dans la personne du comte de Macartney. Rien ne fut négligé pour rendre son ambassade digne de l'empire qu'il alloit représenter, et de celui vers lequel il étoit envoyé.

Il est impossible, en effet, de dire jusqu'où s'étendirent les soins et la prévoyance du gouvernement pour la réussite de cette mission diplomatique. Les

talens supérieurs qui dirigent les bureaux du contrôle, et l'esprit de commerce qui anime ceux de la compagnie des Indes orientales, concoururent, à l'envi, à favoriser une entreprise qui, si elle n'obtenoit d'heureux succès, méritoit du moins, par leurs soins, d'en avoir. Aucune vue d'économie sordide ne présida à ces préparatifs. Tout ce que l'éclat extérieur pouvoit éxiger, ainsi que les productions nationales les mieux assorties dans chaque branche d'arts, de sciences et de manufactures, furent embarqués avec abondance; et si l'ambassade n'a pas réussi, ce ne peut être la faute de ceux qui la mirent en état de se rendre à sa destination éloignée.

J'ai raconté avec fidélité tout ce que j'ai vu par moi-même, et ce que j'ai appris des personnes dont il ne m'étoit pas permis de douter de la véracité, sans

leur faire injure. Circonscrit dans de justes bornes, mon ouvrage contient un récit éxact des évènemens et de la marche de l'ambassade à travers la Chine, depuis l'instant où le vaisseau de guerre le Lion et l'Indostan, navire, appartenant à la compagnie des Indes, mouillèrent devant Metow, sur la mer d'Yello, jusqu'à son arrivée à Canton. J'ai écrit d'après mes talens, et les observations les plus éxactes qu'il m'a été possible de faire, soit pendant les voyages de l'ambassade par terre ou par eau, soit pendant sa résidence à Pékin et dans la Tartarie. Une imagination vive et fleurie eût répandu sur les tableaux de la longue galerie à travers laquelle cet ouvrage va promener le lecteur, ces brillantes couleurs que nous admirons sur les porcelaines de Chine qui sont importées en Europe pour décorer les appartemens du

luxe. Je ne me suis attaché qu'à la ressemblance, et j'aimerais mieux qu'on m'accusât d'avoir négligé de parer la vérité, que d'être soupçonné de l'avoir sacrifiée à une imagination créatrice. Il est impossible que dans la relation d'un voyage de plus de 2000 milles, il ne se rencontre pas quelques répétitions, mais on doit les pardonner, tant à cause de la similitude des objets, que de la difficulté insurmontable de faire ressortir avec la plume ce que leurs traits peuvent avoir de différent, et qui n'est bien distinct que pour l'œil. Des villes, des villages, des montagnes, des rochers, des rivières, des canaux, des lacs, etc. etc. ne comporteront très-souvent qu'unesimple indication. La marche compassée de l'ambassade à travers l'immense étendue de la Chine, a du nécessairement rallentir aussi celle du Rédacteur, et donner à son

journal un air d'uniformité qui ne manquera pas quelquefois d'impatienter la curiosité du lecteur, curiosité qu'un pareil voyage doit, je l'avoue, rendre aussi vive que générale ; mais je puis assurer le Public que si cet ouvrage ne l'amuse pas toujours, du moins il ne l'induira jamais volontairement en erreur. La réputation d'un écrivain véridique est la seule que j'ambitionne et que je réclame.

J'ai fait précéder l'histoire de notre voyage à travers l'intérieur de la Chine, de celle de notre navigation pour y aborder. J'ai donc parlé de quelques pàys qui ont déjà été décrits par d'autres Voyageurs, ou par les Géographes modernes. Je me serois abstenu de cette introduction, si des personnes pour lesquelles j'ai beaucoup de déférence, ne m'avoient conseillé de faire part au Public du résultat de mes propres observations.

J'ai ajouté aussi les journaux du Lion et de l'Indostan, depuis Chusan jusqu'à Canton, comme renfermant beaucoup d'instructions utiles et curieuses sur une longue rangée de côtes appartenant à la Chine, peu généralement connues ; instructions qui, par-là, deviennent importantes pour les navigateurs futurs. La rivière de Canton est si bien connue, que je n'en ai fait qu'une mention très-abrégée. J'ai renfermé aussi dans très-peu de pages, tout ce qui a trait à notre retour en Europe, vu la disette d'évènemens de quelque intérêt. J'ai terminé mon ouvrage par le vocabulaire de toutes les expressions et mots chinois dont j'ai pu faire l'acquisition, et le nombre en est très-court.

Quant aux noms des villes, des villages, ect. je les ai écrits comme je les entendois prononcer, et d'après les ins-

tructions de ceux des naturels qui avoient quelque connoissance de notre langue.

Je ne chercherai pas à me justifier de rendre public le journal d'un Voyage qui a excité la curiosité générale. Si l'ouvrage est exact, intéressant, utile, il n'a pas besoin d'apologie; s'il est ennuyeux, une apologie seroit un tort de plus envers le Public.

Mais je me complais dans de plus douces pensées, et j'aime à me flatter que mes lecteurs trouveront dans cette Relation de quoi satisfaire une curiosité raisonnable, et des lumières sur un pays, pour ainsi dire, inconnu à toutes les nations de la terre.

Westminster, 2 Avril 1795.

LISTE

Des Personnes qui composoient la Suite du comte de Macartney.

Sir George Staunton, Baronet, secrétaire de l'Ambassade.

Le lieutenant-colonel Benson, capitaine des gardes de l'Ambassadeur.

Le lieutenant H. W. Parish, de l'artillerie royale.

Le lieutenant J. Crewe.

M. Acheson Maxwell, } Secrét. de l'Ambassadeur.
M. Edward Winder, }

M. Baring, secrétaire-adjoint, fils de sir Francis Baring, Baronet.

Le docteur Gillan, médecin de l'Ambassade.

Le docteur Scott, chirurgien de l'Ambassade.

M. Barrow, contrôleur.

Le docteur Dinwiddie, Méchanicien, directeur des instrumens de mathématique et d'astronomie destinés en présens.

MM. George Staunton, fils de sir George Staunton, Baronet.

— Thomas Hickey, peintre de portraits.

— Alexandre, dessinateur.

— Hutner, gouverneur de M. Staunton.

— Plumb, interprête.

Commissaires envoyés par la Compagnie des Indes à Canton, pour notifier l'Ambassade.

MM. Jackson, Irwine et Brown.

Le service de son Excellence consistoit dans

Un Maître et un Sous-maître d'hôtel.
Deux Valets-de-chambre.
Un Cuisinier.
Deux Postillons.
Un Coureur.
Un Boulanger.
Six Musiciens.
Un Charpentier.
Un Menuisier.
Un Sellier.
Un Jardinier.
Un Tailleur.
Un Horloger.
Un Faiseur d'instrumens de mathématique.

Domestiques de sir George Staunton.

Deux, et un Jardinier, lesquels, avec le valet-de-chambre de M. Crewe, formoient tout l'établissement domestique, non-compris trois Chinois qui étoient venus avec nous d'Angleterre.

L'établissement militaire ou les Gardes.

20 Hommes de l'Artillerie royale ;
10 Chevaux-légers ;
20 Soldats des compagnies d'infanterie en dépôt à Chatam.

Vaisseaux employés à transporter l'Ambassade en Chine.

Le Lion, de 64 canons ; commandant, sir Érasme Gower.
L'Indostan, bâtiment de la compagnie des Indes ; capitaine William Mackintosh.
Et le Jackall, bric servant d'allége, monté par des officiers et des matelots du Lion.

Liste des Officiers employés à bord du Vaisseau de S. M. le Lion.

Sir Érasme Gower, chevalier, commandant.
MM. Cambell, premier lieutenant.
— Whitman, second lieutenant.
— Atkins, troisième lieutenant.
— Cox, quatrième lieutenant, mort à Chusan.
— Ommaney, faisant le service de lieutenant.
— Jackson, maître du Lion.
— Saunders, contre-maître.
— Tippet, idem.
— Simes, idem ; débarqué à Batavia.
— Love, idem.
— Roper, idem.
— Warren, idem, fils du docteur Warren, médecin de S. M. et du prince de Galles, promu aux fonctions de lieutenant.
— Kent.
— Chapman, appointé canonnier à la place de Corke, mort.

Sous-Officiers.

Le très-honorable lord Mark-Kerr, fils du marquis de Lothian, promu aux fonctions de lieutenant.
L'honorable Wm. Stuart, fils du comte de Bute.
MM. Bromely.
— Swinbourne.
— Kelly.
— Dilkes.
— Trollope.
— Heywood.
— Hickey.
— Thompson.

MM. Waller, mort à Wampow.
— Beaumont, retourné de la pointe d'Angara en Angleterre, pour le rétablissement de sa santé.
— Snipe.
— Wools.
— Montague.
— Chambers.
— Scott.
— Bridgeman.
— Perkins.
— Sarradine.
— Tothill, munitionnaire; mort à la Cochin-chine.
— West, secrétaire du capitaine.
— Nutt, chirurgien.
— Anderson, premier maître.
— Cooper, second idem.
— Thomas, troisième idem.
— Humphries, instructeur.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Passage d'Angleterre à Batavia. Page 1

CHAPITRE II.

Le bric le Jackall rejoint le Lion. Leighton, charpentier du vaisseau, assassiné par les Malais. Le lord Macartney visite le terrain où le colonel Cathcart fut enterré. Arrivée à Pulo-condore; quelques détails sur les habitans; leur alarme. Passage entre plusieurs isles. Entrée dans la baie de Turon, sur les côtes de la Cochin-chine. Plusieurs mandarins viennent à bord du Lion: quelques détails sur eux. Le premier ministre du roi de la Cochin-chine visite le lord Macartney. Présens reçus. Le lord Macartney rend la visite en forme.

Le maître du Lion arrêté par les naturels du pays ; mais relâché peu de jours après. Mort et enterrement de M. Tothill, munitionnaire du Lion. Pages 71

CHAPITRE III.

Départ de la baie de Turon. Sir George Staunton, etc. s'embarque sur le Jackall pour Macao. Entrée dans la mer d'Yello, ou mer jaune. Le lieutenant Campbell va à Mettow. Présent de la part du mandarin de Chusan. Grand nombre de malades à bord du Lion. MM. Huttner et Plumb descendent à Mettow pour préparer le débarquement de l'ambassade. Arrivée d'un mandarin à bord. Les soldats, les méchaniciens, ainsi que la suite de l'ambassade, passent à bord de plusieurs jonques avec les présens, bagages, etc. L'ambassadeur descend à Mettow. Description de cette place. 88

CHAPITRE IV.

Détails sur le mandarin chargé de la conduite de l'ambassade. Grande variété de présens de provisions. Habitudes grossières des

Chinois concernant leur nourriture. Description des jonques. Ordre de la marche des bâtimens désignés pour le transport de l'Ambassadeur et de sa suite. Pages 97

CHAPITRE V.

Le lord Macartney quitte Mettow, et fait voile pour Pékin. Beauté et fertilité du pays. Divers évènemens du voyage. Description des soldats chinois. Navigation sur la rivière. Quelques détails sur l'arbre à thé, avec la manière de préparer ses feuilles pour en faire une boisson. Prodigieuse population de la Chine. Arrivée à la ville de Tyensing. Description de cette ville. Spectacle chinois. Description du palais du mandarin. 106

CHAPITRE VI.

Violente tempête accompagnée d'éclairs et de tonnerre. Présens distribués à la suite de l'ambassade. Manière de touer les jonques. Mets ordinaires des Chinois, et leur façon de les préparer. Lenteur de la navigation. Étranges habitudes des plus basses classes des naturels. Traversée de la ville

de Cho-tang-poa. Évènemens de la navi^on. Visites faites par le Mandarin de Tyensing à l'Ambassadeur. Description de son cortége. Beauté, fertilité et variété des productions des campagnes situées de chaque côté de la rivière. Pages 123

CHAPITRE VII.

Arrivée à la ville de Tong-tchew, où le voyage sur la rivière se termine. Débarquement de l'Ambassadeur; cérémonies employées en cette occasion. Description du lieu marqué pour recevoir les présens et les bagages, ainsi que de la maison destinée à loger l'Ambassadeur et sa suite. Culte extérieur des Chinois. Traitement de l'Ambassade. Description de la ville de Tong-tchew. Particularités relatives à son gouvernement. Examen des présens destinés à l'Empereur. Exercice de l'artillerie. Visite d'un mandarin. Mort et enterrement de M. Cadès. Avis donné à l'Ambassadeur du jour fixé pour son départ de Tong-tchew. 133

CHAPITRE VIII.

Départ de la ville de Tong-tchew. Description de la route de Pékin. Arrivée à une

très-grande ville appelée Kieng-foo. *Halte faite dans cet endroit pour déjeûner. Réunion immense de peuple pour voir passer l'ambassade. Arrivée à Pékin. Quelques détails sur cette ville. Usages, coutumes et manières des Chinois. Départ de Pékin. Arrivée au palais de l'Empereur, nommé* Yeumen-manyeumen. Pages 151

CHAPITRE IX.

Description du palais de Yeumen-manyeumen. *Évènemens désagréables. Dispute avec le détachement chinois à qui la garde de ce palais est confiée. Requête du lord Macartney pour un changement de résidence. L'Ambassade retourne à Pékin. Description d'une Pagode. Arrivée au palais désigné pour la nouvelle résidence de l'Ambassade. Description du local et des arrangemens faits pour notre réception. Visite de plusieurs Mandarins à l'Ambassadeur.* 170

CHAPITRE X.

Le lord Macartney est prévenu que l'Empereur recevra l'Ambassade dans sa résidence impériale en Tartarie. Choix des person-

nes qui doivent y accompagner l'Ambassadeur. Occupations assignées à celles laissées à Pékin. Arrangemens pris pour le voyage. Départ de Pékin. Particularités de la route. Pages 185

CHAPITRE XI.

Arrivée à la ville de Waung-Chauyeng. Description des soldats chinois, etc. Passage à travers la grande muraille. Sa description. Différences entre la Tartarie et la Chine. Montagne extraordinaire. Arrivée au palais de Chaung-Shanuve. Détails à son sujet. Exemple de l'industrie des paysans, et manière de cultiver du pays. Fermage des terres à la Chine. Arrivée au palais de Cullachot-tueng. Sa description. Arrangemens concernant l'entrée de l'Ambassade dans Jehol. 198

CHAPITRE XII.

Arrivée au palais de Callachotre-shangsu. Halte faite devant l'une des pagodes de l'Empereur. Entrée publique dans Jehol. Détails à ce sujet. Description du palais assigné à l'Ambassade. Un mandarin prin-

cipal fait une visite de cérémonie à l'Ambassadeur. Conduite singulière, relativement à la fourniture de nos provisions. Les présens sont déballés et déployés. Leur énumération. Pages 212

CHAPITRE XIII.

Les présens sortent du palais. L'Empereur fait notifier à l'Ambassadeur qu'il lui donnera audience. Ordres prescrits à ce sujet. Description de la marche de l'Ambassade vers le palais impérial. Première audience donnée par l'Empereur à l'Ambassadeur. Présens reçus à cette occasion. Seconde visite de l'Ambassadeur à l'Empereur. Nouveaux présens. Espoir d'un heureux succès pour l'Ambassade. 225

CHAPITRE XIV.

L'Ambassadeur reçoit la visite de plusieurs mandarins, chargés de la part de l'Empereur de l'inviter à assister à l'anniversaire de la naissance de sa majesté Impériale. Toute l'Ambassade prend part à la fête. Description du palais impérial. Particularités sur l'Empereur. Succession de pré-

sens. Fin de la négociation avec la Cour Impériale. Présens particuliers de l'Empereur de la Chine au Roi de la Grande Bretagne. Description d'un spectacle. Punition d'un soldat anglais jugé par une cour martiale. Départ de Jéhol. Pag. 233

Fin de la Table des Chapitres du Tome I.

RELATION

DE L'AMBASSADE

DU LORD MACARTNEY

A LA CHINE,

Pendant les années 1792, 1793 et 1794.

CHAPITRE PREMIER.

Passage d'Angleterre à Batavia.

Vendredi 21 Septembre 1792.

Tout étant prêt pour le départ, le comte de Macartney, accompagné de sa suite, s'embarqua à Portsmouth, et vint à bord du vaisseau de guerre le Lion, mouillé dans la rade de Spithéad.

(Dim. 23.) Les bateaux furent hissés à bord, et on tira un coup de canon pour avertir les

officiers et les gens de l'équipage qui se trouvoient à terre, de se rendre au vaisseau.

(Mardi 25.) A onze heures du matin, on fit le signal à l'Indostan et au Jackall d'appareiller; l'Alfred et l'Orion de 74 pièces de canon, mirent à la voile en même-tems, et à 5 heures de l'après-dîner, nous quittâmes aussi Spithéad.

(Sam. 29.) Nous vînmes à Torbay, où nous trouvâmes l'Annibal et le Niger, vaisseaux de guerre. Sir George et M. Staunton, avec le docteur Gillan, descendirent à terre, et firent une excursion jusqu'à Exéter, d'où ils revinrent le jour suivant.

(Dim. 30.) On étancha une voie d'eau qui s'étoit manifestée dans l'un des côtés du Lion.

(OCTOBRE', 10.) Nous découvrîmes la terre de bonne heure dans la matinée, et à 8 nous aperçûmes l'isle du Déserteur à la distance d'environ 4 lieues, et celle de Porto-Santo à environ 3 lieues. Ces isles appartiennent à la couronne de Portugal, et dépendent de Madère. Porto-Santo est un lieu d'exil pour les malfaiteurs de Madère. Sa circonférence est d'environ 15 milles; il est très-montagneux, n'a point de hâvres; mais il possède une large baie d'un abri assez sûr pour les vaisseaux, si ce n'est lorsque le vent souffle de la partie du

sud-ouest. Il est fréquenté par les navires qui vont dans l'Inde et qui en reviennent. Cette isle produit du bled, mais en petite quantité; elle renferme aussi des pâturages et quelques bois assez touffus pour y recéler des sangliers. Les habitans, qui sont peu nombreux, dépendent du gouvernement de Madère. Le désert ou l'isle du Déserteur, est un petit rocher stérile, servant pareillement de prison aux criminels qui sont condamnés à différens genres de travaux pour l'expiation de leurs délits.

(Jeudi 11.) Nous entrâmes dans la baie de Funchal, située devant l'isle de Madère, et nous mouillâmes par 44 brasses d'eau: la ville de Funchal nous restait au nord-nord-est à environ un mille.

(Vendredi 12.) Après le déjeûner, le lieutenant Campbell fut à terre pour notifier au gouverneur de l'isle l'arrivée du lord Macartney; au retour de cet officier, le Lion salua la garnison de 13 coups de canon, qui lui furent aussitôt rendus. Le consul anglois se rendit alors à bord, accompagné de plusieurs de ses compatriotes, parmi lesquels on comptoit les plus respectables négocians de la ville, pour offrir leurs hommages à l'ambassadeur, et l'inviter à descendre à terre.

Son excellence ayant accepté l'invitation, l'équipage du vaisseau eut ordre de se vêtir de jaquettes et de pantalons blancs, et de garnir les vergues. Comme je n'écris pas, seulement, pour l'utilité des marins, mais encore pour l'amusement, et même, je l'espère, pour l'instruction des personnes qui ne connoissent point les usages de la mer, je vais tâcher d'expliquer ce qu'on entend par garnir les vergues; cérémonie qui n'a lieu que dans des cas particuliers, et lorsqu'on veut faire honneur à des personnages distingués. Elle offre un spectacle remarquable par sa singularité et par sa beauté. Tout l'équipage du vaisseau s'étant paré de ses meilleurs vêtemens, les matelots se tiennent debout aux extrémités des vergues, les bras étendus et se donnant tous la main, autant que la situation peut le permettre. Des cordes les entrelacent pour les empêcher de tomber; par ce moyen, aussi curieux qu'ingénieux, toutes les vergues jusqu'au grand perroquet, se trouvent garnies de monde. L'équipage du Lion resta dans cette position, jusqu'à ce que le lord Macartney fût débarqué dans l'isle.

Les soldats de marine en armes, furent placés à bas-bord du vaisseau, et les gens de la suite à stribord, formant une haie jusqu'à

l'échelle. Les troupes saluèrent son excellence à sa sortie de sa chambre, et la musique continua de jouer jusqu'à ce qu'elle eût quitté le vaisseau. Le lord Macartney et sir Érasme Gower s'embarquèrent dans un bateau, et la suite de l'ambassade dans un autre. Le Lion fit alors un salut de 15 coups de canon, auquel le fort situé sur la côte répondit par un même nombre de coups. Le gouverneur de Madère, le consul anglais et les principaux habitans de l'isle attendoient l'ambassadeur au lieu du débarquement, pour le féliciter sur son arrivée ; les témoignages d'estime et de respect furent les mêmes de part et d'autre.

(Samedi 13.) J'allai à terre le matin, après le déjeûner, avec plusieurs des bas-officiers. Nous débarquâmes à la roche de *Braren head*. Vis-à-vis d'elle est un rocher nommé le *Loo*, sur lequel est bâti un joli fort d'une bonne défense, entouré d'un rempart muni de plusieurs pièces de canon et d'une garnison. Ce rocher a la forme d'un pilier ; il est très-élevé, perpendiculaire, et domine la baie. On ne parvient au fort que par un escalier étroit dont les degrés sont taillés dans le roc, et dont les avenues sont exactement gardées. Il est situé à environ 3 quarts de mille du rivage, dans

une eau profonde de près de 40 brasses, de manière qu'il ne peut communiquer avec la terre que par le moyen de bateaux. L'endroit du débarquement dans l'isle est au nord-ouest du rocher de *Loo*. La mer y conserve une profondeur de 15 brasses, et l'approche en est extrêmement dangereuse par la violence des flots qui viennent se briser contre les rochers qui garnissent la côte. Des degrés sont formés dans le roc pour arriver au sommet, où l'on trouve le chemin de *Funchal*, la ville principale de l'isle.

La route est très-rude et étroite, n'ayant pas plus de 4 pieds et demi de largeur, avec un mur bas de chaque côté. Elle conduit d'abord sur une grande élévation, où l'on rencontre quelques misérables habitations occupées par la classe la plus pauvre des habitans. Sur la pente est une petite église, en face de laquelle se trouvent un autel et une croix à qui on attribue des vertus surnaturelles. Nous y avons vu en effet plusieurs malheureux affligés de différentes maladies, étendus nuds par terre, et offrant aux regards des passans leur corps couvert de pustules et d'ulcères. L'église a si peu l'apparence d'un monument consacré à la divinité, qu'avant d'apercevoir la croix qui est sa seule décoration, je la prenois pour une

grange ou une étable. On me dit que l'intérieur répondoit dignement à l'objet sacré de sa destination, et contenoit tout ce qui étoit nécessaire au service divin. La beauté de sa situation est au-dessus de toute description : placée dans une position très-élevée, elle domine sur une très-vaste étendue de mer, ainsi que sur les isles de Porto-Santo et du Déserteur ; l'œil embrasse en même-tems les charmans vignobles qui sont dans son voisinage. Les deux côtés de la route sont bordés de jardins magnifiques, abondans en fruits délicieux ; dans la partie nord, les vignes s'élèvent jusqu'à l'extrémité du rocher, dont la hauteur perpendiculaire est de plusieurs centaines de pieds.

A un demi-mille environ de l'église est l'entrée de la ville de Funchal, dont la porte communique à une rue petite, sale et étroite qui mène à une promenade publique disposée en forme de jardin, au centre de laquelle est une allée principale ou avenue formée d'orangers et d'autres arbres, entre lesquels sont placées des lanternes. Le tout est terminé par l'église cathédrale, vaste bâtiment gothique, qui est arrangé d'une manière conforme à la destination que lui a donnée la religion.

(Lundi 15.) J'allai après le déjeûner à la

maison du consul anglois, située dans le voisinage de la cathédrale, et je vis le lord Macartney qui alloit faire une visite de cérémonie au gouverneur de l'isle, accompagné de toute sa suite, parmi laquelle étoit le beau-frère du comte de Delawarr, l'honorable M. West, qui avoit pris l'uniforme de l'ambassade. Le lord Macartney fut reçu avec toutes sortes de marques d'attention et de respect, et invité à dîner pour le jour suivant, ainsi que sa compagnie. Son excellence retourna chez le consul dans le même ordre et avec le même cérémonial qu'il avoit observés en allant.

J'achevai l'après-dîner de prendre une idée de cette isle, dont je vais terminer la description.

Madère est extrêmement montagneux, et présente un très-beau coup-d'œil de la baye. Il est situé entre les 32 et 33 degrés de latitude nord, et entre les 18 et 19 de longitude occidentale de Londres. Sa longueur est de 75 milles, et sa largeur de 30. Dans le centre de la partie sud de l'isle, à une petite distance de la mer, et sur la pente d'un amphithéâtre de montagnes, s'élève la ville de Funchal. Sa population est très-considérable, et elle renferme plusieurs églises, ainsi que des couvens de différens ordres et des deux sexes. Les

maisons sont bâties de pierres ; la plus grande partie est enduite d'un plâtre très-blanc : toutes en général sont couvertes de tuiles. Les rues sont très-étroites, mal pavées et sales, sans trottoirs pour les gens à pied, et avec tous les désagrémens qui résultent d'un terrein inégal et en pente. A l'exception de la résidence du gouverneur, de celle du consul anglois et des maisons des principaux marchands, les vîtres y sont d'un usage très-rare. Les maisons en général ont 3 étages, avec des jalousies et des balcons sur le devant, où les femmes se tiennent continuellement pour voir ce qui se passe dans la rue, ou pour causer avec les passans. Il n'y a ni cours, ni places, ni grandes rues dans cette ville, qui n'offre que le spectacle d'une architecture informe ; la douane, bâtie sur le bord de la mer, est entourée d'un rempart garni de canons, et contient des baraques pour les soldats.

La ville a environ 3 milles de longueur et un de largeur. Ses habitans sont des portugais, des mulâtres, des nègres et un petit nombre d'anglois qui y résident pour le commerce. Le vin de cette isle, si bien connu par ses qualités particulières et stomachiques, fait le grand objet de son commerce, et la principale source de ses richesses. L'habillement de la classe la

plus pauvre du peuple, est une espèce de bonnet de coton qu'elle porte aulieu de chapeau, d'une camisole courte, de pantalons grossiers, et de bottes de mauvais cuir. Quoiqu'on rencontre parmi elle beaucoup d'individus qui vont presque nuds, on ne s'aperçoit cependant pas que la misère en soit la cause. La religion est catholique, et le clergé possède le même pouvoir que dans la mère-patrie. Les habitans sont d'une très-grande honnêteté, et traitent les étrangers avec tout le cérémonial possible.

Il n'y a de voitures dans cette isle, que celles du gouverneur et du consul anglois: elles sont remplacées, dans la classe la plus distinguée des habitans, par une espèce de hamac de soie de différentes couleurs, d'une forme très-élégante, et capable de contenir une personne; il est porté par deux hommes, au moyen d'une perche qui traverse les quatre coins, et tient le hamac fermé comme une bourse: un rideau de soie, étendu le long de la perche, dérobe entièrement aux regards la personne placée dans cette singulière voiture, que la mode a mis le plus en usage dans les visites de cérémonie et les jours de fêtes. Ces fêtes ne se donnent que dans des maisons particulières, car il n'y a ni théâtres, ni places de rassemblemens, excepté le jardin public, où

l'on donne souvent le spectacle de très-beaux feux d'artifices.

Madère possède très-peu de chevaux ; on se sert de mules et de bœufs, soit pour tirer, soit pour porter. Il est difficile de se faire une idée de l'intelligence et de l'agilité que ces animaux opposent aux difficultés d'un pays aussi montagneux.

L'établissement militaire de cette isle est très-borné, et ne va pas au-delà de 300 hommes. La milice, il est vrai, est très-nombreuse ; mais on ne la rassemble jamais que dans les tems de dangers et d'alarmes. Les soldats de la garnison sont misérablement vêtus ; leur habillement consiste dans un mauvais surtout bleu, avec une veste et une culotte de la même couleur ; le tout est accompagné d'un méchant galon de laine jaune, relevé par des paremens rouges. Ils portent sur leur tête une espèce de casque de cuir ; mais les soldats d'artillerie sont distingués par des chapeaux. Leurs armes et leurs autres fournitures sont de la plus mauvaise qualité, et extrêmement mal tenues ; en un mot, telle étoit leur apparence, que les habitans, lorsqu'ils voyoient descendre à terre quelques-uns de nos soldats, avoient de la peine à se persuader que ce ne fussent pas tous des officiers anglois.

La ville est défendue du côté de la mer, de l'est à l'ouest, par un rempart garni de canons, et par un fort à chaque extrémité. Le climat de Madère est bien connu pour sa salubrité. Excepté le mois de janvier où l'on éprouve de fréquentes pluies accompagnées de tonnerres violens, il varie rarement. Ceux qui sont riches peuvent jouir ici, comme par-tout ailleurs, de toutes les commodités de la vie; mais quoiqu'elles s'y vendent au poids de l'or, cela n'empêche pas les premières classes du peuple de vivre dans l'abondance et le luxe. Le vin même qui, comme produit naturel de l'isle, devroit, en conséquence, se vendre à un prix raisonnable, ne coûte pas moins que de 4 shellings la bouteille. Cette isle, néanmoins, quoique montagneuse, doit être considérée comme une colonie très-fertile, et comme un objet très-pittoresque. Rien ne surpasse ses vues romantiques et belles, ses côteaux de vignobles, et les délicieux jardins dont son sol est couvert.

(Mardi 16.) Le lord Macartney, ainsi que les principaux habitans de l'isle, dînèrent chez le consul anglois, qui les traita somptueusement. Le soir, M. Scot, négociant anglois, donna, en l'honneur de son excellence, un bal et un

souper où rien de cette élégante hospitalité de notre pays ne fut oublié. Elle s'étendit jusques sur les domestiques anglois, qui furent traités avec la plus grande abondance et de la manière la plus agréable.

(Mercredi 17.) Nous fîmes une visite, le matin, à un couvent de femmes, situé à environ 3 milles à l'est de Funchal. C'est un très-beau bâtiment, élevé près le sommet d'une montagne, et entouré de vignobles. Il domine sur une étendue de vue immense et très-variée, qui comprend des jardins, la ville de Funchal et la mer. Les religieuses se permirent de causer librement avec nous, et nous firent présent de différentes bagatelles de leur composition. Je vis parmi elles plusieurs jolies personnes qui, autant que j'ai pu en juger à leur air, sembloient regretter leur séparation d'un monde pour lequel elles avoient été formées, et soupirer après leur rentrée dans ce même monde dont elles eussent fait l'ornement.

Notre visite achevée, nous quittâmes ce site charmant, et nous nous rendîmes chez le gouverneur, où le lord Macartney et sa suite avoient été invités à dîner. Le repas fut splendide ; on servit 50 plats sur 3 rangs. Le lord Macartney, au milieu du dîner, proposa de

boire à la santé du roi et de la famille royale d'Angleterre ; ce qui ayant été annoncé par un signal, le Lion, au même instant, fit une salve de 21 coups de canon, auxquels le fort répondit par un même nombre de coups. Le gouverneur alors, observa la même cérémonie pour la famille royale de Portugal ; le fort et le vaisseau de guerre anglois l'accompagnèrent du même salut. La fête fut terminée par un superbe feu d'artifices, qui fit autant d'honneur aux personnes distinguées qui le donnèrent, qu'à celles qui le reçurent.

(Jeudi 18.) Nous retournâmes à bord, où nous trouvâmes plusieurs moines, amenés par la curiosité de voir le vaisseau. Nous les accueillîmes avec une bienveillance et une hospitalité qui nous valurent de leur part les plus tendres expressions de reconnoissance, et nous firent obtenir d'eux tout ce qu'ils avoient à donner, c'est-à-dire, des bénédictions sans nombre.

Nous passâmes toute la matinée à faire les préparatifs d'un déjeûner auquel le lord Macartney avoit invité le gouverneur de l'isle, le consul anglois, et les principaux habitans de la ville. Il consistoit dans du thé, du café, du chocolat, des viandes froides de toute espèce, des gelées, et une grande variété de vins. Le

tout offroit un très-beau coup-d'œil. Vers le midi, le lord Macartney revint à bord du Lion avec le cérémonial d'usage. Il fut bientôt suivi du gouverneur et de sa suite, dans des bateaux très-élégans. L'évêque de Funchal étoit de la partie. Le consul anglois arriva un moment après. La compagnie se mit alors à table. Les santés des familles royales d'Angleterre et de Portugal furent portées dans toutes les formes convenables. Les convives, après avoir considéré le vaisseau, retournèrent à terre. Dans la soirée nous levâmes l'ancre, et nous quittâmes Madère.

(Samedi 20.) A 5 heures dans l'après-dîner nous découvrîmes le pic de Ténériffe; à minuit nous reconnûmes la pointe orientale de cette isle, et le matin, de bonne heure, nous mouillâmes.

(Dim. 21.) Nous jetâmes l'ancre par 22 brasses d'eau dans la baie de *Santa-crux*, où nous trouvâmes une frégate française revenant des Indes occidentales, et qu'on détenoit là, en conséquence de la révolution de France, et jusqu'à ce qu'on sût la part que Sa Majesté Catholique avoit prise dans la confédération des puissances de l'Europe, alors en guerre avec l'Assemblée nationale. Le gouverneur de

l'isle se trouvant, dans ce moment, à la grande Canarie, et le commandant de la place ayant informé le lieutenant Campbell qu'il n'y avoit pas assez de poudre dans le magasin pour répondre au salut, le cérémonial n'eut pas lieu.

L'isle de Ténériffe fait partie des Canaries, et est soumise au roi d'Espagne. Elle est située entre les 28 et 29 degrés de latitude nord, et les 17 et 18 de longitude occidentale. Elle a environ 50 milles de longueur, 25 de largeur et 150 de circonférence. Quoiqu'elle ne soit que la seconde en rang, son étendue, ses richesses et son commerce la rendent la plus importante. La ville principale de cette isle est *Lajuna*, résidence du gouverneur. Comme nous ne l'avons pas visitée, je me bornerai à la description de celle de Santa-crux, devant laquelle nous mouillâmes.

Cette ville est bâtie dans la partie nord-est de l'isle, et a un hâvre pour les vaisseaux. Le meilleur ancrage n'est pas à plus d'un demi-mille du rivage ; l'eau est très-profonde, avec un fond de roches. La côte est saine et escarpée. Cette isle est célèbre par un pic qui la domine et s'élève jusqu'aux nues.

Santa-crux a environ 3 quarts de mille de long et un demi-mille de large ; les maisons sont bâties solidement en pierres, et offrent le même

même genre de construction que celles de Madère ; on y remarque plusieurs belles églises, dont deux sont décorées de tours grandes, larges et carrées, qui ajoutent beaucoup à l'effet que produit cette ville vue de la baie. Elle renferme une très-jolie rue, assez bien pavée ; les autres ne sont que de vilaines petites ruelles. Deux forts placés aux extrémités est et ouest commandent la baie. Il n'y a que peu de troupes dans cette isle et dans les autres voisines ; leur tenue y est par-tout mauvaise. La milice est nombreuse, mais jamais rassemblée ou convoquée que dans des cas urgens. La ville, quoique très-circonscrite, offre une grande population. Les habitans en sont principalement espagnols. On retrouve en eux cette fierté et cette indolence qui caractérisent leur nation, et sont passées en proverbes. Malgré que ce peuple habite une isle extrêmement fertile, où le plus léger travail obtient les plus grands produits, tout son extérieur n'annonce que pauvreté et misère. Il y a un autre fort à l'ouest de Santa-crux, situé sur une très-grande éminence : il paraît très-fort et commande une partie de la baie.

Le climat de Ténériffe est chaud, et comme celui de Madère, nullement sujet à des variations. Pendant le séjour que nous y fîmes, le

thermomètre placé à l'ombre, se soutint entre 79 et 80 degrés ; il ne varia que très-peu à bord du vaisseau. Le gouverneur fait sa résidence ordinaire dans l'isle, que l'on distingue par le nom de la *grande Canarie*, distante de 12 à 15 lieues de Ténériffe.

(Mercredi 24.) Sir George et M. Staunton, les docteurs Gillan, Dinwiddie et Not, MM. Maxwell, Barrow, Alexandre, ainsi que le colonel Benson, ayant formé le projet de visiter le pic, partirent à 8 heures du matin de l'hôtel de Santa-crux, emportant avec eux tout ce qui étoit nécessaire à la réussite de leur expédition. Le thermomètre étoit alors à 77 degrés. Montés sur des mules, et sous la direction de guides choisis, ils avoient parcouru 7 à 8 milles le long de la montagne, sans peu ou point d'obstacles, lorsque l'air devenu froid au point de faire tomber le thermomètre à 20 degrés, obligea chacun des voyageurs d'ajouter à ses vêtemens. Après avoir pris en même-tems quelque nourriture, ils se remirent tous en route. Arrivés au pied du pic, qui étoit entièrement couvert de neiges à la profondeur de 6 pieds, des obstacles sans cesse renaissans, entravèrent leur marche. Sir George Staunton ayant été renversé de dessus sa mule dans un

moment de très-grand danger, celle du docteur Gillan étant tombée avec lui, joint à ces accidens, les périls qui s'offroient devant eux, la fatigue extrême des voyageurs, et les approches de la nuit, il fut décidé qu'on la passeroit sur la montagne. En conséquence, à l'aide d'une toile que l'on doubla avec de grandes casaques de laine, on parvint à dresser une tente informe, mais logeable cependant. Après avoir allumé du feu dans le voisinage, et avoir pris un très-léger repas, chacun se livra au sommeil.

(Jeudi 25.) A 6 heures du matin, le thermomètre beaucoup au-dessous de la ligne de glace, on reprit le pénible voyage, qui, après des fatigues infinies et des obstacles multipliés, ne remplit point l'objet qu'on s'étoit proposé. Vers les 3 heures de l'après-dîner, les voyageurs qui s'étoient dispersés et avoient pris différentes routes pour arriver au pic, eurent le bonheur de se réunir à l'endroit où les mules avoient été laissées. Nous fûmes obligés cependant, vu la distance où nous nous trouvions de Santa-crux, distance au moins de 11 à 12 milles, de passer la nuit suivante de la même manière que la précédente. Le lendemain matin, la compagnie revint à Santa-crux, après une

expédition de deux jours et de deux nuits très-fatigante, mais qui, du moins, satisfit beaucoup notre curiosité.

Le pic de Ténériffe est une de plus hautes montagnes du monde, et peut être aperçu à la distance de cent milles. Il est situé dans le centre de l'isle, et prend son ascension de *Santa-crux* et d'*Oratavia*, une autre ville principale de l'isle, dans une direction oblique pendant l'espace de près de 20 milles. Il est environné d'un grand nombre de montagnes inférieures. Les parties les plus basses vers *Santa-crux* sont couvertes de bois et de vignobles; le milieu est occupé par la neige, et le sommet par les flammes d'un volcan que les habitans du pays appellent la *chaudière du diable*. Le meilleur chemin pour monter au pic, est du côté d'*Oratavia*; la pente est moins roide et les dangers moins multipliés. Dans quelques parties de la montagne on rencontre un sable brûlant, dans d'autres de la neige, à laquelle succèdent d'épaisses vapeurs de soufre. Quoique le sommet du pic paroisse se terminer en pointe à son extrémité, il contient une surface unie d'au moins un acre de terre. Nous éprouvâmes trois températures différentes dans le cours de notre voyage; d'abord un air chaud, ensuite un froid excessif, et puis une

chaleur volcanique. La fertilité continue de la première région, les neiges et le froid de la seconde, la fumée et les flammes de la troisième, présentent les effets successifs d'un jardin, d'une glacière et d'une fournaise.

(Vendredi 26.) Bientôt après notre retour à Santa-crux, on nous fit le signal de nous rendre à bord, ce qui fut exécuté avec toute la promptitude possible. Arrivés au vaisseau, nous trouvâmes plusieurs jeunes dames habitantes de l'isle, qui ayant été élevées en Angleterre, étoient amenées par la curiosité bien naturelle, sans doute, de voir un vaisseau appartenant à un pays auquel elles devoient vraisemblablement la plus tendre reconnoissance. Le lord Macartney les accueillit avec la plus grande politesse; la musique eut ordre de jouer pendant tout le tems de leur agréable visite.

L'embargo mis sur la frégate française dont nous avons parlé précédemment, fut levé dans la journée. Elle appareilla de l'isle.

Sur les 11 heures de la nuit, le vent fraîchit considérablement, et l'Indostan dériva si près de la côte, qu'il crut prudent de laisser tomber sa grosse ancre. Mais cette précaution n'étant pas suffisante contre le danger qui devenoit

imminent, le capitaine Mackintosh fit tirer un coup de canon pour demander l'assistance du Lion. Sir Érasme Gower lui expédia aussitôt trois bateaux qui délivrèrent l'Indostan de la désagréable situation où il se trouvoit, après avoir été obligé de mettre en mer par la perte de ses ancres dont les roches du fond avoient coupé les cables.

(Samedi 27.) A une heure du matin nous levâmes l'ancre et nous appareillâmes de *Santa-cruz*.

(NOVEMBRE, vend. 2.) A 3 heures de l'après-dîner, nous découvrîmes *Mayo*, l'une des isles du Cap-vert, gissant à l'est-sud-ouest, à la distance de 4 à 5 lieues. Nous mîmes les bateaux dehors. A 7 heures nous parlâmes à un navire de *Topsham*, dans le *Devonshire*, qui étoit en mer depuis 32 jours. A 8 heures du soir, la ville de *Saint-Yago*, située dans l'isle de ce nom, nous restoit au nord demi-ouest, à 7 milles. A 11 heures 3 quarts nous jetâmes l'ancre dans la baie de *Port-praya*: le thermomètre à minuit étoit à 82 degrés.

(Samedi 3.) Après les saluts d'usage, plusieurs bateaux furent employés à faire de l'eau. On jeta aussi la seine, et le poisson frais fut servi à l'équipage du vaisseau.

(Lundi 5.) Lord Macartney descendit à terre sans cérémonial, et retourna peu de tems après à bord du Lion.

(Mardi 6.) Il arriva dans la journée 3 navires français et un américain employés à la pêche de la baleine dans les mers du sud. Une pirogue vint sur l'un des côtés du Lion, et nous vendit du raisin, des cocos et d'autres fruits : c'est la seule espèce de bateau en usage dans cette isle ; le propriétaire avoit tout l'extérieur de la plus profonde misère. Le thermomètre, à terre, marquoit 90 degrés.

(Mercredi 7.) Plusieurs des hommes attachés au corps d'artillerie étant descendus à terre pour faire laver et sécher leur linge, ils revinrent presque grillés et les jambes toutes couvertes de pustules, pour s'être arrêtés sur le sable brûlant. J'avois donné mon linge à blanchir à un homme de Praya ; mais craignant de partager le sort des gens de l'équipage qui avoient à se plaindre de l'exactitude des habitans du pays, j'allai chercher mon homme, et je fus obligé de me contenter non-seulement du prix exorbitant qu'il me fallut lui payer pour une chose très-mal faite, mais encore de la perte de plusieurs articles que je ne pus jamais lui persuader de me rendre. Je profitai de

cette occasion pour voir la ville de Praya, qui renferme très-peu de choses dignes d'être décrites.

Saint-Yago est la plus grande des isles du Cap-verd, situées entre les 23 et 26 degrés de longitude occidentale, et les 14 et 18 de latitude nord. Cette isle est très-montagneuse, et contient beaucoup de terres stériles. Néanmoins c'est la plus fertile et la mieux habitée de toutes. Elle est la résidence du viceroi ou gouverneur.

Praya est situé dans la partie est de l'isle, sur un plateau, et à environ 100 verges au-dessus de la surface de la baie, dont l'entrée est commandée par un misérable fort bâti à l'ouest. Le lieu du débarquement fait face à la maison du gouverneur, qui est située dans une vallée considérable, formée par deux grandes montagnes. Un sentier escarpé, d'environ un quart de mille, et prenant sa direction vers l'est, conduit à une porte voûtée qui fait l'entrée de la ville. Praya n'est qu'une mauvaise petite place, qui consiste dans une seule rue large, et d'environ un demi-mille de long, avec des maisons basses, à l'exception de deux qui ont plus d'un étage : elles sont bâties en pierres et en terre, ainsi que couvertes de bardeaux. L'intérieur de celles que nous avons pu voir, répon-

doit parfaitement à l'extérieur ; elles n'avoient pour tous meubles que le plancher, qui servoit en même-tems de siége et de table, et une humble paillasse en place de lit. Il n'y a dans la ville qu'une boutique, comme il n'y existe qu'une auberge ; l'une n'est pas mieux pourvue que l'autre. L'église et la maison du gouverneur présentent la même apparence que les autres bâtimens. Les habitans sont tous nègres, et parlent le portugais. Ils sont entre-mêlés de gens exilés ou bannis du Brésil et de Madère pour des fautes capitales. Il existe un couvent dans l'isle, qui est toute sous la juridiction spirituelle d'un évêque catholique.

Il paroît que Saint-Yago abonde en chèvres ; mais la chaleur brûlante du climat, et conséquemment la rareté des herbes ne sont pas faites pour leur donner une belle apparence.

Praya a un bon port, et est rarement sans vaisseaux. Les bâtimens qui vont d'Angleterre, de Hollande et de France à la côte de Guinée ou dans l'Inde, y relâchent assez ordinairement pour prendre de l'eau et des rafraîchissemens.

Tandis que nous errions autour de cette misérable bourgade, nous entendîmes le signal qui nous rappeloit à bord. Nous nous hâtâmes d'atteindre le rivage, où nous trouvâmes un bateau qui nous attendoit, et une foule de

naturels du pays qui y avoient apporté des fruits pour nous les vendre. — Nous quittâmes à midi le port Praya.

(Dimanche 18.) A 11 heures du matin nous nous trouvâmes sous l'équateur, où, avec le bon plaisir de sir Érasme Gower, et au grand amusement de tout l'équipage, on observa avec la plus parfaite exactitude ces cérémonies aussi burlesques que ridicules que les commandans de vaisseaux manquent rarement d'autoriser.

(DÉCEMBRE, Sam. 1.) Sur les 5 heures de l'après-dîner, nous jetâmes l'ancre dans le hâvre de *Rio-janeire*, par 15 brasses d'eau. Le Héros de Londres, revenant de la pêche de la baleine dans les mers du sud, et se rendant en Angleterre, mouilla presqu'en même-tems que nous. Un grand nombre de bâtimens étoient à l'ancre dans la rivière ; parmi eux se trouvoit un navire portugais venant de l'Inde, et sur son départ pour l'Europe. Nous nous étions proposés d'écrire par lui en Angleterre ; mais l'arrivée du Héros nous offrit une occasion plus rapprochée et plus sûre.

Le pays vu de la rivière, présente une perspective délicieuse, consistant en une très-belle chaîne de montagnes couvertes de bois,

et dont les vallées intermédiaires sont ornées de superbes maisons de campagne qui, dans leur ensemble, forment le tableau le plus élégant, le plus riche, le plus magnifique enfin qne l'œil puisse rencontrer.

(Dimanche 2.) On mit le cutter dehors, et le premier lieutenant fut envoyé à terre, pour prévenir le vice-roi de l'arrivée de l'ambassadeur, et lui demander le salut ; mais comme cet officier étoit à sa maison de campagne, les formalités d'usage furent nécessairement suspendues.

(Lundi 3.) Dans la matinée, arriva un envoyé du vice-roi, accompagné de gardes et d'une suite, montés sur des bateaux très-légers. Ils venoient faire une visite au lord Macartney, s'informer de ses intentions, et le prévenir des règles auxquelles sont assujettis les étrangers qui abordent à *Rio-janeire* ; mais l'ambassadeur étant affligé depuis quelque tems de la goutte, et se trouvant encore très-indisposé, sir George Staunton et sir Érasme Gower reçurent cet envoyé qui, après avoir rempli sa mission, accepta quelques rafraîchissemens, et s'en retourna à terre.

(Mardi 4.) L'envoyé avec sa suite, fit une seconde visite au vaisseau. Il était chargé par

le vice-roi de féliçiter l'ambassadeur sur son arrivée au Brésil, et de le prier d'accepter une maison pour tout le tems qu'il se proposoit de séjourner dans ces parages. Le lord Macartney accepta cette obligeante invitation, et sir George Staunton se rendit à terre pour mettre les lieux en état de le recevoir, lorsque sa santé lui permettroit de quitter le vaisseau.

(Jeudi 6.) Le secrétaire du vice-roi, accompagné de plusieurs personnes, vint à bord du Lion pour s'informer du jour où il plairoit à l'ambassadeur de descendre à terre. Le lord Macartney fixa au lendemain à une heure, son entrée dans la ville de *Rio-janeire*.

(Vendredi 7.) Sir Érasme Gower étant allé à terre, à midi, pour faire part au vice-roi de l'arrivée prochaine de l'ambassadeur, il retourna le prendre à bord du Lion, et bientôt toute la compagnie débarqua avec le cérémonial d'usage. La place du débarquement qui fait face au palais du vice-roi, étoit bordée de chaque côté par un régiment de cavalerie, et les gardes-du-corps du vice-roi; celui-ci qui s'y trouvoit même en personne à la tête de sa maison et des habitans les plus distingués de la ville, reçut l'ambassadeur, et le conduisit le long de la ligne, où on lui rendit tous les honneurs

militaires. Cette cérémonie, tout-à-fait imposante par elle-même, avoit pour spectateurs une multitude prodigieuse de peuple. On arriva au palais du vice-roi à travers une double haie de soldats sous les armes, et au son d'une musique guerrière. De-là, après une pause, le lord Macartney et sir George Staunton montèrent dans une des voitures de cérémonies du vice-roi ; sir Érasme Gower et le capitaine Mackintosh, dans une seconde; et toute la suite de l'ambassade fut répartie dans plusieurs autres. Le cortége se mit alors en marche, escortée par une troupe de cavalerie légère, et se dirigea vers la maison destinée à recevoir le lord Macartney, et éloignée d'environ deux milles de la ville. On rendit à l'ambassadeur, à son passage, tous les honneurs dus au grand caractère dont il étoit revêtu. Il trouva à l'entrée de la maison une garde d'honneur, placée par le vice-roi, qui le reçut, enseignes déployées, au bruit de la musique, et avec toutes les autres distinctions militaires. Ainsi se termina la cérémonie de réception de l'Ambassadeur à *Rio-janeire*.

Il serait non-seulement ennuyeux, mais encore inutile de rapporter, jour par jour, toutes les circonstances de notre séjour au Brésil ; je me bornerai à celles qui, par leur nouveauté

et leur importance, sont le plus dans le cas d'intéresser la curiosité, et de récompenser en quelque sorte l'attention du lecteur.

(Lundi 10.) Le lord Macartney, accompagné de toute sa suite, fit une visite de cérémonie au vice-roi, qui le reçut avec toutes les marques de la plus grande distinction. Les personnes de la suite de l'ambassadeur dînèrent avec son excellence ; et dans la soirée la compagnie se rendit à la promenade publique : c'est un jardin d'environ un demi-mille de long, sur un quart de large. Il est environné d'un mur élevé et épais, et son entrée est gardée par un détachement de soldats. Sa disposition intérieure consiste en de larges tapis de gazon, et des allées sablées, agréablement ombragées d'arbres et parfumées de fleurs. Dans le centre est un vaste bassin d'eau ; un grand nombre de lampes, destinées aux illuminations, sont placées entre les arbres qui bordent chaque côté des allées. A l'une des extrémités du jardin se présente un très-grand bâtiment pour les bals et les concerts ; mais comme la saison où ces amusemens ont lieu dans cette ville étoit passée lorsque nous y arrivâmes, nous ne pouvons qu'indiquer le monument destiné aux plaisirs de ses habitans.

(Mardi 11.) On fit dans la longue galerie et la grande salle de la maison du lord Macartney tous les préparatifs possibles pour recevoir le vice-roi, qui nous avoit fait annoncer le dessein où il étoit de rendre à l'ambassadeur sa visite dans la matinée de ce jour. A 10 heures, sir Érasme Gower, avec tous les officiers du Lion, dans leur grand uniforme, et le capitaine Mackintosh avec ceux de l'Indostan, descendirent à terre pour assister à la cérémonie.

A 11 heures, le départ du vice-roi de son palais fut annoncé par une décharge d'artillerie de la garnison; la garde d'honneur de l'ambassadeur se rangea alors devant la maison; une demi-heure après, le vice-roi arriva en grande pompe, précédé et suivi d'un escadron de cavalerie, et des principaux magistrats et habitans de la ville. Le lord Macartney reçut son excellence à la porte de la maison, et le conduisit à un fauteuil placé au fond du plus bel appartement. Sir George Staunton lui présenta successivement, et suivant leurs grades, toutes les personnes attachées à l'ambassade. Le vice-roi, après avoir partagé un très-beau repas préparé pour lui et pour sa compagnie, s'en retourna avec le même cérémonial qu'il avoit observé en venant.

L'habillement du vice-roi consistoit dans un habit de drap écarlate, enrichi de broderies d'or et de pierres précieuses. Sa suite portoit une superbe livrée verte galonnée en or, et il avoit plusieurs coureurs nègres revêtus d'uniformes variés, avec de larges turbans sur leur tête, et de longs sabres à leur côté.

(Mercredi 12.) De très-bonne heure dans la matinée, sir George et M. Staunton, accompagnés de M. Barrow et d'un particulier portugais, partirent pour faire une excursion dans le pays. J'allai de mon côté visiter la ville, que je vais tâcher de décrire, aussi bien que mes talens pour l'observation pourront le permettre.

Cette ville, que quelques-uns appellent *St.-Sébastien*, d'autres *Rio-janeire*, est bâtie sur le côté occidental du hâvre du même nom, dans un endroit bas, presqu'entourée de montagnes qui, en gênant la circulation de l'air, la rendent très-insalubre pour des constitutions européennes. Sa grandeur est très-considérable, s'étendant de l'est à l'ouest dans la largeur d'environ 4 milles, et du nord au sud dans la largeur d'environ deux milles. Elle n'a pas de places, mais ses rues sont très-régulières et uniformes, et se coupent toutes à angles droits.

droits. Elles sont bien pavées, garnies de boutiques de toute espèce, et de maisons, en général, bien bâties et adaptées au climat. Dans le centre et en face du rivage est le palais du vice-roi: c'est un bâtiment long, large et bas, dont l'extérieur n'offre rien de remarquable; mais qui, dans sa distribution intérieure, présente une suite de beaux et spacieux appartemens. Il ne consiste que dans deux étages; le bas est occupé par le service, et le haut par le vice-roi. Il est bâti de pierres dures, enduit de chaux, et couvert en tuiles creuses. La chapelle, qui en est détachée, mais voisine, est un joli édifice. Les rues ne sont pas seulement spacieuses et commodes, mais encore remarquables par leur propreté; plusieurs d'elles contiennent des rangées de boutiques et de magasins qui feroient honneur aux villes de l'Europe. Il y existe un usage qui mériteroit d'être adopté dans toutes les places considérables de commerce; c'est celui où sont tous les marchands de la même profession, d'habiter la même rue ou le même quartier: il est très-rare d'y voir déroger. Il ne m'a pas été possible de me procurer un état exact de la population de cette ville; mais, par son étendue et les observations générales que j'ai pu faire, je ne crois pas exagérer en portant le nombre de ses habitans

à 200 mille. Le peuple, qui est catholique-romain, est très-attaché aux cérémonies de sa religion, et les observe avec une superstition extrême. Les églises sont très-multipliées, et magnifiquement ornées. Les jours de la fête de leurs patrons, elles sont richement décorées et illuminées. Quelques-unes d'elles, pendant notre séjour dans la ville, le furent à un point, qu'à la vue de ce spectacle frappant, on l'eût pris plutôt pour une réjouissance publique, que pour un simple acte de la dévotion d'une paroisse. Vers le milieu de la ville, et sur une éminence qui la commande, est un observatoire public, fourni de tous les instrumens d'astronomie.

Les habitans sont très-recherchés dans leur habillement ; chaque classe du peuple attache une très-grande considération au port d'une épée, et il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'en portent. La parure des femmes ne diffère de celle des européennes, que par la toilette de la tête : leurs cheveux, lissés par-devant, leur retombent sur le front, et sont ornés de fleurs artificielles, de perles et de plumes artistement arrangées ; ils forment par derrière une infinité de tresses entre-mêlées de rubans de différentes couleurs, et dont chacune est terminée par une rosette. Les femmes font usage aussi

d'un large manteau de soie, dont le derrière forme une espèce de queue portée par une esclave, tandis qu'une autre tient un parasol ouvert pour préserver le visage de sa maîtresse des rayons du soleil. En général, les femmes du Brésil sont d'une complexion pâle ; mais elles ont une certaine délicatesse dans les traits qui en fait des objets charmans ; leurs attraits sont encore relevés par l'affabilité de leurs manières.

Le commerce de cette ville est très-considérable ; il fait la richesse de ses habitans et de la métropole. Les différens articles qu'on en exporte, sont les mêmes que ceux que produisent les autres établissemens portugais dans le Brésil. Les quais sont très-larges et extrêmement commodes. Nous nous amusâmes beaucoup à observer l'adresse avec laquelle les esclaves chargent et déchargent les bateaux : le riz, dont il paroît qu'on exporte de très-grandes quantités de cette place, est renfermé dans des peaux de bœufs non préparées.

A une petite distance de la ville, sur le côté occidental, est un grand couvent, plus remarquable par sa solidité que par son élégance. Il est bâti au milieu de plusieurs cours quarrées, pavées de larges pierres plates ; des portiques l'environnent, et rien n'égale sa propreté. Il

est divisé en deux parties, dont chacune contient un grand nombre d'appartemens, et est habitée séparément par des religieux de l'un et l'autre sexe.

Les personnes qui composoient la suite du lord Macartney eurent la permission de visiter ce couvent ; les religieuses en profitèrent pour se débarrasser d'une grande quantité de petits ouvrages de leur composition. Quoique confinées dans leur retraite sacrée, elles n'ignoroient pas l'art de manufacturer une autre espèce d'article, nommé *billets doux*, et plusieurs de leurs visiteurs anglais en furent gratifiés. Elles en adressèrent même un au lord Macartney par le directeur du couvent, pour emprunter ses musiciens, qui, conformément à leurs désirs, exécutèrent, différens matins, des concerts sous leurs voûtes sacrées. Ce couvent renferme un jardin très-spacieux, où les religieuses jouissent des récréations que l'on peut goûter entre des murs de 40 pieds de haut au moins, et qui, comme s'ils ne formoient pas une barrière suffisante, sont gardés constamment à l'extérieur par un détachement de soldats.

Dans la partie nord-ouest de la ville, règne un acquéduc digne d'exciter vivement la curiosité. Il a la forme d'un pont, et est soutenu

par 80 arches. Il a dans quelques endroits 150 pieds de hauteur pour le moins. Il offre différens points de vue d'un effet admirable, surtout lorsqu'on le voit s'élever graduellement au-dessus des plus hautes maisons de la ville. Son immense chaîne d'arches s'étend à travers une vallée, et unit les montagnes qui la forment. L'objet pour lequel il fut construit est parfaitement rempli; car il porte continuellement de l'eau, de la distance de 5 milles, à la ville, où, par le moyen de tuyaux de plomb, cette eau est rendue dans un vaste et élégant bassin placé sur le rivage, en face du palais du vice-roi : l'eau est de la meilleure qualité, et coule avec une si grande abondance, que non-seulement elle approvisionne les habitans, mais encore les vaisseaux de la rade.

L'établissement militaire de Rio-janeire est sur un pied très-respectable ; les soldats sont bien vêtus, observent une discipline exacte, et jouissent même de tous les droits de citoyen : c'est une politique très-sage de la part du gouvernement de Portugal, de rendre la situation de ses troupes en Amérique, non-seulement agréable et respectable, mais en quelque façon lucrative ; il s'assure par-là de leur fidélité et de leur zèle, qui deviennent plus nécessaires, en proportion de leur éloignement de la mère-

patrie. Je ne saurais dire si leur paye est plus forte qu'en Europe, ou s'ils jouissent de quelques rétributions particulières; mais il est certain que je n'ai jamais vu de soldats qui offrissent un plus grand air d'aisance. Leur nombre, y compris la cavalerie et l'infanterie, se monte à 20 mille hommes, et celui des milices au moins au double: la place, en même-tems, est admirablement bien fortifiée par l'art et la nature. Elle est située à environ 2 milles de l'entrée de la baie, et est défendue par 9 forts d'une grande défense, et bien pourvus d'artillerie, et d'une garnison suffisante. Il y a aussi deux petites isles dans la baie, dont l'une à l'entrée, nommée le fort de *Sainte-Croix*, et l'autre, peu distante, ajoutent encore à la force de la situation de la place, et à la difficulté de l'attaquer avec avantage.

(Samedi 15.) Sir George Staunton, avec quelques personnes du vaisseau, fit une incursion au *Pain de sucre*, rocher très-élevé, et situé à gauche de l'entrée du hâvre. A 5 heures de l'après-dîner, le lord Macartney, qui étoit encore très-indisposé, s'embarqua avec sir Érasme Gower, et revint, sans cérémonial, à bord du Lion.

(Dimanche 16.) Tous les bagages ayant été

chargés sur des chariots, les officiers qui commandoient la garde placée dans la maison que le lord Macartney occupoit, ordonnèrent à un détachement de soldats d'accompagner chacun des chariots jusqu'à l'entier versement des effets dans les bateaux qui les attendoient. Tandis que je surveillois cet embarquement, j'eus occasion de voir le vice-roi retournant en grande cérémonie de l'église où il s'étoit rendu pour remplir quelque devoir de sa religion.

(Lundi 17.) A 10 heures et demie du matin, nous levâmes l'ancre, et après avoir doublé le fort de Ste.-Croix ou Santa-crux, nous nous trouvâmes par 15 brasses d'eau. Le jour suivant, nous sortîmes du hâvre, et prîmes congé de Rio-Janeire.

Il ne nous arriva rien pendant quelque tems qui mérite d'être rapporté. Une température douce, des vents frais, quelques brouillards, de petites pluies, forment à-peu-près tous les évènemens que nous éprouvâmes dans le reste de cette année. Il ne sera peut-être pas hors de propos de remarquer que, quoique éloignés de nos amis et de notre patrie, et perdus, pour ainsi dire, au milieu d'un océan immense, nous célébrâmes les fêtes de Noël

avec la même exactitude que si nous avions été à terre.

(Lundi 31.) Sur les 10 heures du matin nous découvrîmes l'isle de *Tristan de Cunha :* cette isle, qui est stérile, déserte et presqu'innaccessible, est située au milieu de l'Océan austral, entre les 37 degrés 7 minutes 30 sec. de latitude sud, et les 45 degrés de longitude est. Au premier aspect de cette montagne qui s'élève au-dessus des nuages, nous la jugeâmes aussi haute que le pic de Ténériffe ; c'est le refuge d'un nombre prodigieux d'oiseaux sauvages, tandis que la mer qui l'environne sert d'habitation à des baleines, des lions de mer et autres monstres marins. Le lieutenant Whitman, qui avoit été envoyé dans le cutter pour y chercher un mouillage, revint avec des renseignemens très-favorables sur la côte, et sur une source d'eau qui, sortant du pied d'une colline, coule à travers le rivage, et va se décharger dans la mer.

M. Withman, dans cette expédition, tira sur un lion de mer et un albatrosse : ce dernier fut apporté à bord. Il avoit 9 pieds depuis le bec jusqu'à l'extrémité de la queue ; mais il ne pesoit pas plus de trois livres et demie.

D'après le rapport du lieutenant, sir Érasme

Gower proposa d'envoyer un détachement faire de l'eau, le lendemain matin, sur la côte, tandis que sir George Staunton donna l'idée d'une excursion, pour voir ce que cette isle contenoit de relatif à l'histoire naturelle. Ces deux mesures arrêtées, un certain nombre de soldats d'artillerie eut ordre de se tenir prêt pour 3 heures du matin, et de mettre leurs armes en état pour l'expédition contre les monstres amphibies de la côte.

(JANVIER 1793, mardi 1.) A minuit il s'éleva une très-forte brise, qui fit chasser le vaisseau sur son ancre, et rendit notre situation très-alarmante; en effet, si le vent, qui nous poussoit directement sur les rochers, n'eût pas changé, nous périssions: cette altération subite dans le tems, dérangea le projet que nous avions formé de visiter cette isle curieuse.

(Dimanche 20.) Le vent, qui avoit été modéré jusqu'à ce jour, avec un tems clair et une température douce, devint assez violent pour causer au vaisseau un roulis qui nous priva de ces amusemens avec lesquels les marins oublient les désagrémens de leur état.

(Mardi 22.) Le tems se radoucit, et nous ramena nos plaisirs ordinaires.

(FÉVRIER, vend. 1.) Sur les 4 heures du matin, nous découvrîmes la terre, portant est-nord-est, et distante, d'après notre supposition, de 10 lieues. Nous reconnûmes, environ 4 heures après, que c'étoit l'isle d'*Amsterdam*, située dans l'océan indien, par les 30 degrés 43 mit. de latitude sud, et les 77 degrés 20 minutes de longitude est. En approchant de cette isle, nous distinguâmes 3 hommes sur la côte; en conséquence nous hissâmes notre pavillon. Nous vîmes en même-tems un grand nombre de serpens d'eau, et une quantité prodigieuse de poissons ressemblans à des morues, et pesant en général de 3 à 8 livres. A midi, l'esquif fut mis en mer, et le maître alla chercher un ancrage. D'après son rapport, nous fûmes jeter l'ancre sur le côté oriental de l'isle, par 28 brasses d'eau. Le maître nous rapporta aussi qu'il y avoit dans l'isle cinq hommes, venus de l'Isle-de-France pour tuer des veaux marins qui sont abondans sur cette plage.

(Mercredi 6.) Sir George et M. Staunton, accompagnés de plusieurs autres personnes et d'un détachement de soldats d'artillerie bien armés, descendirent à terre, et firent une grande destruction des habitans du pays, tels que des veaux marins, des piuguins, des alba-

trosses, etc. On prit aussi de très-grandes quantités de poissons, qui furent salés pour le service du vaisseau.

A l'extrémité nord-est de l'isle, vis-à-vis et à peu de distance de notre mouillage, est un bassin très-commode, d'environ un mille de diamètre, et environné de rochers perpendiculaires et inaccessibles. A son entrée, dans l'extrémité nord-ouest, s'élève un rocher majestueux et entouré d'eau, que l'on appelle le *Pain de sucre*. Ce bassin, avec très-peu de dépenses, seroit susceptible de devenir une retraite sûre pour les vaisseaux de quelque grandeur ; car il contient dans quelques endroits 13 brasses d'eau, et possède une excellente place de débarquement. Nous pêchâmes beaucoup de poissons qui ressemblent à nos houmars, soit par la forme, soit par la grosseur, mais d'un goût bien supérieur. Nous observâmes aussi un grand nombre de goulus de mer autour de l'isle, ce qui est très-extraordinaire, car on en voit rarement dans ces latitudes.

Nous fûmes abordés, à notre débarquement dans l'isle, par les cinq chasseurs dont nous avons parlé plus haut. Ils nous conduisirent très-polîment à leur cabane peu distante du rivage : c'étoient des français et des améri-

cains, qu'un engagement de commerce avoit amenés dans cette isle, où ils s'étoient obligés de résider 18 mois, pour tuer des veaux marins, dont les peaux se vendent avec un très-grand bénéfice aux vaisseaux qui touchent à l'Isle-de-France. Il n'y avoit que six mois qu'ils étoient arrivés, et, suivant leur récit, ils avoient déjà tué huit mille veaux marins.

A très-peu de distance de leur cabane, ces hommes avoient formé un sentier avec des peines incroyables, au travers d'une montagne, pour aller tuer des veaux marins de l'autre côté de l'isle. En montant ce sentier, nous rencontrâmes une petite source dont l'eau est bouillante ; quelques poissons que nous y jetâmes furent cuits en 6 minutes aussi parfaitement que s'ils l'avoient été à bord du vaisseau. Il faut observer que pendant que nous nous occupions de ce procédé, nous entendîmes distinctement les mêmes bouillonnemens que ceux de l'eau qui bout dans un vase mis sur le feu. Sur le sommet de la montagne est un volcan d'où il sort une substance que ces hommes nous ont dit avoir l'apparence et les qualités du salpêtre.

L'isle d'Amsterdam a environ 8 milles de long et 6 de large. Elle est unie dans quelques endroits, sur-tout à l'ouest, et s'élève graduellement à une très-grande hauteur dans le cen-

tre. C'est une terre très-stérile, qui ne porte ni arbres ni arbrisseaux, et dont la seule production est une espèce d'herbe touffue et grossière : tout y indique l'action du feu. La terre, les rochers même et les pierres, aux approches du volcan, étoient d'une chaleur à nous griller la peau, à brûler nos souliers, et à nous causer des ampoules aux pieds. Nous fûmes guidés sur cette terre de désolation par les cinq chasseurs, dont les soins et les attentions nous préservèrent non-seulement de tout inconvénient, mais encore des dangers qu'il nous eût été impossible d'éviter sans eux.

La montagne volcanique, haute d'environ 3 milles, est très-escarpée, et l'on éprouve les mêmes difficultés continuelles, soit à la gravir, soit à la descendre. En un mot, nous rencontrâmes tant d'obstacles dans les deux cas, que le Lion qui, avec l'Indostan, étoit sous voile, avoit déjà tiré deux coups de canon, lorsque nous atteignîmes le rivage. Ce ne fut qu'après bien des inquiétudes et des craintes même très-vives, que nous eûmes un bateau pour nous reconduire à bord. Comme la nuit étoit très-noire, nous vîmes le volcan jeter des flammes de six bouches différentes, et placées à une très-grande distance l'une de l'autre, ce qui présentoit un spectacle aussi beau qu'effrayant.

J'observai que le thermomètre qui, à bord, se soutenoit à 55 degrés, s'éleva à terre à 74, et vers le sommet de la montagne à 77 et demi, circonstance qui doit être attribuée à la chaleur du volcan.

(Vendredi 15.) Nous aperçûmes à 3 heures du matin un globe de feu, venant du nord-nord-ouest, et qui, après s'être montré pendant quelques minutes, se dissipa, sans explosion, vers le sud-sud-est. L'espèce de lumière bleue qu'il répandit à son passage sur les voiles et les ponts, fut assez forte pour permettre de distinguer les plus petits objets.

(Lundi 18.) A 8 heures du matin nous eûmes connoissance des *Trial-rocks*, à une lieue environ sous le vent; la mer s'y élevoit à une hauteur immense. Les rochers ne se montrent pas au-dessus de l'eau, quoiqu'ils n'en soient pas trop recouverts non plus. Ils gissent dans l'océan indien, par les 106 degrés de longitude est, et les 36 de latitude sud.

(Mardi 28.) En nous préparant à jeter la sonde, nous vîmes l'Indostan mouillé près l'isle Nord. Dans l'après-dîner, un prôt hollandois, chargé de tortues, de volailles et de

fruits à vendre, vint le long du Lion. Le propriétaire du prôt étoit un hollandais, mais les matelots étoient Malais, et il y avoit parmi eux quelques femmes.

(MARS, mercredi 6.) Nous mouillâmes à trois heures de l'après-dîner dans la rade de Batavia par 5 brasses d'eau, l'isle du carénage portant ouest nord-ouest. Nous fûmes salués par tous les vaisseaux anglais qui étoient dans la rade, et par un bâtiment français. Au lever du soleil, nous saluâmes la place hollandoise de 13 coups de canon, qui nous furent rendus. A 7 heures nous rendîmes les saluts à tous les vaisseaux ; à 8, nous reçûmes les membres du conseil de Batavia avec les mêmes honneurs. C'étoit une députation envoyée par le gouverneur général de l'isle, pour inviter le lord Macartney à descendre à terre, et lui demander le jour et l'heure de son débarquement. Son excellence le fixa au vendredi suivant 8, sur les neuf heures du matin, ce jour étant l'anniversaire de la naissance du prince d'Orane.

(Vendredi 8.) Vingt-un coups de canon des premières batteries furent tirés à 6 heures du matin, en l'honneur du prince ; à l'heure convenue, l'ambassadeur, accompagné de

sa suite, descendit à terre avec toutes les formalités d'usage.

Peu de tems après que le lord Macartney eut quitté le vaisseau, un officier hollandois de distinction, et plusieurs autres habitans de Batavia, parmi lesquels il y avoit des dames, vinrent voir le Lion; cette compagnie fut reçue avec toute la politesse possible par le lieutenant Campbell, et elle parut être fort satisfaite de cet accueil. Une jeune et très-belle Angloise qui étoit du nombre, rendit la visite encore plus agréable et plus intéressante.

Je descendis à terre dans l'après-dîner, avec les bagages de l'ambassadeur, commis à mes soins, et qui, après avoir traversé le canal avec quelques difficultés, arrivèrent en bon état devant la porte de l'*hôtel royal*, où chaque paquet fut déposé dans l'appartement de celui à qui il appartenoit. L'ambassadeur, ainsi que sir George et M. Staunton furent logés chez M. Wiggerman, un des membres du conseil suprême.

(Samedi 9.) A 6 heures, le lord Macartney se rendit en grande cérémonie à une assemblée chez le gouverneur général du pays, où se trouvoient les principaux habitans de Batavia, des deux sexes. L'assemblée se termina par un

souper

souper splendide et un bal magnifique qui se prolongea jusques dans la matinée du lendemain.

(Dimanche 10.) Tandis que j'étois à déjeûner, mes oreilles furent frappées des plus terribles cris que j'eusse jamais entendus, et en faisant les recherches que l'humanité prescrivoit, je découvris qu'ils venoient d'un esclave Malais, que le maître de l'hôtel faisoit châtier pour quelque faute ; ce pauvre malheureux, qui avoit plus de 70 ans, étoit dans une cour de derrière, où deux autres esclaves le fouettoient impitoyablement avec des bambous. Cet horrible châtiment dura 35 minutes. Le derrière et les reins de cette victime de la barbarie, ne présentoient plus qu'une surface déchirée, d'où le sang ruisseloit sur le pavé. Le maître, après avoir commandé aux deux exécuteurs de s'arrêter, renvoya à ses pénibles travaux cet infortuné, sans faire faire la moindre application sur les plaies dont il étoit couvert. M'étant permis quelques remontrances au maître de l'hôtel, touchant la barbarie du traitement qu'il venoit de faire subir à son esclave, il me répondit que les Malais étoient si méchans, que personne dans la maison ne seroit un moment en sûreté, si on ne les tenoit dans un état continuel de terreur, par les châtimens les plus rigides et

les plus exemplaires ; mais celui-là ne fut pas le seul ; il lui en fit succéder un d'une espèce différente, dont il chercha de même à me justifier la nécessité et la sévérité. Deux de ses esclaves, en ôtant le déjeûner de dessus notre table, eurent le malheur de casser une assiette ; imprudence qu'ils furent condamnés tous les deux à expier, faute de pouvoir connoître le vrai coupable. En conséquence on les arma de rotins ou lames de bambous, et leur maître les contraignit de s'en frapper réciproquement, ce qu'ils exécutèrent avec une égale sévérité ; car ils avoient pour juges de leur exactitude, deux autres esclaves armés du même instrument, et prêts à réprimer la moindre apparence de sensibilité chez eux.

Malgré l'extrême chaleur du tems, je fus impatient de connoître la ville : voici le résultat de mes observations.

La ville de Batavia, située dans l'isle de Java, est la capitale de toutes les colonies hollandoises dans les Indes orientales : elle gît par les 104 degrés de longitude orientale, et les 6 degrés de latitude sud. Sa position entre l'équateur et le tropique du capricorne, la rend d'une chaleur insupportable.

La ville a la forme d'un quarré, et est entourée d'un mur très-fort, d'environ 30 pieds

de haut. Il y a quatre portes, dont une à chaque angle, avec un fort, une batterie et des baraques pour les soldats. Les forts sont garnis d'artillerie, munis de troupes, et environnés de fossés, sur lesquels sont jettés des pont-levis qu'on lève tous les soirs à 9 heures, et qui ne peuvent se baisser alors qu'avec un ordre signé du gouverneur-général.

Les rues de Batavia sont larges, bien pavées et garnies de belles maisons. Au milieu de chaque rue principale est un canal large d'environ 6 pieds, de sorte qu'il n'y a de communication d'un côté de la rue à l'autre, que par des ponts dont le nombre est considérable, et qui sont placés à une grande distance les uns des autres. Les maisons en général portent 3 étages, et chaque étage est très-élevé, à cause de la chaleur excessive du climat. Ces maisons, bâties toutes sur un plan uniforme, possèdent un certain degré de grandeur, soit à l'extérieur, soit dans l'intérieur. L'étage le plus bas est construit de pierres revêtues de marbre; les parties supérieures sont formées d'une belle brique rouge. Les fenêtres, dont l'ouverture est très-large, sont garnies de marbre, avec des chassis richement sculptés et dorés. Les habitans paroissent mettre un très-grand orgueil à conserver la beauté extérieure de leurs

maisons ; ils se servent pour cela d'une espèce particulière de peinture rouge, avec laquelle ils lavent ou colorent les murs au moins une fois par semaine.

Il y a de chaque côté des canaux deux rangées d'arbres toujours verds, qui ajoutent extrêmement à la beauté des rues. Il y a aussi, de distance en distance, dans chaque rue, de petits bâtimens quarrés, destinés à recueillir les passans qui veulent se mettre à l'abri de la pluie ou de la chaleur du soleil.

Les seuls édifices publics qui méritent une attention particulière, sont le palais du gouverneur-général, l'arsenal, le conseil et la grande église.

Le premier de ces édifices termine la principale rue de la ville ; il est précédé d'une très-belle cour dont la porte est gardée par des sentinelles. Le bâtiment est de pierre, et d'une apparence imposante : il consiste en 4 étages avec un dôme au milieu couronné par une petite tour. Deux aîles de bâtimens très-vastes se projettent sur les côtés, avec des galeries tournantes. Un bataillon de soldats qui sont presque tous des Malais commandés par des officiers européens, y réside à poste fixe. J'y ai vu aussi quelques soldats d'Europe, qui, quoique mieux vêtus et mieux payés que ceux

du pays, sont d'une pâleur et d'une maigreur affreuses, et aussi peu en état de remplir cette profession que toute autre. Quelques-uns d'eux m'ont assuré que sur 20 militaires qui venoient d'Europe, il n'y en retournoit pas un, et que si par hasard il s'en trouvoit qui échappassent aux dangers du climat, ils ne rapportoient dans leur pays qu'une constitution entièrement ruinée.

Ce palais paroît avoir été bâti à différentes reprises, à en juger par les dates que l'on y lit; car je suppose que les années 1630, 1636 et 1660, dont elles font mention, n'indiquent pas autre chose. Au-devant de la cour est une espèce de plate-forme, avec une promenade au milieu garnie de rangées d'arbres. A la gauche, peu loin du palais, est situé l'arsenal, devant lequel on voit un grand nombre de mortiers, d'affûts, de boulets entassés, et 50 pièces de canons de gros calibre complettement montées. Ce bâtiment est plus remarquable p r sa force que par sa beauté. L'intérieur renferme une quantité immense d'armes et de munitions de toute espèce, réparties soit dans les salles, soit sous les voûtes.

Au-delà de la plate-forme ou promenade, est un canal sur lequel est un pont-levis qui communique à l'un des forts, et tout près se

trouve un bâtiment de pierre, d'un très-bon genre d'architecture, avec des aîles correspondantes : on l'appelle le *petit arsenal;* j'y ai appris qu'il pouvoit recevoir 200 mille armes. Autour de cet édifice, règnent plusieurs larges cours, où sont situés des logemens pour les principaux officiers, et des baraques pour 20 mille soldats ; mais les épidémies qui sont fréquentes dans cette ville, empêchent d'habiter cette vaste rangée de bâtimens. Les officiers ont tous leur résidence à quelque distance de la ville, et les régimens européens sont distribués dans le pays : la garde de la ville est relevée exactement chaque matin. Le régiment qui est de service entre dans la ville à 6 heures du matin, et se rend à la grande parade vis-à-vis le palais du gouverneur. Un des bataillons est posté de garde chez lui, et l'autre à l'entour de la ville.

Près du fort dont j'ai déjà parlé, est l'hôtel de la compagnie des Indes, avec des magasins et d'autres bâtimens de commerce. On y vois aussi un petit chantier où se construisent det bâtimens et quelques navires de peu de tonneaux. Il y a près de là une chaîne que l'on tend chaque nuit à travers le canal, pour empêcher toute communication de la part des bateaux après une certaine heure. On a bâti dans

le voisinage de cet édifice un fort qui paroît être destiné à le protéger ; mais quoique peu versé dans la science militaire, j'ai cru observer que cette place n'étoit nullement en état de résister à un ennemi un peu fort, et j'ai été étonné de voir la défense répondre si mal à l'importance de l'objet.

A l'extrémité de la rue qui conduit au palais du gouverneur, et dans une très-belle place, se présente le conseil, où les cours de justice et le conseil suprême tiennent leurs séances. C'est un très-beau bâtiment avec une cour intérieure environnée de portiques. On rencontre à peu de distance l'église principale de la ville, qui est entourée d'un cimetière. Cet édifice, d'une forme quarrée, est vaste, mais simple. L'intérieur est très-bien décoré ; la tribune du gouverneur-général se fait remarquer par sa richesse ; les bancs sont très-commodément placés : tout y est digne enfin du culte qui en est l'objet. Les murs sont entièrement couverts d'écussons et d'inscriptions consacrées à la mémoire des morts. Les inscriptions sont de différentes grandeurs, mais tracées toutes avec des caractères et une couleur uniformes, et disposées avec goût dans des cadres dorés : elles produisent un très-bel effet.

Le gouvernement civil de Batavia et de l'isle

de Java est entièrement arbitraire, et repose dans les mains du gouverneur et du conseil suprême, excepté pour les matières de commerce, qui sont de la compétence d'un officier nommé le *Directeur-général*, dont les décisions sont sans appel.

La sévérité des loix, et la rigueur avec laquelle on en exige l'exécution, ne peuvent se justifier de la part d'un gouvernement européen, que par la nécessité de contenir les dispositions féroces d'un peuple sauvage que les punitions mêmes, quoique sévères et fréquentes, ont bien de la peine à maintenir dans cet état de subordination et de tranquillité, si nécessaires au bonheur et à la conservation des sociétés civilisées.

Le nombre des troupes réglées, soit européennes, soit malaises, réparties dans les environs de Batavia, se monte à environ 12 mille hommes. On compte aussi plus de 20 mille miliciens, qui sont habillés et payés exactement; mais quoiqu'ils s'assemblent fréquemment pour passer la revue du gouverneur, ils ne forment point un corps régulier, si ce n'est pendant la guerre, ou dans des commotions civiles. Les troupes européennes sont vêtues convenablement au climat. Il leur est permis de se livrer au métier ou à la profession qui leur est

propre. Ils jouissent en outre de priviléges particuliers qui, quelqu'avantageux qu'ils soient, ne sauroient les dédommager des dangers d'un climat aussi destructeur. Les soldats malais, au contraire, sont dépourvus de tout; il ne leur est pas même fourni de souliers ni de bas, et c'est dans cet état de délabrement qu'ils font leur service.

Batavia est extrêmement peuplé. On y rencontre des habitans de tous les pays de l'Europe. Les Chinois, qui paroissent un peuple doux et industrieux, forment la plus grande partie de la population. Cette ville, d'après le résultat de mes informations, contient 200 mille individus, dont on estime une moitié chinois, et l'autre européens et malais. Quand je réfléchis sur l'étendue de Batavia et de ses faubourgs, je ne crois pas ce calcul exagéré.

A mon retour à l'hôtel de mon excursion du matin dont je viens de rendre compte, j'appris avec peine que le lord Macartney avoit été saisi d'une violente attaque de goutte, et étoit retourné à bord du Lion; de sorte que tous les arrangemens pris pour passer agréablement le tems de notre séjour à Batavia, se trouvoient détruits par ce fâcheux changement dans la santé du personnage distingué à qui ces projets de fêtes se rapportoient.

Je soupai le soir à l'hôtel avec deux français qui venoient d'avoir le bonheur d'échapper à une bande de malais. Ils avoient été arrêtés par ces brigands dans la rue, ce qui arrive fréquemment, et sur-tout aux étrangers qui se trouvent dehors la nuit.

(Mardi 12.) Je parcourus de nouveau la ville.

(Mercredi 13.) Différentes personnes de la suite de l'ambassade étant tombées malades, elles eurent ordre de se faire transporter à bord de leurs vaisseaux respectifs, et on rassembla en même-tems une grande quantité de fruits pour leur usage et comme rafraîchissemens.

J'allai le soir voir jouer la tragédie de Mahomet, et je payai une risdale pour ma place. Le théâtre est situé au milieu d'un vaste jardin, qui est une promenade publique, ouverte indistinctement à tous les habitans de la ville. Le bâtiment, formé de brique et très-spacieux, est très-élégamment orné. Il a un amphithéâtre, des loges sur les côtés, et des galeries. Son orchestre est passable.

La pièce fut très-bien jouée, du moins autant que j'en pus juger par les gestes et la contenance des acteurs; car les paroles étoient hollandoises. Cette tragédie fut suivie d'une petite pièce qui fit le plus grand plaisir. L'as-

semblée étoit très-brillante ; mais elle tiroit son plus beau lustre de la beauté, des graces et de la parure de quelques dames angloises qui ornoient les loges.

(Jeudi 14.) Il se fit à midi une vente, ou, comme on l'appelle à Batavia, un encan de biens appartenans à quelques-uns des malheureux individus qui ayant eu le bonheur d'échapper au climat, retournaient jouir en Europe de la grande fortune qu'ils avoient faite en Asie.

Les ventes publiques ne peuvent se faire que sous l'inspection du commissaire-général ou de ses représentans, qui doivent toujours y assister. Elles sont annoncées dans la ville et les fauxbourgs par un certain nombre d'hommes qui, au son des gongs (instrument fait de divers métaux) rassemblent le peuple dans différentes rues. Là, une personne autorisée par le commissaire-général, fait lecture des articles à vendre, et des conditions de la vente. On observe pour le reste les mêmes usages qu'en Angleterre.

(Vendredi 15.) Le capitaine Mackintosh fut à bord d'un bricq français pour s'informer du Jackall, dont nous étions séparés depuis si long-tems, que nous n'espérions plus le revoir.

(Samedi 16.) Je regardai comme un des plus

heureux évènemens de ma vie, d'avoir pu échapper, dans la soirée, à une bande de Malais, qui certainement avoient formé le dessein de m'ôter la vie pour assouvir leur cupidité.

On avoit envoyé déjà à bord des vaisseaux, les bagages appartenans à la suite de l'ambassadeur. Je fus chargé par M. Maxwell de faire mettre à bord d'un pros, frété pour cet objet, le reste des paquets avec une caisse de dollars, de m'y embarquer, et d'aller l'attendre à la barre, me promettant de venir m'y rejoindre dans une demi-heure. J'y arrivai sur les huit heures environ, et après avoir fait amarrer le pros au quai de l'hôtel de la compagnie, j'y attendis, avec impatience et inquiétude, l'arrivée de M. Maxwell. J'étois encore dans cette désagréable position à 9 heures, lorsque le pont se leva et la chaîne fut tendue. Ma situation devenoit d'autant plus critique, que je savois que M. Maxwell ne pouvoit me rejoindre alors que par un ordre spécial du gouverneur. Je courus non-seulement le danger de voir les effets confiés à mes soins, devenir la proie des Malais qui alloient et venoient dans le pros, examinant les articles qui y étoient contenus, mais même d'être sacrifié pour rendre leur vol plus assuré. Dans cet état de choses, je résolus d'aller tout de suite à bord du

Lion, et j'ordonnai en conséquence aux Malais de ramer vers ce vaisseau, ce qu'ils refusèrent d'abord de faire ; je leur montrai quelque argent, et ils mirent alors, comme je m'y étois attendu, la main aux avirons ; mais au lieu de faire route vers le vaisseau, ils gagnèrent la côte, à une portée de fusil environ de l'embouchure du canal, et à un demi-mille au moins de toute habitation. Ils se précipitèrent alors tous à terre, malgré mes efforts pour les retenir, me laissant dans une situation beaucoup plus fâcheuse que la précédente ; car je me trouvois éloigné de tout secours en cas de besoin.

Environ vingt minutes après, ces brigands revinrent en plus grand nombre, ce qui augmenta mes craintes. Ils entrèrent tous dans le bateau, et poussèrent au large, sans route déterminée dans la baye. Il s'établit dès-lors une querelle violente entre nous. Je réussis enfin, avec mon épée que j'avois tirée, à les forcer tous de descendre à terre, à l'exception d'un seul homme que je contraignis, par la terreur du même instrument, de ramener le pros devant l'hôtel de la compagnie, où j'attendis jusqu'après onze heures. Désespérant enfin de voir M. Maxwell avant le jour, je sortis tous les effets du bateau, et je les déposai, pour

plus grande sûreté, dans la douane. J'avais à peine achevé ce débarquement, que je vis arriver sur le côté opposé du canal, M. Maxwell accompagné de plusieurs esclaves qui portoient des flambeaux. Aussitôt après l'avoir hêlé, il me rejoignit, et tous les bagages ayant été rechargés sur le pros, nous fîmes voile pour le Lion, où nous abordâmes après minuit passé.

L'hôtel dans lequel résida la suite de l'ambassadeur pendant notre séjour à Batavia, est un des plus beaux bâtimens de cette espèce. Il fut construit aux frais du gouvernement pour la commodité des voyageurs et des marchands étrangers. Tout ce qui tient à l'administration est du ressort du gouverneur-général et du conseil suprême.

On l'appelle l'*hôtel royal des Bataves et des étrangers*. Ce titre est écrit en grosses lettres d'or sur le frontispice du bâtiment avec la date de 1729, année où il fut construit. Il contient 3 étages réguliers ; et comme chacun d'eux est très-élevé pour la salubrité de l'air, tout l'édifice présente une fort grande hauteur. Il est bâti, comme les autres maisons de la ville, avec des briques peintes en rouge, dont les joints sont d'un mortier très - blanc. Les fenêtres, qui sont aussi très-larges, portent des

chassis dorés ou peints diversement avec beaucoup de goût. Le tout forme un vaste et bel édifice.

Il y a trois portes sur le devant, avec une espèce de terrasse en saillie et couverte, où la compagnie qui habite l'hôtel se réunit, l'après-dîner, pour fumer. Chacune des portes conduit à une salle d'environ 200 pieds de long, sur environ 60 de large, à l'une des extrémités de laquelle est placé un vaste escalier qui mène aux appartemens à coucher, et à une plate-forme au-dessus.

Dans la partie du milieu de cette salle, règne un cordon d'une trentaine au moins de lampes élégantes qu'on allume tous les soirs. A chacune d'elles répond une glace qui répète et multiplie cette brillante illumination. Les intervalles sont ornés de peintures. Au centre est suspendu un lustre magnifique. Les autres salles ont chacune une porte correspondante de la même dimension, et contiennent un billard orné de stuc et environné de lampes. Le coup-d'œil du centre de la salle principale est vraiment enchanteur, le soir, par le grand nombre de lumières, et le bel ordre dans lequel elles sont placées. Leur effet est encore augmenté par le reflêt des lampes des salles de billard.

Sur le derrière de la maison est une vaste galerie en forme de portique, le long de laquelle règne un rideau de soie, chargé de figures et de caractères bizarres et grotesques, qu'on laisse tomber quand le soleil est trop ardent, et qui se replie entièrement le soir, lorsque la galerie est éclairée de la même manière que les salles décrites ci-dessus. Au-delà de cette galerie on pénètre dans une cour pavée de larges pierres plates, et ceinte d'une grande variété de petits bâtimens destinés au service domestique de l'hôtel, tels que poulaillers, bûchers, avec une cuisine très-spacieuse, et autres commodités nécessaires. L'étage le plus élevé de ces bâtimens est divisé en greniers et en chambres pous les chefs et les esclaves, dont on ne compte pas moins de 90 des deux sexes, qui appartiennent au maître de l'hôtel. Ces domestiques sont traités suivant leur mérite. Les plus industrieux, les plus attentifs à leurs devoirs peuvent, avec les profits de leur place, qui sont très-considérables, racheter leur liberté.

Dans la grande salle du premier étage qui sert comme de vestibule aux appartemens à coucher rangés tout autour, on voit à la porte de chaque chambre une lampe de cristal remplie d'huile de noix de cocos, qui brûle toute la

la nuit pour éclairer le maître de la chambre, à quelque heure qu'il se retire. L'usage de l'hôtel est que chacun emporte sa clef pour se préserver des Malais, qu'aucune punition ne sauroit détourner de leur penchant naturel à voler.

Les tables sont servies comme en Europe ; celle de la suite de l'ambassadeur l'étoit avec magnificence. Le déjeûner consistoit toujours en thé, café, chocolat, noix de cocos, avec toutes sortes de viandes froides, de poissons grillés, des œufs, des gelées, du miel, des confitures, des vins et des liqueurs de beaucoup d'espèces ; le tout en grande abondance, et arrangé avec infiniment d'art. On nous servoit à dîner et à souper les mets les plus délicats, et accommodés dans la dernière perfection : la même propreté et une égale abondance régnoient à la table des domestiques.

Indépendamment de la circonstance, il fait très-cher vivre dans cet hôtel, et le prix des liqueurs y est exorbitant. La bouteille de *small beer* ou petite bierre, et de *porter*, coûte une demi-couronne angloise. Mais quand on réfléchit sur les frais prodigieux de l'hôtel, qui, à ce que m'a assuré le maître, se montent à 60,000 risdales par an, et sur le prix des vins, des liqueurs et autres objets de consommation

importés d'Europe, on ne doit ni être surpris, ni se plaindre de la cherté de cet hôtel.

Les habitans de Batavia conservent le costume de leur pays natal. Si les femmes d'Europe ne règlent pas toujours leur parure d'après leur goût personnel et le climat, on peut assurer qu'il en est à peu-près de même des femmes hollandaises et malaises. La coîffure de ces dernières est cependant absolument différente, et ne laisse pas que d'être très-curieuse. Leurs cheveux sont très-lisses, et frottés d'une si grande quantité d'huile et d'essence, qu'on les diroit vernissés. Formés en tresses très-fortes, ils se réunissent en cercle sur le sommet de la tête, où ils sont assujettis par un peigne et avec un grand nombre d'épingles d'or et d'argent, dont les têtes, suivant le rang des personnes, sont garnies de pierres précieuses. Les femmes européennes font seules usage de poudre à Batavia. Je ne remarquai pas, sans orgueil, combien les dames anglaises qui y résident en petit nombre, l'emportoient sur les autres, non-seulement par la grace répandue sur leurs personnes et la douceur de leurs mœurs, mais encore par la simplicité de leur parure, et l'élégance de leur manière.

Les faubourgs de Batavia, ou, comme on

l'appelle généralement, la ville chinoise, parce qu'elle n'est presque habitée que par des chinois, est située au sud et à l'ouest du fossé qui entoure les murs de la ville, et s'étend à plusieurs milles dans le pays. Les maisons en sont généralement de bois, et n'ont nulle prétention à la beauté et à l'élégance, quoique les boutiques ayent de l'apparence.

Les Chinois ont porté ici leur industrie, et établi une très-grande variété de manufactures. Tous les artistes de Batavia viennent en général de Chine. Les européens, par un excès d'orgueil ridicule et impardonnable, regardent comme au-dessous d'eux toute profession mécanique, et les Malais paroissent naturellement incapables d'être instruits de tout ce qui tient aux arts un peu relevés.

L'ensemble de ces faubourgs ne présente qu'une masse informe et confuse, et il seroit impossible de donner une idée des exhalaisons horribles qui s'élèvent des eaux stagnantes et des immondices de toute espèce. Le pays environnant renferme beaucoup de jolies maisons de campagne avec de beaux jardins ; mais le nombre considérable de petits canaux qu'on a été obligé d'ouvrir pour égoutter un sol marécageux, les rend plus ou moins mal-saines.

Après avoir traversé le marché aux poissons,

je fus contrains de m'arrêter à une taverne, pour y prendre un peu de madère et d'eau, afin de dissiper les miasmes putrides que j'avois respirés dans ce passage. Ce marché infect me parut, quoi qu'il en soit, fourni d'une très-grande quantité de poissons, mais d'un prix exorbitant, si ce n'est la tortue.

La ville et les faubourgs de Batavia sont certainement un des lieux les plus mal-sains du globe, et on les appelle, avec raison, le tombeau des européens. Cette insalubrité mortifère pourroit cependant être beaucoup diminuée par une grande propreté, qui, malheureusement, ne paroît nullement occuper le gouvernement ou la police de la ville. Une compagnie de boueurs y seroit d'une utilité infinie à la santé et à la conservation des habitans; mais un pareil établissement est inconnu dans Batavia.

La chaleur du soleil est si forte, qu'elle tarit fréquemment les canaux, ou en rend les eaux pestilentielles; mais il existe une autre cause de putridité encore plus grande, c'est la malpropreté des classes pauvres du peuple, et l'inattention des riches à garantir leurs maisons des immondices. Comment concilier cette incurie, cette négligence extrême que l'on remarque dans l'une des plus importantes pos-

sions hollandoises en Asie, avec cet esprit de propreté exquise qui règne dans la métropole? Des ouvrages politiques ont attribué cette insouciance à des combinaisons mercantiles, soit pour écarter les étrangers, et les dégoûter de vouloir partager les avantages immenses, mais périlleux, de ce vaste entrepôt de l'Orient, soit pour, en cas de guerre, détourner l'ennemi de s'emparer d'une place dont l'air est encore plus meurtrier que le canon dans une bataille.

Je terminerai en observant que les régistres de l'hôpital public de Batavia, ne contenoient pas moins que de 98 mille personnes mortes dans l'espace des vingt dernières années.

(Dim. 17.) A six heures du matin nous levâmes l'ancre et fîmes voile, courant entre l'isle d'*Onroost* et la terre.

L'isle d'*Onroost* est située au milieu de la baie de Batavia, et à environ 4 milles de cette ville; sa longueur n'excède pas trois quarts de mille, et sa largeur un demi-mille. Elle renferme néanmoins une ville très-peuplée, avec un bon fort. On n'est pas moins étonné de trouver dans une enceinte aussi étroite plusieurs fonderies et manufactures, ainsi que des paysages charmans. Cette isle est entourée

de plusieurs autres de la même nature, et presque toutes habitées ; un grand nombre de personnes préférant, avec raison, leur température, qui, quoique extrêmement chaude, est exempte du moins de ces exhalaisons pernicieuses qui infectent la ville et les faubourgs de Batavia.

CHAPITRE II.

Le bric le Jackall rejoint le Lion. Leighton, charpentier du vaisseau, assassiné par les Malais. Le lord Macartney visite le terrain où le colonel Cathcart fut enterré. Arrivée à Pulo-condore; quelques détails sur les habitans; leur alarme. Passage entre plusieurs isles. Entrée dans la baie de Turon, sur les côtes de la Cochin-chine. Plusieurs mandarins viennent à bord du Lion: quelques détails sur eux. Le premier ministre du roi de la Cochin-chine visite le lord Macartney. Présens reçus. Le lord Macartney rend la visite en forme. Le maître du Lion arrêté par les naturels du pays, mais relâché peu de jours après. Mort et enterrement de M. Tothill, munitionnaire du Lion.

Lundi 18 Mars 1793.

LE propriétaire d'un bric français vient à bord, et on lui achète son bâtiment qui est payé en dollars.

(Mardi 19.) La chaleur fut insupportable;

l'indisposition du lord Macartney ne lui permit pas encore de voir du monde.

(Mercredi 20.) Nous fûmes joints par le nouveau bric, à qui le lord Macartney donna le nom de *Clarence*, en l'honneur de son altesse royale le duc de Clarence.

(Jeudi 21.) Nous accostâmes l'*Achille* venant d'Ostende à Batavia; il nous donna des nouvelles du Jackall, dont un coup de vent nous avoit séparés dans la baie de Biscaye.

(Samedi 23.) A 6 heures du matin, nous découvrîmes à une grande distance une voile que, d'après le rapport du navire d'Ostende, nous supposâmes être le Jackall. A la suite de beaucoup de doutes, de conjectures et d'inquiétudes, sir Érasme Gower dépêcha le lieutenant Cox dans la pinasse pour s'assurer de la vérité. A midi, la pinasse revint avec l'agréable nouvelle que le navire que nous avions en vue, étoit le bric le Jackall, que nous avions cru perdu pendant long-tems.

[Dimanche 24.] M. Saunder, du Jackall, vint à bord pour remettre son livre de loc à sir Érasme Gower. A 4 heures, nous aperçûmes une voile que l'on reconnut être la *Concorde* allant de Chine au Bengal.

[Vendredi 29.] William Leigton, charpentier au service du lord Macartney, qui étoit descendu à terre pour laver son linge à une source située sur le rivage de Sumatra, fut assassiné par les Malais. On apporta à bord du Lion son corps couvert de blessures, et de-là il fut transporté dans le nord de l'isle, où on l'enterra avec toutes les cérémonies ordinaires. C'étoit un ouvrier très-industrieux, ainsi qu'un homme honnête, intelligent et aimable. L'affliction de tout l'équipage dépose encore plus sûrement et plus honorablement en faveur de son mérite et de son caractère, que l'éloge que je pourrois en faire.

[Avril. Lundi 1.] A six heures et demie passées, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile. A 8 l'isle *Mortnay* nous restoit au sud par est, et le rocher de *Stroome* au sud-est, à la distance d'un demi-mille. A 11 heures, la sonde rapporta 70 brasses d'eau : la pointe d'Angara, du Bâton de pavillon, gissoit sud par est, le cap nord-nord-est, et le milieu nord par est. On dressa, l'après-dîner, le fauteuil à bras, et aussi-tôt le lord Macartney, accompagné de sir Érasme Gower, descendit à terre, et alla visiter le lieu où l'honorable colonel Cathcart, frère du lord de ce nom, et le premier envoyé

du roi de la Grande Bretagne à la cour de l'empereur de la Chine, fut enterré, et dont la mort interrompit la mission diplomatique.

Le tems continua d'être modéré, avec des vents frais et un ciel clair pendant l'espace de 15 jours, que nous employâmes à faire du bois, de l'eau, à transporter des buffles à bord, et à faire enfin tous les arrangemens nécessaires pour le restant du voyage. En passant devant les isles *Ninah*, *Polar*, *Hound* et des *Tamarins*, nous y jetâmes, par occasion, l'ancre.

(Dim. 14.) A 4 heures de l'après-dîner, le corps de l'isle de *Tharbury* portait nord-nord-ouest. A 5, nous mouillâmes par 15 brasses d'eau. Nous trouvâmes là le *Sullivan*, vaisseau de la compagnie qui s'en retournoit, le Jackall, le Clarence et un navire impérial. Il y arriva aussi le Royal-amiral, vaisseau de la compagnie des Indes.

(Mardi 16.) Le Sullivan et le Royal-amiral firent voile pour l'Angleterre.

Nous continuâmes à prolonger la côte, et passâmes entre de nombreuses isles, avec un tems modéré, qui ne fut interrompu qu'une seule fois, par une raffale de vent, accompagnée de pluie, d'éclairs et de tonnerre, ayant

que nous vinssions jeter l'ancre à l'extrêmité sud-ouest de la baie de *Pulo-condore*.

[MAI, jeudi 16.] A notre arrivée dans la baie, un détachement descendit à terre, après avoir pris à bord de l'Indostan, sir George et M. Staunton, ainsi que M. Niaung, l'un des interprêtes chinois. Nous mîmes environ une heure et demie à nous rendre au rivage. Nous y trouvâmes quelques naturels du pays, qui étoient venus au-devant de nous, et avec qui nous cheminâmes vers un bois, accompagnés de six hommes des bateaux bien fournis d'armes et de munitions. Nous n'avions pas fait plus de 100 verges, quand nous rencontrâmes quelques misérables cabanes, construites avec des bambous, et éparses autour de la place où elles sont situées. L'une de ces cabanes étoit habitée par un chef ou mandarin, chargé du gouvernement de l'isle. Elle s'élevoit comme les autres à environ 3 pieds de terre, supportée par quatre poteaux enfoncés dans la terre, et couverte de feuilles de bambous. Tel est l'unique et misérable abri des habitans de *Pulo-condore*.

Dans ce village, si toutefois encore il mérite ce nom, étoient réunis plusieurs individus, tous naturels de la Cochin-chine, mais qui parloient la langue tartare. Chacun d'eux, à

l'exception du chef, n'étoit couvert que d'une petite bande de toile autour des reins, et d'une espèce de turban noir sur la tête. Le chef, auquel tous les autres témoignoient la plus grande soumission, étoit distingué par une robe noire, faite avec une espèce de crêpe, sous laquelle il portoit un large pantalon de soie pareillement noire. Ses épaules étoient traversées par un cordon d'argent, auquel on voyoit suspendu par derrière un petit sac brodé, d'un travail parfait. Un turban noir lui couvroit aussi la tête; mais, comme tous les autres naturels, il marchoit nuds pieds.

A la distance de quelques verges du village, est situé leur temple, dont la forme extérieure est la même que celle des cabanes. L'intérieur est garni, ou plutôt, pour me servir de l'expression qu'ils employeroient probablement eux-mêmes, orné de quelques vieilles armes à feu, d'un petit nombre de coutelas et de 3 dagues. Un porte-mousqueton et quelques longs spontons étoient suspendus au toit. Il y avoit aussi plusieurs lances et des crics, espèce de dagues empoisonnées, dont les peuples sauvages de l'Asie font usage : ces dernières armes étoient entassées contre un poteau de bambous, dans le centre du bâtiment. Il est évident que l'usage des armes à feu ne faisant point partie

de la tactique de ces insulaires, ces instrumens de guerre doivent être pour eux des objets d'adoration. Nous fûmes confirmés dans cette opinion, par la frayeur qu'ils témoignoient à la décharge d'un mousquet contre le tronc d'un arbre, et par l'empressement avec lequel ils coururent examiner l'endroit où la balle étoit entrée. Ils ne s'en tinrent même pas là ; car ils imaginèrent d'extraire la balle, qu'ils se montroient les uns aux autres avec les marques d'un étonnement extrême.

Nous restâmes près d'une heure à terre, et nous entrâmes en traité avec le chef, pour nous procurer autant de buffles, de volailles, de fruits, ect. que l'isle pourroit en fournir, lui en promettant le prix qu'il y mettroit lui-même. A cette proposition agréable, il nous assura qu'il alloit s'occuper de notre commission, et que tous les articles nous seroient délivrés le lendemain. Après nous être ainsi arrangés à l'amiable, le chef nous offrit un régal de riz et de poissons, dont nous goûtâmes tous. Il nous montra ensuite quelques arbres de noix de cocos, comme pour savoir si les fruits nous en seroient agréables. A peine lui eûmes-nous témoigné que ce présent nous plairoit infiniment, qu'il ordonna à plusieurs personnes de sa suite de les cueillir. Nous fû-

mes surpris de l'agilité avec laquelle ils grimpèrent sur ces arbres très-élevés. Tandis qu'une partie jetoit à terre les noix, l'autre, placée en bas, leur ôtoit le tissu qui les enveloppe, et les faisoit passer à chacun de la compagnie.

Nous prîmes alors congé du mandarin. En nous rendant sur le rivage, nous vîmes plusieurs canots en construction, dont la forme de l'un nous parut très-ingénieuse.

L'isle de *Pulo-condore* ne renferme que peu d'habitans et point de villes. Ceux-ci vivent dans des cabanes de bambous éparses dans le pays. Les seuls fruits de cette isle sont des noix de cocos et des melons d'eau. Il n'y a de grains que le riz, qui même n'est pas d'une bonne qualité. Quoi qu'il en soit, elle fournit beaucoup de buffles, de volailles dont la plupart sont domestiques, avec une espèce de canards sauvages. Elle offre aussi une très-belle baie, qui produit en grande abondance un poisson qui ressemble à notre merlan. On y trouve un bon ancrage, excepté près de la côte où, pendant environ trois quarts de mille, il ne règne que des bancs de sable. Cette isle, qui gît dans l'océan Chinois, appartient au roi de la Cochin-chine. Sa longitude est de 107 degrés 26

minutes est, et sa latitude de deux degrés 40 minutes nord.

En retournant au vaisseau, nous essuyâmes une raffale violente, accompagnée d'une grande pluie.

[Vendredi 17.] Je descendis le matin à terre, avec un détachement, et M. Niaung, pour recevoir différens articles dont le marché avoit été conclu le jour précédent avec le mandarin.

En nous rendant à la cabane du chef, nous trouvâmes, à notre dernier étonnement, que les habitans avoient abandonné leurs huttes, et emporté tout ce qu'elles contenoient ; le temple même étoit dépouillé de son trésor militaire. Une lettre écrite en chinois, que nous trouvâmes dans la cabane du chef, nous expliqua cette conduite aussi singulière qu'inattendue. Elle exprimoit les craintes des insulaires en voyant pour la première fois des vaisseaux dans leur baie. Ils avoient conclu de cette apparition, que nous devions avoir des desseins hostiles, et pour en éviter les suites, ils avoient enlevé leurs effets pendant la nuit, et s'étoient retirés sur les montagnes. Cette lettre faisoit mention aussi de leur extrême pauvreté. On nous y supplioit de la manière la plus touchante et la plus soumise, de ne pas brûler ou

détruire les cabanes, les naturels du pays se proposant de revenir les habiter aussitôt que l'escadre auroit mis à la voile. Nous retournâmes donc aux vaisseaux comme nous en étions partis, sans fruits, ni volailles, ni buffles.

(Samedi 18.) Fortes brises. A 4 heures de l'après-dîner, violente raffale. A 8 heures, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile.

[Jeudi 23.] Après avoir passé, depuis notre départ, entre plusieurs isles de formes différentes, nous découvrîmes dans la journée les extrêmités de *Pulo-canton*, isle située près de la côte de la Cochin-chine. Elle portoit nord par ouest, au nord-ouest par ouest.

(Dim. 26.) Nous jetâmes l'ancre à 9 heures du soir dans la baie de *Turon*, sur les côtes de la Cochin-chine. Nous y trouvâmes un bric Portugais qui nous salua de onze coups de canon.

(Lundi 27.) On envoya à terre un détachement faire de l'eau. La couleur de l'eau y est rougeâtre. Plusieurs *pros* vinrent le long du Lion avec des canards, des noix de cocos, etc. que nous leur achetâmes. Des marins montèrent aussi à bord pour voir le vaisseau.

Mardi

[Mardi 28.] Des hommes furent envoyés sur la côte pour dresser des tentes pour les malades.

[Mercredi 29.] L'ambassadeur reçut la visite de plusieurs mandarins, accompagnés d'une grande suite. On leur offrit des vins et des liqueurs de toute espèce, auxquels ils parurent craindre de toucher, jusqu'à ce que le lord Macartney ne les eût rassurés en leur donnant l'exemple. Ils sembloient préférer l'eau-de-vie de cerise et de framboise à toutes les autres liqueurs.

Leur habillement consistoit principalement en une robe noire faite d'une espèce de crêpe, avec des pantalons de soie, des pantouffles et un turban noir. Ils portoient autour du corps un cordon ou ceinture d'argent. Quelques-uns d'eux, soit par hasard, soit comme marque de distinction, étoient vêtus d'une robe bleu foncé, de la même étoffe que les autres. La forme du vêtement des domestiques, imitoit parfaitement celle de l'habit des montagnards écossais ou des tartares. Leur pantalon étoit relevé sur le genou ; ils n'avoient ni souliers, ni pantouffles ; ils marchoient les jambes nues, et leur turban, comme le reste de leur singulier costume, avoit la forme écossaise.

(Vendredi 31.) Le premier ministre du roi de

la Cochin-chine, accompagné de plusieurs mandarins et d'une grande suite, vint, le soir, à bord du Lion, pour inviter, au nom du roi, l'ambassadeur et sa compagnie à dîner. Son excellence reçut le message avec le plus grand respect, et répondit au personnage distingué qui en étoit chargé, qu'il descendroit à terre le mardi suivant, à 10 heures du matin.

La mission remplie, le ministre Cochin-chinois et sa suite retournèrent dans leurs bateaux, qui étoient décorés d'une manière vraiment bizarre. Nous saluâmes ces étrangers de cinq coups de canon.

(JUIN, Sam. 1.) L'ambassadeur reçut avant midi, une visite de deux mandarins qui lui apportoient un présent de la part du roi de la Cochin-chine. Ce présent consistoit en

10 buffles,
50 cochons,
160 volailles,
150 canards,
200 sacs de riz,

et 6 grandes jarres de *lamptsoo*, liqueur importée de la Chine, où on la fabrique.

[Dim. 2.] Je descendis à terre dans la matinée, et parcourus la ville que l'on nomme *Fie-*

foo. Elle ne consiste qu'en un tas de misérables cabanes de bambous, quoique cependant elle contienne un marché spacieux, abondamment fourni de canards, de volailles, d'œufs, de noix de coco et de fruits. Le pays qui l'environne est uni et très-fertile; mais les naturels ne paroissent avoir aucune idée de l'agriculture, qui feroit de cette contrée une terre d'abondance. Leur principal commerce consiste, à ce qu'il paroît, dans le trafic qu'ils font de leurs femmes avec les européens qui abordent chez eux. Ils n'ont pour monnoie qu'une espèce de petit billon: tout leur argent est dans la forme de longues barres ou lingots.

La résidence du mandarin principal consiste en une suite de cabanes de bambous, d'une construction plus élégante que les autres, et qui renferment plusieurs chambres d'une grandeur suffisante, propres, ainsi que bien décorées.

[Lundi 3.] Les gardes de l'ambassadeur avec quelques matelots, descendirent dans l'après-dîner à terre, pour le cérémonial du lendemain.

[Mardi 4.] L'ambassadeur, accompagné de toute sa suite en habits de cérémonie, de sir Érasme Gower, du capitaine Mackintosh, et

de plusieurs officiers des vaisseaux, se rendit à terre dans la matinée. Il fut salué à son départ de 21 coups de canon par le Lion, l'Indostan et le bric portugais, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de notre excellent prince Georges III. Les troupes avec leurs officiers, et la musique, à qui on avoit eu soin de faire prendre les devants, l'attendoient sur le rivage.

L'étendard royal de la Grande Bretagne étoit arboré au perroquet du grand mât, le pavillon de St. Georges à celui de misaine, et le drapeau de l'union à l'artimon.

L'ambassadeur fut reçu à son débarquement par plusieurs mandarins, avec les plus grandes marques d'attention et de respect. Il se rendit ensuite, escorté de ses gardes, à la maison du premier ministre, où l'attendoit une collation préparée à la meilleure manière du pays. Après quelque séjour, et un échange de civilités mutuelles, il retourna à bord du Lion, où il fut salué de 15 coups de canon par tous les vaisseaux à l'ancre.

[Mercredi 5.] Je descendis à terre dans l'après-dîner, et j'achetai quelques fruits et du sucre d'une excellente qualité, dont la forme et la blancheur imitoient, à s'y tromper, celle de

nos pains de froment. Je vis aussi six grands éléphans qui avoient été amenés pour l'amusement des mandarins. Ils paroissoient très-doux, très-obéissans à tout ce qu'on leur commandoit, et d'une agilité étonnante pour leur poids; car ces énormes animaux, dans leurs tours et détours, parcouroient bien la valeur de huit milles en une heure.

(Vendredi 7.) Les malades qui étoient à terre furent transportés, dans la matinée, à bord des vaisseaux.

M. Jackson, maître du Lion, alla dans le cutter sonder la baye; arrivé à l'embouchure de la rivière *Campvella*, qui prend sa source à environ 80 milles de-là, et forme un confluent avec la rivière qui se jette dans la baie de Turon, il commença imprudemment à examiner et dessiner la côte. Il étoit déjà à l'ouvrage, lorsque lui et sept hommes dont il étoit accompagné, furent faits prisonniers par les naturels, qui les emmenèrent à la ville capitale du royaume, après s'être saisis du bateau.

La nouvelle de ce fâcheux accident nous fut communiquée par les mandarins, dont le lord Macartney et sir Érasme Gower sollicitèrent avec instance les bons offices, pour obtenir la délivrance de ces hommes. Il étoit à craindre

que la conduite irréfléchie du maître n'eût des suites capables d'interrompre le cours de l'ambassade; en effet, la Cochin-chine étant tributaire de l'empire de la Chine, et envoyant tous les ans une ambassade à la cour de Pékin, cet évènement pouvoit être représenté au gouvernement Chinois d'une manière à altérer les bonnes dispositions que nous lui supposions pour l'Ambassade Britannique. C'étoit aussi ce qu'appréhendoient les personnes le plus en état de bien juger la politique et le caractère de la cour auprès de laquelle nous étions envoyés.

[Mardi 11.] M. Niaung, l'un des interprêtes, descendit à terre avec quelques personnes de la suite de l'ambassadeur, pour prendre des informations sur les prisonniers. Les mandarins lui apprirent qu'ils étoient libres, et sur le point de retourner au vaisseau.

(Mercredi 12.) William Tothill, écuyer, munitionnaire du Lion, mourut dans la matinée, après une maladie de peu de jours.

Le roi de la Cochin-chine envoya un nouveau présent de riz considérable à l'ambassadeur.

(Jeudi 13.) Le corps de M. Tothill fut enterré

sur la côte avec tous les honneurs possibles. Sir Érasme Gower fit placer sur sa tombe une inscription grayée sur du bois.

Sur les 4 heures de l'après-dîner, M. Jackson revint avec le cutter et les sept hommes. Ils avoient éprouvé dans leur captivité les plus grandes souffrances de corps et d'esprit ; et s'ils n'eussent pas appartenus à l'ambassade, rien n'auroit pu les sauver de la mort.

CHAPITRE III.

Départ de la baie de Turon. Sir George Staunton, etc. s'embarque sur le Jackall pour Macao. Entrée dans la mer d'Yello, ou mer jaune. Le lieutenant Campbell va à Mettow. Présent de la part du mandarin de Chusan. Grand nombre de malades à bord du Lion. MM. Huttner et Plumb descendent à Mettow pour préparer le débarquement de l'ambassade. Arrivée d'un mandarin à bord. Les soldats, les mécaniciens, ainsi que la suite de l'ambassade, passent à bord de plusieurs jonques avec les présens, bagages, etc. L'ambassadeur descend à Mettow. Description de cette place.

JUIN, Dimanche 16.

NOUS levâmes l'ancre à 4 heures de l'après-dîner, et nous partîmes de la baie de Turon.

[Mardi 20.] Le tems étoit modéré et clair. A 6 heures du soir, nous découvrîmes la terre au nord-nord-est. A 8, le corps de la grande Ladrone portoit nord-nord-est.

Sir George et M. Staunton, avec un des secrétaires du lord Macartney, furent chargés de lettres et d'instructions pour les commissaires MM. Brow, Irwine et Jackson, qui avoient été envoyés d'Angleterre pour annoncer en Chine la prochaine arrivée de l'ambassade, et qui se trouvoient dans ce moment à Macao. Sir George et sa suite firent voile pour ce port sur le Jackall qu'accompagnoit le Clarence. M. Coa et M. Niaung, interprêtes chinois, s'embarquèrent avec eux dans l'intention de gagner par terre le lieu de leur naissance.

Ces dignes et aimables étrangers, quoique très-impatiens, comme cela n'étoit que trop naturel, de revoir leurs parens, leurs amis et leur patrie, dont le tems et l'espace les avoient tenus séparés par de très-grands intervalles, ne prirent congé qu'avec regret de leurs amis du Lion, à bord duquel ils venoient de faire un si long trajet.

A 8 heures et demie du matin nous jetâmes l'ancre par onze brasses d'eau, du côté de la pointe nord de l'isle de la *grande Ladrone*.

[Dimanche 23.] Le Jackall et le Clarence revinrent de Macao. Sir George Staunton ne tarda pas à se rendre à bord. Le rapport de son entrevue avec les commissaires, nous fit

concevoir la plus douce espérance sur l'entière réussite de cette extraordinaire et importante ambassade.

Il ne nous arriva rien qui mérite une description particulière depuis notre entrée dans la mer jaune, jusqu'au premier terme de notre voyage. Nous rencontrâmes sur notre passage beaucoup d'isles, des jonques chinoises, des bateaux pêcheurs ; nous eûmes aussi quelques autres indices du voisinage de la partie du continent qui étoit l'objet de notre destination.

Comme il y avoit sur les côtes de la Chine, dans la mer jaune, plusieurs rochers qui n'étoient nommés dans aucune carte, sir Érasme Gower crut devoir leur donner les noms des trois personnes les plus distinguées de l'ambassade. Ainsi nous transcrivîmes sur nos journaux, à cette époque, les noms de *Cap Macartney*, de *Cap Gower* et d'*Isle Staunton*.

[JUILLET, Dim. 21.] Sur les 6 heures de l'après-dîner, le Lion mouilla dans la baie de *Jangan-foe*, les isles de Mettow portant depuis le nord jusqu'au nord-ouest par ouest, à deux milles de la côte.

Le lieutenant Campbell, avec M. Huttner, M. Plumb et le lieutenant Ommaney, allèrent sur le cutter à Mettow, pour reconnoître l'en-

trée de la rivière, et s'informer s'il en existoit une le long de la côte, navigable pour le Lion jusqu'aux approches de la capitale. Dans le cas contraire, ils avoient ordre de concerter avec le mandarin de la place, les moyens les plus propres au débarquement de l'ambassade.

(Lundi 22.) Le bric l'Endeavour arriva de Macao et de Canton avec des dépêches des commissaires.

(Mardi 23.) Un mandarin de Chuzan nous envoya en présent, dans la matinée, 12 jeunes bœufs très-beaux, un grand nombre de cochons, beaucoup de fruits, de légumes et de riz.

(Jeudi 25.) Le cutter revint avec le lieutenant Campbell et ses compagnons, qui nous firent un récit très-favorable de l'hospitalité des Chinois de *Mettow*. Ils y avoient été reçus non-seulement avec la plus grande honnêteté, mais fournis encore en abondance de tout ce dont ils pouvoient avoir besoin. Le lieutenant Campbell nous apprit en même-tems l'impossibilité absolue qu'il y avoit pour le Lion d'aller plus loin, tout le trajet jusqu'à l'embouchure de la rivière ne formant qu'une chaîne de bas-fonds, tandis qu'il règne à son entrée une barre sur

laquelle il n'y a pas plus de 6 pieds d'eau, même à la haute mer. D'après ces renseignemens, sir Érasme Gower se décida à rester.

[Samedi 27.] Suivant le rapport du chirurgien, le nombre des malades à bord du Lion se montoit à 93.

Le Jackall et le Clarence portèrent M. Huttner et M. Plumb à Mettow, pour y prendre avec les mandarins des arrangemens relatifs au débarquement de l'ambassade, et fixer en même-tems le moment où l'ambassadeur pourroit descendre à terre. Le résultat de leur mission fut qu'il seroit envoyé des jonques pour le transport de l'ambassade et des bagages, aussitôt que le vent le permettroit.

(AOUST, Vendredi 2.) Il nous arriva un présent de 16 jeunes bœufs, de 22 beaux moutons, de quelques cochons, de légumes, de thé, sucre, etc. Un mandarin principal vint à bord, et dîna avec le lord Macartney. Rien ne peut être comparé à l'embarras où le jeta l'usage inconnu aux Chinois, de nos coûteaux et fourchettes. Il fut convenu entre cet officier et son excellence, que le lundi suivant seroit le jour de notre débarquement ; mais qu'on transporteroit auparavant les gros bagages dans les jonques. Ce mandarin éprouva la plus grande sur-

prise à la vue de notre palais de bois, de sa distribution intérieure, et de toutes les commodités qu'il renfermoit. On le descendit sur l'un de nos bateaux dans le fauteuil de cérémonie, ce qui parut lui causer un plaisir extrême.

(Dimanche 4.) Un autre mandarin vint dîner à bord. Les présens, les bagages, etc. furent transférés dans les jonques, où les soldats, les mécaniciens, et une grande partie des gens de son excellence s'embarquèrent aussi.

[Lundi 5.] Sur les 4 heures du matin, plusieurs jonques abordèrent le Lion pour recevoir le reste des bagages de l'ambassadeur. Son excellence déjeûna à bord, et fut rejointe par les personnes de sa suite embarquées sur l'Indostan.

A 8 heures, sir Érasme Gower ordonna qu'on se tint prêt pour le débarquement de l'ambassadeur, qui eut lieu presqu'immédiatement après. L'ambassadeur fut salué de trois acclamations des équipages, et d'une décharge de 15 coups de canon du Lion et de l'Indostan.

A 9 heures, le reste de la suite s'établit sur différentes jonques. L'ambassadeur, sir George Staunton et son fils étoient montés à bord du bric le Clarence, les jonques qu'on leur avoit

destinées étant non-seulement incommodes, mais pas encore assez bien appropriées pour les recevoir.

Le nombre des jonques employées pour le transport de l'ambassade et des bagages, se montoit à 20 bâtimens d'environ 100 tonneaux.

Sur les 2 heures de l'après-dîner, nous aperçûmes la ville et le fort de *Mettow*. A 3, les jonques jetèrent l'ancre à l'embouchure de la rivière, où nous trouvâmes le Jackall, le Clarence et l'Endeavour, qui y étoient arrivés avant nous. Les sinuosités de la rivière dans cette partie, nous obligèrent de jeter l'ancre fréquemment, pour éviter les bancs de sable.

A 4 heures, toute la flotte mouilla vis-à-vis le palais du mandarin principal.

La ville, quoiqu'étendue, n'a pas le charme de l'élégance ou le mérite de l'uniformité; sa situation même s'oppose à son embellissement, étant bâtie dans un fond souvent couvert par la mer, malgré une levée que les habitans ont construite sur le rivage.

Les maisons, ou plutôt les huttes, car elles méritent mieux ce nom, sont enduites de terre, et couvertes de feuilles de bambous. Elles sont très-basses, sans planchers ou pavés. A une petite distance de la ville, on remarque des maisons d'une forme et d'une apparence bien

supérieure, appartenantes aux mandarins de la ville. Le corps du bâtiment est en pierres ; les aîles et les galeries, qui sont très-jolies et peintes de différentes couleurs, sont en bois. La forme de ces maisons est carrée ; elles portent toutes 3 étages, dont chacun est garni d'un rang de palissades, richement dorées et peintes singulièrement. Sur le devant du rez-de-chaussée est une galerie ornée de la même manière. Les aîles qui se projettent de chaque côté du bâtiment, paraissent contenir un très-grand nombre d'appartemens.

Chaque mandarin a une garde nombreuse de soldats d'infanterie et de cavalerie, qui vivent sous des tentes peintes autour de la résidence de son chef.

Malgré la situation peu favorable de *Mettow*, cette ville doit contenir une population prodigieuse, à en juger par la foule immense des spectateurs assemblés sur le rivage pour voir l'ambassadeur. Les bords de la rivière où nos jonques avoient jeté l'ancre, étoient entièrement couverts de peuple. Il y en avoit beaucoup parmi eux à cheval ou en voiture.

Le seul fort de cette place consiste dans une simple tour carrée. On diroit qu'il a été élevé plutôt comme ornement, que comme objet d'utilité publique ; car, quoique bâti, pour

ainsi dire, dans la mer, et commandant l'entrée de la rivière, il n'y a pas une seule pièce d'ordonnance sur les murs.

La largeur de la rivière devant Mettow est d'environ la huitième partie d'un mille. La couleur de l'eau est trouble comme celle de la mer jaune, avec qui elle se mêle; sa profondeur est très-inégale, étant dans quelques endroits de 9 pieds, dans d'autres de 6, mais jamais moins de deux. A son entrée, ainsi que nous l'avons déjà dit, règne une barre ou banc de sable, qui n'a pas plus de 6 à 7 pieds d'eau à la mer haute, quoiqu'à quelques verges de distance seulement, et du côté de la mer, on en trouve plus de 6 brasses.

Les environs de la ville offrent, des deux côtés de la rivière, une grande étendue de pays plats. Le sol est riche, et peut se glorifier d'une fertilité extraordinaire.

Nous reçûmes dans la soirée, du mandarin, un présent assez agréable et très-restaurant de viandes apprêtées et de fruits.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Détails sur le mandarin chargé de la conduite de l'ambassade. Grande variété de présens de provisions. Habitude grossière des Chinois concernant leur nourriture. Description des jonques. Ordre de la marche des bâtimens désignés pour le transport de l'Ambassadeur et de sa suite.

AOUST, Mardi 6.

TOUTE la matinée fut employée à disposer les jonques frétées pour l'ambassade par *Vantadge-in*, un mandarin de la première classe, qui avoit été commis par l'empereur pour accompagner l'ambassade, et lui faire fournir tout ce qui pouvoit avoir trait à la marche, au logement et aux provisions.

Ce mandarin, qui ne devoit point nous quitter pendant tout le tems de notre séjour à la Chine, nous devint dès-lors très-intéressant. Il avoit environ 5 pieds 9 pouces de haut. Il étoit robuste, bien fait, et d'une couleur foncée ; sa contenance ouverte et franche, ses manières polies et sans affectation, le rendoient

extrêmement agréable. Le choix d'un homme doué de toutes les qualités nécessaires pour remplir la mission dont il étoit chargé, nous donna l'opinion la plus favorable du bon sens du gouvernement Chinois, et ajouta aux espérances que nous avions conçues de la réussite des importans objets de notre ambassade.

Le bateau du mandarin, accompagné par M. Plumb, interprête du lord Macartney, nous apporta à midi une grande quantité de bœuf avec du pain et du fruit. Le bœuf, quoique point gras, étoit d'une très-bonne qualité; mais le pain, malgré qu'il fût fait d'une excellente farine, ne flattoit nullement notre palais. Comme les Chinois ne se servent point de levain ni de four, leur pain n'est qu'une pâte grossière; sa forme et sa grandeur répondent à celles d'une savonette ordinaire coupée en deux. Il n'entre dans sa composition que de la farine et de l'eau. Pour le faire cuire, on le range sur des barreaux qui traversent une chaudière de fer contenant une certaine quantité d'eau, et placée sur un poële de terre. Quand l'eau est en ébullition, on couvre la chaudière avec une espèce de chapiteau. La vapeur de l'eau reçue pendant quelques minutes, est toute la cuisson que le pain reçoit. Ainsi préparé, nous ne pouvions le réconci-

lier avec notre appétit, qu'en le coupant en tranches pour en faire des *tostes* ou rôties. Les fruits qui composoient une partie du présent, étoient des pommes, des poires, des chadecs, et des oranges d'une saveur délicieuse.

Nous reçûmes dans l'après-dîner un supplément considérable de provisions toutes préparées, consistant en bœuf, mouton, cochons entiers et volailles de toute espèce, soit rôtis, soit bouillis.

La viande rôtie avoit une très-singulière apparence causée par l'huile dont les Chinois font usage, ce qui lui donnoit un lustre semblable à celui du vernis. Elle ne flattoit pas aussi agréablement notre palais que celle sans apprêt et appétissante de nos cuisines européennes : la viande bouillie exempte de cet assaisonnement, étoit infiniment préférable.

Tout ce que nous apprîmes de l'indifférence des Chinois pour le choix de leur nourriture, nous servit peu-à-peu à nous dégoûter de leur cuisine : non-seulement ils mangent de tous les animaux sans distinction, mais même de ceux morts de maladies. Cette particularité nous rendit pour la plupart très-difficiles sur les alimens qu'on nous envoyoit ; dans tout ce qui étoit hachis, étuvée, beaucoup d'entre-nous faisoient le sacrifice de leur portion à la

crainte qu'elle ne fût composée de viandes mal-saines.

Ce dégoût ne nous fut pas seulement inspiré par ce que l'on nous dit de la gloutonnerie des Chinois, mais par ce dont nous fûmes témoins nous-mêmes. Les cochons à bord du Lion ayant été attaqués d'une maladie presque toujours mortelle pour ces animaux, nous en jetâmes plusieurs à la mer. Les Chinois des jonques s'en étant aperçus, s'élancèrent sur ces animaux à moitié morts, qu'ils se partagèrent entre-eux, et dont la chair qu'ils firent cuire, leur parut un mets très-friand, qu'ils assaisonnèrent de mille plaisanteries sur notre mauvais goût.

Nous crûmes dans le principe que cette habitude grossière ne s'étendoit pas au-delà des plus basses classes du peuple, à qui leur état général d'indigence pouvoit rendre agréables de pareils mets. Nous apprîmes par la suite que les personnes d'un certain rang, et les mandarins même observoient dans leur régime diététique, cet usage capable de révolter l'appétit dévorant d'un européen affamé.

Dans l'été, cette partie du pays est couverte de mosquites, insecte agitateur, qui fait la désolation des habitans des pays chauds.

(Mercredi 7.) Je montai, le matin, à bord de la jonque occupée par le capitaine Mackintosh de l'Indostan, et l'une de celles destinées à accompagner l'ambassade à Pékin. L'escadre reçut en même-tems l'ordre de retourner dans le hâvre de Chusan, et d'y attendre de nouvelles instructions.

Les jonques ou bâtimens chinois ont une forme que je ne me rappelle pas d'avoir jamais vue dans aucune partie du monde. Elles sont construites de bambous, avec un fond plat. Leur grandeur varie de 30 à 100 pieds; les plus larges ont de 20 à 30 : cette mesure décroît à proportion pour les autres.

Il y avoit dans l'entre-pont de la jonque du capitaine Mackintosh une rangée d'appartemens très-propres, très-commodes et ornés de peintures. Ils consistoient en trois chambres à coucher avec une salle à manger, une cuisine et deux chambres pour domestiques. Le plancher se soulevoit moyennant des écoutilles placées tout le long; à chacune d'elles adhéroit à un anneau de cuivre. Au-dessous étoit une calle ou espace vide pour contenir des marchandises : la quantité de celles qu'elle pouvoit renfermer est presqu'incroyable.

On avoit pratiqué sur le tillac 14 ou 15 petites chambres pour les personnes attachées au

service du bâtiment, et un appartement pour le capitaine ou le propriétaire.

Les chassis des fenêtres du bas étoient en bois avec de petites ouvertures carrées, recouvertes d'un papier transparent et vernis ; ces chassis se divisaient en quatre parties, qui s'ouvroient pour introduire l'air extérieur dans les appartemens. En dehors régnoit d'une extrémité de la jonque à l'autre, un rideau peint qu'on déploie lorsque les rayons du soleil sont trop ardens, et qu'on assujettit contre le vent. Il y avoit aussi à l'extérieur des volets à coulisses, pour prévenir les effets du froid, ou quelque autre inclémence de la saison.

Un corridor d'environ 30 pouces de large, pratiqué des deux côtés du vaisseau, servoit de passage, et évitoit par-là de traverser les appartemens. Quoique la plupart de ces jonques portent de 2 à 300 tonneaux, elles ne tirent cependant que 3 pieds d'eau, de sorte qu'elles peuvent naviguer aisément et sans risque sur les rivières les moins profondes. Quelques-unes ont deux mâts, mais le plus grand nombre un, avec une espèce de gouvernail très-pesant. Les jonques de l'élégance de celle dont je viens de donner la description, sont destinées uniquement à voyager sur les rivières, n'étant pas

d'une construction assez solide pour résister à la violence du vent et des flots.

Tous les vaisseaux qui naviguent sur les rivières de la Chine, ont une lampe attachée à la tête du mât, qu'on allume aussitôt qu'il fait nuit, pour prévenir les accidens qui, sans cela, seroient très-fréquens, par la quantité de bâtimens qui se croisent en différens sens. Ces lampes sont faites de papier transparent, sur lequel se lisent, en lettres imprimées, le nom de la jonque, celui des passagers qu'elle porte, ainsi que leur rang. Si ce sont des personnes de distinction, on suspend ordinairement trois de ces lampes. Les autres parties du vaisseau sont éclairées aussi, mais surtout le tillac. Le nombre de ces lumières est toujours proportionné au rang des passagers. Le même service que rendent les lampes pendant tout le tems de l'obscurité, est rempli, le jour, par des pavillons de soie, indiquant pareillement, par des inscriptions, tout ce qui a trait au bâtiment.

D'après le nombre prodigieux de jonques qu'on rencontre sur les rivières, on conçoit facilement l'effet admirable que doit produire sur les ondes une si grande masse de lumières mobiles.

Je ne sais si le peu de progrès des Chinois dans la science de l'architecture navale, doit

être attribué à leur prévention en faveur d'antiques usages, ou à leur ignorance des arts mécaniques; tout ce que je puis assurer, c'est que les jonques du siècle dernier, et celles du siècle présent, se ressemblent parfaitement.

Voici l'ordre de répartition de la suite de l'ambassade dans les jonques employées pour son transport à Pékin, ainsi que l'ordre de sa marche.

Le grand mandarin et sa suite dans cinq jonques.

Jonque nº. 1. Son excellence le comte de Macartney.

2. Sir George et M. Staunton.

4. M. Plumb, interprête chinois.

4. Le lieutenant-colonel Benson, le lieutenant Parish, et le lieutenant Crewe.

5. Le capitaine Mackintosh de l'Indostan, M. Maxwell, le docteur Gillan et M. Hutner.

6. M. Barrow, M. Winder, et M. Baring, fils de sir François Baring.

7. Le docteur Scott, le docteur Dinwiddie, M. Hirkey et M. Alexandre.

Ces jonques, avec celles qui portoient les soldats, les mécaniciens et les domestiques, formoient tout le cortége de l'ambassade.

CHAPITRE V.

Le lord Macartney quitte Mettow, et fait voile pour Pékin. Beauté et fertilité du pays. Divers évènemens du voyage. Description des soldats chinois. Navigation sur la rivière. Quelques détails sur l'arbre à thé, avec la manière de préparer ses feuilles pour en faire une boisson. Prodigieuse population de la Chine. Arrivée à la ville de Tyensing. Description de cette ville. Spectacle chinois. Description du palais du mandarin.

AOUST, Jeudi 8.

L'AMBASSADEUR rendit une visite dans la matinée au principal mandarin de *Mettow*, pour prendre congé de lui, étant sur son départ pour Pékin. A 11 heures, la flotte de jonques, ayant à bord son excellence et toute sa suite, mit à la voile.

Nous reçûmes une grande quantité de viandes toutes préparées, ainsi que du thé, du sucre, des légumes et beaucoup de fruits, tels

que des pommes, des poires, du raisin, des oranges, qui faisoient toujours partie de ce que l'on nous fournissoit en abondance pour l'entretien de nos tables. On nous envoya aussi du bois et du charbon de bois : celui de terre étoit inconnu à Mettow ; il ne m'a été possible de savoir, quelque recherche que j'aie pu faire, si on en trouve ou si on s'en sert dans la Chine.

Nous n'avions fait que très-peu de milles sur la rivière, lorsque le pays nous offrit des perspectives d'un genre nouveau, et d'une beauté au-dessus de mes descriptions. De tout côté se présentoient à la vue de riches campagnes variées par la culture, et d'immenses prairies couvertes de moutons et du plus beau bétail. Des jardins qui paroissoient destinés aux besoins domestiques ainsi qu'à l'agrément, produisoient, à-la-fois, d'abondans végétaux, et les fruits les plus beaux. Ce délicieux aspect, en attirant notre admiration, nous causoit en même-tems une douce impression de plaisir. Le premier coup-d'œil que je jetai sur ces campagnes consacrées soit à la culture des grains et des plantes, soit à celle des fruits et des fleurs, suffit pour me convaincre que les Chinois étoient aussi peu avancés dans la botanique, que dans l'agriculture et le jardinage.

J'observai pareillement que les champs étoient protégés par des haies ou des murs, comme les meilleurs enclos d'Angleterre.

Pendant tout le jour, les gardes au service du mandarin voyagèrent à pied le long des bords de la rivière. Aux approches de la nuit, ils dressèrent leurs tentes vis-à-vis l'endroit où les jonques étoient mouillées, et firent le guet jusqu'à l'heure du matin où la flotte remit à la voile. Le devant de chaque tente étoit orné de lampes, de sorte que le camp placé sur le rivage, et les jonques mouillées dans la rivière, produisoient à-la-fois une illumination considérable, d'un effet rare, et extrêmement agréable.

Chacune des sentinelles placées sur le rivage, avoit un morceau de bambou creusé, sur lequel elle frappoit avec un maillet à des intervalles réguliers, pour indiquer qu'elle ne dormoit pas, et qu'elle faisoit son devoir : cet usage, ainsi que je l'ai appris des soldats eux-mêmes, est observé dans toute l'armée chinoise.

(Vendredi 9.) Nous fûmes réveillés de très-grand matin par le bruit des *gongs*, qui étoit le signal pour partir.

Le gong est un instrument de forme circu-

laire, fait de cuivre : il ressemble, en quelque façon, au couvercle d'une large casserole, qui sert en Chine aux mêmes usages que les cloches et les trompettes en Europe. Les sons qu'on en tire au moyen d'un gros maillet de bois reccuvert de cuir, se font entendre distinctement à la distance d'une lieue.

Nous reçûmes notre quantité de provisions ordinaire, à laquelle on ajouta, pour la première fois, du vin du pays dans une jarre de pierre. Sa couleur est presque celle du vin qu'on appelle en Angleterre *vin de Lisbonne*, et est pareillement peu foncé ; mais il est plus fort, et d'un goût désagréable, à cause de son âpreté ; en un mot, c'est plutôt du vinaigre que du vin. La jarre dans laquelle il étoit renfermé, pouvoit contenir trois gallons d'Angleterre ; son ouverture étoit fermée par une large feuille de *plantain* enduite d'une espèce de mastic en terre, et recouverte d'un parchemin rouge, sur lequel étoient tracés des caractères chinois qui indiquoient sans doute le contenu du vase.

Nous passâmes entre plusieurs villes très-peuplées, situées des deux côtés de la rivière, mais à une certaine distance. L'ambassadeur reçut les honneurs militaires de la part de leur garnison, qui s'étoit portée sur le bord de la

rivière contigu à leur cantonnement : les deux rives étoient couvertes d'un peuple immense.

L'uniforme des soldats chinois consiste en un pantalon de nankin noir très-large, avec des bas de coton piqué, faits en forme de bottes. Avant de chausser ces espèces de bottes et de les relever sur leurs pantalons, ils enveloppent leurs pieds d'un duvet de coton. Ils portent aussi de gros souliers faits de coton, dont les semelles ont au moins un pouce d'épaisseur, et sont très-larges à la pointe. Leurs pantalons n'ont point de ceinture; ils les ferment avec un simple ruban, auquel est suspendu un petit sac de cuir, leur servant de bourse pour serrer leur argent. Ils ne font usage ni de chemises, ni de camisoles, ni de cols ou cravattes; mais ils portent un large manteau de nankin noir, dont les manches très-amples se terminent en un parement de nankin rouge. Ils ont au milieu du corps une ceinture, ornée dans le centre d'une pierre brillante de la grandeur d'une demi-couronne, que l'on étoit tenté de prendre pour un diamant, malgré que ce ne fût qu'une substance dure ou pâte faite de riz. A cette large ceinture sont suspendus d'un côté une pipe et un sac à tabac, et de l'autre un éventail : ces objets leur sont fournis annuellement aux frais

de l'empereur, ainsi qu'une portion journalière de tabac, dont la plante est très-commune dans toute la Chine.

Les troupes chinoises que j'ai vues, étoient toujours placées sur un rang, avec un grand nombre de drapeaux de différentes couleurs, presque tous d'une étoffe de soie verte, bordés en rouge, et ornés d'inscriptions en lettres d'or. Les soldats portent leur épée du côté gauche, mais la poignée est placée en arrière, et la pointe en devant; de sorte que lorsqu'ils la veulent tirer du fourreau, ils passent leurs mains derrière le dos, et retirent leur arme sans être aperçus, et avec une telle dextérité, qu'un ennemi qui ne connoîtroit pas cette manœuvre, auroit déjà reçu le coup avant de s'être mis en défense. Un arc traverse leur bras gauche, et de leurs épaules pend un carquois qui contient ordinairement douze flèches. Quelques-uns sont armés d'instrumens de fer rouillé.

Leur tête est rasée tout entièrement, à l'exception d'une petite partie sur le derrière, où les cheveux qu'ils entretiennent avec soin pour les faire grandir, forment une tresse qui leur tombe sur le dos, et dont l'extrémité est attachée avec un ruban. Ils sont couverts d'un chapeau de paille peu profond, et très-joliment

fait, qu'ils retiennent au moyen d'un cordon noué sous leur menton, et qu'ils ornent d'une touffe de poils de chameaux peints en rouge.

Dans toutes les occasions pareilles à celle qui avoit amené ces troupes sur les bords de la rivière pour rendre les honneurs militaires à l'ambassadeur, on place à chaque extrémité de la ligne un dais de soie, sous lequel s'asseoient les mandarins, jusqu'à l'apparition de la personne que l'on veut saluer, et d'où ils sortent et se montrent alors. Près de ces dais sont fixés en terre trois mousquetons d'environ 30 pouces de long, dont l'ouverture est pointée en l'air. On les décharge au moment où le personnage qu'on salue passe devant le mandarin à l'extrémité de la ligne. Les Chinois disent qu'ils ne font usage de cette manière de tirer, dans les saluts qu'ils font, que pour prévenir tout accident, et qu'un canon chargé ne doit jamais être braqué que contre ses ennemis. Il n'est pas à supposer qu'en fait d'artillerie et d'armes à feu, les européens puissent apprendre quelque chose des orientaux; mais l'expérience nous a appris néanmoins que, faute de la sage précaution des Chinois, nos canons et nos fusils ont occasionné bien des accidens malheureux dans nos jours de réjouissances publiques.

Les

Les maisons répandues sur les bords de la rivière, étoient bâties principalement en terre. Il s'en présentoit rarement en pierre. Leur extrême propreté nous offroit un coup-d'œil très-agréable à notre passage devant elles.

Les femmes, dont nous vîmes un très-grand nombre, avoient généralement la cheville du pied serrée avec un cordon rouge, pour empêcher leurs pieds, comme on nous le confirma, de s'étendre suivant leur grandeur naturelle. Ce cordon est si serré, qu'elles ne marchent qu'avec la plus grande difficulté. Lorsqu'on réfléchit que cette pratique extraordinaire commence dès leur enfance, on est bien plus surpris qu'elles puissent même marcher. A l'exception de cette étrange habitude ou plutôt folie, et de la coiffure, il y a peu de différence entre le costume des hommes et celui des femmes de la Chine.

Ces dernières portent leurs cheveux tressés sur le devant de la tête, et enduits d'une espèce de pommade ; elles les rattachent avec beaucoup d'art au sommet, et les ornent de fleurs artificielles et de grandes épingles d'argent. Leurs cheveux de derrière sont crêpés fortement, et relevés presque jusqu'en-haut. Sur tous les autres points, leur habillement correspond à celui des hommes : il ne diffère de

celui des soldats, dont j'ai déjà parlé, qu'en ce qu'il ne comporte pas d'armes ni de bordures rouges, et de touffes de poils au chapeau.

Autant que j'ai pu calculer, le trajet que nous fîmes sur la rivière dans la journée, n'excéda pas 24 milles. Plus de 600 jonques passèrent auprès de nous, et je puis assurer sans la moindre crainte d'exagération, que nous en vîmes le double mouillé à l'ancre. Je ne craindrai pas non plus d'ajouter, d'après les calculs les plus modérés, que nous aperçûmes au moins un demi-million d'individus.

La rivière, outre la variété et l'étendue de sa navigation, offre par elle-même un superbe spectacle; enrichi également de scènes magnifiques et pittoresques. Elle forme dans son cours les plus belles sinuosités. Ses deux rives sont ornées de maisons de campagne charmantes et de jardins délicieux, tandis que le fond de la perspective offre la plus riche culture et les paysages les plus agréables.

La flotte mouilla près du rivage à 8 h. du soir.

(Samedi 10.) Les gongs, d'après l'usage, donnèrent le signal du départ, et nous continuâmes notre trajet. Le tems étoit extrêmement chaud et pesant. Nulle interruption dans l'apparence de fertilité que le pays nous avoit montrée jusques-là.

Nous vîmes pour la première fois des plantations de thé, objet bien intéressant pour les naturels d'un pays, qui, quoique privés par la nature de l'arbre qui le porte, en ont fait d'un besoin du luxe, une nécessité de la vie.

Le thé provient d'un arbuste dont la feuille étroite ressemble à celle du mirthe : c'étoit le tems de sa fleuraison. Ses fleurs, que les Chinois recueillent et font sécher, donnent le thé le plus agréable, surtout lorsqu'elles ne font que d'éclore.

Nous remarquâmes comme une singularité extraordinaire que, quoique le pays abonde en thé, il en existe à peine pour la consommation des classes inférieures du peuple. En effet, les Chinois qui appartenoient à nos jonques, ne manquoient jamais, lorsque nous avions fini de déjeûner, de demander les feuilles qui avoient servi à faire notre thé. Après en avoir exprimé toute l'eau, ils les étendoient au soleil pour les faire sécher ; ils les faisoient bouillir ensuite pendant un certain tems, et les versaient avec l'eau dans une jarre de pierre, pour en former leur boisson journalière. A mesure que la liqueur diminuoit, ils y ajoutoient de l'eau bouillante, et par ce procédé les mêmes feuilles leur servoient pendant plusieurs semaines. Dans quelques occasions par-

ticulières, ils mettoient de nouvelles feuilles dans un vase qu'ils recouvroient après y avoir jeté de l'eau bouillante ; quelques minutes après, ils buvoient ce thé sans sucre, car les Chinois n'en mettent jamais dans cette boisson.

Nous trouvâmes plusieurs villages très-peuplés, composés de jolies maisons d'un étage, et bâties en briques. Chacun de ces villages s'empressa de rendre à l'ambassadeur les honneurs dont il a déjà été question. La foule de peuple qu'attira un spectacle aussi nouveau que celui d'une flotte portant une ambassade européenne, est au-dessus de toute énumération et de toute croyance. Elle nous confirma ce que nous avions entendu dire de l'immense population de la Chine. Le spectacle que nous offroit la rivière, n'étoit pas moins étonnant, car le nombre des jonques que nous rencontrions à chaque instant, étoit quelquefois si grand, que la rivière en étoit couverte.

La flotte jeta l'ancre, comme à l'ordinaire, à 8 heures du soir.

(Dimanche 11.) Nous remîmes à la voile à 4 heures du matin : le pays conservoit toute sa fertilité et sa beauté ; et aussi loin que l'œil enchanté pouvoit s'étendre, il ne découvroit pas le moindre terrein inculte.

Des plantations de millet et de riz, donnoient une nouvelle variété aux bords de la rivière. La tige du millet est très-haute; ses feuilles, qui se projettent en branches, portent à leur extrémité le grain qui fait la principale nourriture du pays. Le riz ressemble beaucoup à notre bled, et réussit mieux dans les lieux humides. J'ai remarqué des champs de riz presqu'entièrement sous l'eau.

Sur les 6 heures, comme nous approchions de la ville de *Tyensing*, nous aperçûmes une multitude infinie de spectateurs, soit dans des jonques, soit sur le rivage.

Nous vîmes aussi le long de la rivière, pendant l'espace de deux milles, des rangées continues de meules ou tas de sel, sur 50 de profondeur; ces meules avoient de 18 à 20 pieds carrés, sur 24 de hauteur, et étoient couvertes de nattes pour les préserver de l'humidité: chacune contenoit, à ce que j'appris, environ 500 tonneaux de sel. Je ne pus savoir la destination d'une aussi immense quantité de sel, et il n'y avoit dans le voisinage ni établissement, ni manufacture qui pussent m'en indiquer la fabrique et l'emploi.

A 9 heures du matin, nous entrâmes dans la ville au milieu du bruit et des acclamations de plusieurs centaines de milliers de specta-

teurs. Les maisons de cette ville sont bâties de briques, et portent, en général, deux étages, avec une couverture en tuiles. Elles sont toutes peintes en gris et fort propres ; ce qui leur donne une très-belle apparence. *Tyensing* a le défaut de n'être pas construit sur un plan régulier : ses rues sont si étroites, qu'à peine deux personnes peuvent-elles les traverser de front : elles ont d'ailleurs l'incommodité de n'être pas pavées ; mais son etendue est considérable et sa population immense.

Il y avoit devant le palais du mandarin, un corps de troupes encore plus nombreux que ceux que nous avions vus jusques-là. Nous comptâmes au moins 150 drapeaux dans les rangs.

A 10 heures et demie, l'ambassadeur, accompagné de toute sa suite, de ses gardes, et dans le plus grand cérémonial, descendit à terre pour faire une visite au mandarin gouverneur de la ville, dont le palais est à une petite distance de la rivière, et au milieu d'un très-beau jardin. C'est un vaste bâtiment construit en briques, richement orné, avec une colonade sur le devant, dorée et peinte singulièrement. Le corps-de-logis a 3 étages, et les aîles deux. Outre la peinture extérieure, le toît est enduit d'un vernis jaune qui produit un magnifique effet. Ce palais contient plu-

sieurs cours intérieures, toutes pavées de larges et belles pierres unies.

On servit à l'ambassadeur et à sa suite, un déjeûner consistant en viandes froides préparées à la manière du pays, en thé, fruits, et une grande variété de confitures, branche de luxe de table très-perfectionnée chez les Chinois.

Ce repas fut suivi de la représentation d'une pièce en l'honneur de l'ambassadeur. Le théâtre est un bâtiment carré, construit principalement en bois, et placé sur le devant du palais du mandarin. L'intérieur est environné de galeries, que l'on orne, dans cette circonstance, de quantité de rubans et de flammes de soie de différentes couleurs. Le sujet de la pièce avoit trait à la guerre. On y représenta des batailles simulées, avec des épées, des javelots, des lances, que les acteurs manioient avec une agilité étonnante. Les décorations étoient parfaitement peintes, et les habits des acteurs répondoient à la magnificence de la scène. On varia le spectacle par des tours d'adresse très-curieux, des changemens de décorations, et des sauts périlleux qui furent exécutés d'une manière vraiment supérieure. Les rôles de femmes étoient joués par des hommes qui en avoient pris le costume : on m'apprit que c'étoient des eunuques, les Chinois

ne permettant pas à leurs femmes de paraître en public sur le théâtre. Il y avoit aussi un orchestre, composé d'instrumens à vent. Quelques-uns d'eux ressembloient par leur longueur à une trompette, d'autres à des cors-de-chasse et à des clarinettes : le son de ces dernières rappeloit à mon souvenir celui des cornemuses d'Écosse. La musique chinoise, privée de mélodie et d'harmonie, étoit très-désagréable à nos oreilles, accoutumées à ce qu'elle a de plus parfait. Mais nous fûmes fort satisfaits de l'ensemble du spectacle, soit par sa nouveauté, soit par l'exécution.

L'habillement des soldats ainsi que leurs armes, étoient les mêmes que ceux dont nous avons déjà fait mention, excepté pour la couleur des habits, qui étoit bleue et blanche, avec cependant le même parement rouge. Quelques-uns de ces soldats portoient dans cette occasion, de longs fouets, pour écarter la foule du passage de l'ambassadeur et de sa suite.

Son excellence fut saluée, soit à son arrivée, soit à son départ, de trois petites pièces de canon. Aussitôt après son retour à bord, la flotte appareilla au milieu du plus grand concours de bateaux et de peuple que j'aie jamais vus ; le nombre des uns et des autres étoit en effet si multiplié, que je craignois bien que

nous ne pussions les traverser sans être témoins de quelque malheureux accident. Une vieille jonque mouillée à l'ancre avoit tant de monde à son bord comme spectateurs, que la plus grande partie de l'arrière du bâtiment ne pouvant plus résister à ce poids énorme, s'écroula, et entraîna dans sa chûte environ 40 personnes, dont la plupart malheureusement se noyèrent ; les autres se sauvèrent en saisissant les cordes qu'on leur avoit jetées. Il nous parut que la curiosité chez les Chinois l'emporta, dans cette circonstance, sur l'humanité ; car les spectateurs étoient plus occupés de l'ambassade, que de la vie de leurs compatriotes.

Nous reçûmes nos provisions ordinaires, ainsi qu'une grande jarre de vin que nous donna le mandarin, et qui contenoit environ 10 gallons d'Angleterre ; nous le trouvâmes d'une qualité et d'une couleur bien supérieures à celles du premier.

Une partie considérable de ces provisions fut distribuée aux équipages des jonques, qui reçurent ce présent avec toutes les démonstrations possibles de reconnoissance et de plaisir. Ce que l'hospitalité de leur pays pouvoit nous donner de trop, devenoit, comme de raison, une source momentanée d'abondance pour ces

pauvres gens, à la sueur et au travail desquels nous devions l'avantage de voyager ainsi.

Je dois observer ici que les provisions allouées par le gouvernement chinois pour la nourriture de l'ambassade étant réglées comme si chaque individu avoit une table séparée, il devenoit impossible, ainsi que nous le vérifiâmes, qu'il n'y eût pas de superflu.

CHAPITRE VI.

Violente tempête accompagnée d'éclairs et de tonnerre. Présens distribués à la suite de l'ambassade. Manière de touer les jonques. Mets ordinaires des Chinois, et leur façon de les préparer. Lenteur de la navigation. Étranges habitudes des plus basses classes des naturels. Traversée de la ville de Cho-tang-poa. Évènemens de la navigation. Visites faites par le Mandarin de Tyensing à l'Ambassadeur. Description de son cortége. Beauté, fertilité et variété des productions des campagnes situées de chaque côté de la rivière.

AOUST, Lundi 12.

NOUS essuyâmes sur les 4 heures du matin, un violent orage accompagné d'éclairs, de tonnerre et de pluie, qui dura près de 2 heures.

Le mandarin de Tyensing ayant envoyé trois balles d'étoffes de soie de couleur pour être distribuées à l'ambassade, M. Maxwell, par l'ordre de lord Macartney, délivra deux

pièces à chacune des personnes marquantes de la suite ; mais comme le reste ne comportoit pas la même division, les lots furent tous séparés et comptés, et on les tira au sort. Les mécaniciens, les domestiques et les musiciens, à l'exception de trois d'entre-eux, eurent tous aussi deux pièces. Chaque soldat en reçut la moitié d'une. Ces pièces ne portoient qu'une demi-aune de largeur sur environ 7 et demie de longueur. Il y en avoit de vertes, de rouges et de violettes. La soie étoit d'une médiocre qualité, et n'auroit pas valu plus de 18 sous l'aune en Angleterre. On conçoit donc que ce présent étoit peu ou même rien pour ceux qui le recevoient.

Pendant une grande partie de la journée, les jonques furent touées par des hommes préposés pour cela. Leur manière de touer les bâtimens est, comme on peut le supposer, très-différente de celle employée sur les rivières d'Europe.

Il y a sur toutes celles de la Chine de grandes associations d'hommes, dont l'unique occupation est de tirer ou de touer les jonques lorsque le vent ou la marée tombe. Leur procédé consiste à attacher une corde au mât, et une autre sur le devant de la jonque ; ces cordes

bien assurées, ils les traînent après eux sur le rivage. La longueur de ces cordes dépend de la largeur de la rivière. Chaque toueur porte un morceau de bois d'environ 2 pieds et demi de long, aux deux extrémités duquel est liée une forte corde qui se réunit avec celle attachée à la jonque. Cette machine, à travers laquelle ils passent la tête, leur descend sur la poitrine, et de la force de pression dépend alors la célérité du tirage. Lorsque les toueurs ainsi enharnachés, si je puis me servir de cette expression, et placés à la distance d'environ un pas et demi l'un de l'autre, sont prêts, le conducteur leur donne le signal. Ils partent alors d'un pas réglé, qu'il est essentiel d'observer pour l'uniformité du tirage, et qui se maintient au moyen d'un refrein cadencé. Ce refrein ou exclamation consiste dans quelques mots qui ne signifient pas davantage que le chant employé par nos matelots, lorsqu'ils tirent ensemble. Ils ne diffèrent pas beaucoup non plus de ceux qu'on entend sur la Tamise et la Severne. A *hoy-alla-hoa*, qui ne formoient qu'un son unique, les toueurs répondoient en chœur et sur le même ton : *hoya*, *hoya*, *hoy-waudi hoya*. L'usage de ce refrein est universel à la Chine ; car il n'y a pas d'ouvriers travaillans ensemble qui ne l'emploient,

ce qui doit porter à croire que le chant n'en est pas dépourvu d'agrémens.

Ce refrein servoit à consoler et à encourager les malheureux condamnés à tirer, soit le jour, soit la nuit, nos lourdes jonques, et dont les travaux pénibles croissoient souvent par la rencontre d'un sol fangeux ou d'un marais. Je les ai vus quelquefois y enfoncer jusqu'aux épaules, et être obligés de se tirer l'un et l'autre, en même-tems qu'ils touoient la jonque.

(Mardi 13.) Nous reçûmes à 7 heures du matin nos provisions de bouche, que nous fûmes forçés de préparer nous-mêmes; car les Chinois sont si mal-propres, qu'il étoit impossible à des étrangers chez qui la propreté domine dans leur cuisine, de s'habituer à celle de ce peuple, à moins que d'y être contraints par la faim. La préparation des viandes chez les Chinois, consiste à les couper en très-petits morceaux, et à les frire ensuite dans de l'huile, avec des racines et des herbes. Ils y ajoutent force vinaigre en guise de sauce.

La nourriture du peuple est toujours la même, et il la renouvelle régulièrement toutes les 4 heures. Ses alimens sont du riz bouilli, quelquefois du millet, des légumes ou des navets coupés par morceaux et frits dans de

l'huile. Quand il veut se régaler, il les assaisonne de quelque épicerie.

La manière de faire cuire le riz est le seul acte de propreté de la cuisine chinoise. Ils prennent une certaine quantité de riz, le lavent bien dans de l'eau froide, et le passent à travers un crible ; ils le jettent ensuite dans de l'eau bouillante, et quand il est entièrement crevé, ils le tirent avec une cuillère et le passent une seconde fois : cette opération achevée, ils le remettent dans un vaisseau propre qu'ils couvrent, et l'y laissent jusqu'à ce qu'il devienne blanc comme la neige, et se revête d'une croûte. Le riz dans cet état remplace avantageusement le pain.

La table sur laquelle ils mangent n'est pas élevée de plus d'un pied de terre, et ils s'asseoient autour sur le plancher. Le vaisseau qui contient le riz est placé auprès; chacun en remplit son petit bassin, et le mange, avec des végétaux frits, à l'aide de deux petits bâtons pointus. Rien n'approche de la voracité avec laquelle les Chinois dévorent cet aliment. A l'exception des jours de sacrifice ou de réjouissances, le peuple fait rarement meilleure chère. Sa boisson, comme je l'ai déjà dit, est une infusion de feuilles de thé.

Nous traversâmes plusieurs villages très-

peuplés, et d'après ce que l'expérience nous a appris, je puis assurer qu'il n'y en a pas un qui ne le soit. De toutes les merveilles de la Chine, la plus grande, sans contredit, est la population.

Les bords de la rivière étoient jonchés, pour ainsi dire, de spectateurs attirés par la curiosité de nous voir, et le nombre des jonques que nous rencontrâmes dans la journée, se monta pour le moins à 4 mille. En portant à 20 fois ce nombre celui des habitans des villages, mon estimation, certes, sera beaucoup au-dessous de la réalité. Par-tout l'ambassadeur fut salué de la même manière qu'il l'avoit été jusques alors.

Tout ce qui tend à faire connoître les usages Chinois, dût-il blesser le goût de mes lecteurs, entre nécessairement dans mon plan. Je dirai donc que le soir, deux chinois de nos jonques, après s'être dépouillés de leurs habits, et y avoir trouvé abondance de vermine, la mangèrent avec autant d'avidité que si ç'eût été un mets exquis.

(Mardi 14.) Le tems fut extrêmement chaud et pesant. Nous avions éprouvé toute la nuit les plus cruels tourmens de la part des moustiques.

Nous

Nous continuâmes de passer devant de vastes plantations de millet et de riz. Le pays conservoit la même apparence de fertilité, de culture et d'abondance, quoique dans plusieurs parties il présentât plus de variété et de régularité qu'auparavant.

Nous traversâmes dans l'après-dîner une très-grande ville nommée *Cho-tung-poa*. Elle est très-agréablement située sur les bords de la rivière, et occupe une étendue considérable. Les maisons sont de brique, et n'ont pas généralement plus d'un étage. Elles sont remarquables par des terrasses placées en avant, sur lesquelles nous aperçûmes beaucoup de femmes qui regardoient passer les jonques, tandis que le nombre des spectateurs qui garnissoient les bords de la rivière, renouveloit notre étonnement par sa grandeur.

Nous parvînmes à un endroit où la rivière se partageoit en deux branches ; sur l'une étoient deux ponts de deux arches construits en pierres, d'une forme agréable, et dont l'architecture ne paroissoit pas commune. A une petite distance de ces deux ponts, s'offroient les ruines d'un troisième, d'une seule arche. Il avoit été bâti de pierres de taille, et ce qui en restoit annonçoit un plan régulier, et une maçonnerie européenne. Près de ces ruines, et sur une

fort jolie éminence, étoit située la maison de campagne d'un mandarin : c'étoit un bâtiment neuf à deux étages, d'un genre d'architecture fort agréable, et avec un péron. On y arrivoit par une barrière élégante, qui n'étoit pas encore entièrement achevée, et à laquelle travailloient même des maçons dans l'instant de notre passage. Je fus extrêmement surpris de trouver que l'échafaud étoit construit et la maçonnerie dirigée d'après les mêmes principes qu'en Angleterre.

On toua nos jonques pendant la plus grande partie de la journée. A 6 heures du soir nous jetâmes l'ancre près de terre.

Peu de tems après que nous fûmes mouillés, le grand mandarin de Tyensing, accompagné d'une nombreuse escorte, vint faire une visite à l'ambassadeur.

Sa marche s'ouvrit par un corps en avant, destiné à lui rendre les passages libres. Ce détachement étoit suivi à une certaine distance par deux hommes portant de grands parasols de soie rouge qui, avec un large rideau de la même étoffe, avoient pour objet de garantir le palanquin du mandarin de l'ardeur du soleil. Après eux marchoient des enseignes avec leurs drapeaux, et un corps d'infanterie. Venoit ensuite

le palanquin : une forte escorte de cavalerie fermoit la marche.

Tel est l'ordre de voyage des personnes de distinction en Chine : leur rang et leur qualité se reconnoissent à la grandeur de leur suite.

Le mandarin de Tyensing resta environ une heure avec le lord Macartney. A son retour, sa marche fut éclairée par un nombre considérable d'hommes portant des lanternes et des flambeaux, ce qui formoit un coup-d'œil magnifique.

(Jeudi 15.) La chaleur continua d'être extrême. Le pays paraissoit toujours aussi fertile, et les vastes champs de bled que nous aperçûmes dans cette journée, ne le cédoient point en culture et en richesses aux plus belles campagnes d'Angleterre. Nous passâmes aussi devant une grande plantation de thé, et une infinité de caisses rangées en ordre, destinées à recevoir les feuilles, et à être envoyées à Canton.

Les bords de la rivière étoient si agréablement diversifiés par l'art et la nature, qu'ils captivoient toute notre attention. Des prairies à perte de vue, des champs qui promettoient d'abondantes moissons, des jardins magnifi-

ques, ne laissoient pas un moment de repos à l'œil et à l'esprit.

Je descendis le soir à terre, et marchai le long des bords de la rivière, pendant l'espace d'environ 2 milles. Après avoir examiné de près les champs de bled voisins, je trouvai que leurs grains, qui étoient presque mûrs, surpassoient en qualité ceux des meilleures fermes angloises.

CHAPITRE VII.

Arrivée à la ville de Tong-tchew, où le voyage sur la rivière se termine. Débarquement de l'Ambassadeur; cérémonies employées en cette occasion. Description du lieu marqué pour recevoir les présens et les bagages, ainsi que de la maison destinée à loger l'Ambassadeur et sa suite. Culte extérieur des Chinois. Traitement de l'Ambassade. Description de la ville de Tong-tchew. Particularités relatives à son gouvernement. Examen des présens destinés à l'Empereur. Exercice de l'artillerie. Visite d'un mandarin. Mort et enterrement de M. Cadès. Avis donné à l'Ambassadeur du jour fixé pour son départ de Tong-tchew.

AOUST, Vendredi 16.

A MESURE que nous avançions, les villages devenoient plus fréquens et le peuple plus nombreux. Nous continuâmes de recevoir nos provisions ordinaires de viande, de volailles,

de légumes et de fruits. Sur les 5 heures de l'après-dîner, nous arrivâmes à la ville de *Tong-tchew*, qui est située à 12 milles de Pékin, et où se termina notre navigation sur cette belle rivière. Je ne puis m'empêcher d'observer, quoique ce soit une répétition continuelle, que le peuple qui couvroit les bords de la rivière en cet endroit, excédoit par son nombre tout ce que nous avions vu jusques-là.

Bientôt après l'arrivée de la flotte, le lord Macartney et sir Georges Staunton, accompagnés de notre conducteur, le mandarin Vantadge-in, descendirent à terre pour examiner l'emplacement que les Chinois avoient préparé d'avance pour recevoir les présens et les bagages de l'ambassade. Il contenoit environ un acre, sous la forme d'un long appentis en bois, fermé et couvert avec des nattes, pour préserver les ballots de la pluie ou de l'humidité. Le sol étoit pareillement garni de nattes par-tout, et des mandarins d'un ordre inférieur, avec un détachement de soldats, veilloient à sa sûreté.

Le grand mandarin de la ville vint informer l'ambassadeur que le jour suivant, à 7 heures du matin, il y auroit dans le temple désigné pour la résidence de l'ambassade, pendant son séjour à Tong-tchew, un déjeûner public,

auquel le lord Macartney et toute sa suite, y compris les mécaniciens, les soldats et les domestiques, étoient invités : cette invitation générale fut, en conséquence, transmise à chaque jonque, avec l'ordre de se préparer au débarquement.

(Samedi 17.) A 6 heures du matin arrivèrent deux palanquins pour le lord Macartney et sir George Staunton, qui, environ une heure après, quittèrent les jonques, et furent portés dans le temple déjà indiqué pour le lieu de leur résidence. Ils étoient escortés par un détachement de soldats chinois, et suivis d'une foule immense de peuple.

Le déjeûner consistoit en une profusion d'étuvées et de viandes froides de toute espèce, en thé, vins, œufs, et une grande diversité de fruits et de confitures préparées avec un art parfait.

Des bateaux furent envoyés aux jonques pour prendre les effets appartenans à l'ambassade, et les transporter à l'emplacement dont j'ai déjà fait mention. Je fus employé, la plus grande partie de l'après-dîner, à prendre soin que ceux commis à ma charge, fussent déposés fidèlement dans le magasin.

A la porte de ce bâtiment étoient placés deux

officiers chinois qui inspectoient toutes les caisses et les paquets apportés des jonques. Ils prenoient leurs dimensions dont, à ce qu'il me parut en les voyant écrire, ils dressoient un état, qu'ils transcrivoient ensuite, du moins je le conjecturai, sur chaque effet séparé. Pas la plus petite boîte ni le moindre paquet ne purent entrer avant cette formalité remplie. J'appris qu'elle avoit été ordonnée pour certifier à l'empereur la quantité de présens et de bagages apportés par l'ambassade.

Nous travaillâmes, ainsi que les naturels du pays, avec une telle activité au déchargement des jonques, que tous nos bagages et une grande partie des présens, furent emmagasinés dans le courant de la journée.

Le temple, fixé par le gouvernement chinois pour la résidence de l'ambassadeur d'Angleterre à Tong-tchew, est situé sur un terrein élevé, à environ trois quarts de mille de la rivière, et à un seulement de la ville. Cet édifice a une belle apparence; mais il est si bas, qu'en vérité il ne méritoit pas le choix qu'on en avoit fait dans cette circonstance. Il ne s'élève nulle part à la hauteur de plus d'un étage.

L'entrée de ce bâtiment est une porte quarrée d'une architecture commune, à laquelle on arrive par une cour spacieuse et propre, que

l'on avoit arrangée pour y loger nos soldats. Au-delà est une autre cour précédée de trois marches, et contenant différens petits bâtimens occupés par les chinois au service de la maison. D'autres, qui leur sont contigus, formoient le logement des domestiques du lord Macartney. Dans la partie opposée se trouve un petit édifice quarré, destiné à des exercices religieux, et ne contenant qu'une seule pièce de peu d'étendue, au milieu de laquelle étoit dressé un autel, avec trois figures de porcelaine aussi colossales que celle du dieu placé au-dessus. Il y avoit sur chaque côté de l'autel des chandeliers qu'on allume régulièrement le matin et le soir, ainsi qu'à toutes les heures du jour où il se présente des personnes pour prier, à la charge de payer. Devant chaque figure est une petite lampe garnie de mèches qui brûlent pendant tout le tems de la prière. La prière achevée, on éteint la flamme, mais la mèche continue de brûler. Après cette cérémonie, un des desservans prend un petit marteau, et frappe trois coups sur une cloche suspendue au-dessus de l'autel. Les personnes alors présentes s'agenouillent devant les figures, et inclinent trois fois la tête jusqu'à terre, ayant leurs mains jointes qu'elles élèvent ensuite au-dessus de leur tête lorsqu'elles se redressent. Une saluta-

tion profonde termine cet acte journalier de religion, que les Chinois appellent *Chin-chin-josh*, ou adoration de dieu.

Tel est le culte intérieur qui est professé dans tout l'empire de la Chine. Depuis le paysan jusqu'à l'empereur lui-même, chacun y possède un autel et une divinité. La plus chétive habitation a ses idoles, différant, comme on l'imagine aisément, pour la grandeur et la richesse, de celles du palais impérial. Cet usage s'étend jusqu'aux personnes qui travaillent sur l'eau ; car il n'y a pas de petit bâtiment, soit de mer, soit de rivière, qui ne porte aussi son dieu et son autel.

La cour attenante à la chapelle est occupée par les cuisines. De-là une entrée circulaire mène à cette partie de l'édifice qui étoit destinée pour l'ambassadeur et sa suite.

Elle est contenue dans une cour très-vaste et très-belle, dont on fait dans l'occasion une salle à manger. Il y a d'un côté une jolie terrasse accompagnée de deux pérons, et couverte d'un toit très-beau, supporté par quatre piliers dorés. Une tente s'étendoit sur toute la cour, pour la garantir de la chaleur du soleil. De superbes lampes formoient autour d'elle un cordon régulier : le fond en étoit de buis, et garni d'une étoffe de soie transparente, ou de gazes de différentes couleurs, qui, lorsque les

lampes étoient allumées, augmentoient le bel effet de l'illumination. Les deux côtés principaux de la cour renfermoient les logemens des personnes distinguées de l'ambassade, qui toutes avoient leur appartement séparé. Le lord Macartney et sir George Staunton occupoient chacun une aîle du bâtiment.

A deux heures on servit à dîner à l'ambassadeur et à sa compagnie. Le dîner étoit composé d'environ cent mets accommodés suivant la mode du pays. C'étoient principalement des étuvées, servies dans de petits bassins. La table ne comportoit ni linge, ni fourchettes, ni couteaux : le seul instrument dont se servent les Chinois pour manger, est un morceau de bois pointu, ou d'ivoire, ayant la forme d'un crayon, ce qui entraîne la nécessité de diviser les viandes en petits morceaux avant de les servir.

Pendant le dîner, un grand nombre de Chinois, attachés probablement au mandarin chargé de la sur-intendance de l'ambassade, formoit un cercle autour de la table ; non-seulement ils exprimoient par leurs gestes et leurs postures la surprise que leur causoit notre manière de manger, mais il leur arrivoit fréquemment de pousser de grands éclats de rire.

(Dimanche 18.) Pour donner à l'ambassade toute la dignité et l'importance convenables, une garde de soldats anglais fut placée à l'entrée de l'appartement de l'ambassadeur; mais comme elle étoit hors de la vue du public, on la transporta à la porte extérieure de la cour, afin qu'en attirant les regards des Chinois, elle imprimât à ce peuple une grande opinion de notre mission diplomatique, opinion dont nous faisions presque dépendre sa réussite.

Dans la plupart des appartemens occupés par l'ambassadeur, on avoit distribué des domestiques chinois pour apporter des rafraîchissemens à ceux de nous qui en demandoient. Ces rafraîchissemens consistoient en *kie tigau*, ou thé chaud; *liang tigau*, ou thé froid; *liang swee*, ou eau froide; *kie swee*, ou eau chaude; *pyng swee*, ou eau à la glace. Depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, nous étions servis à la minute.

Je visitai dans la matinée Tong-tchew et ses faubourgs; et certes, ce ne fut pas sans beaucoup de fatigue et d'embarras.

Cette ville, qui paroît avoir une forme quarrée, est défendue par un mur très-fort et très-élevé, et un fossé extérieur creusé profondément dans les parties les plus accessibles. Le mur fait un circuit d'environ 6 milles; il a 30

pieds de haut et 6 d'épaisseur. Il contient trois portes bien fortifiées, défendues par des remparts montés de canons, et une forte garde placée dans l'intérieur du côté de la ville, et parfaitement disciplinée. Ces portes se ferment tous les jours à 10 heures du soir, et s'ouvrent à 4 heures du matin. Les clefs sont apportées dans la nuit au mandarin de la ville, qui les renvoie le matin à l'officier de garde : on lui rend compte en même-tems de tout ce qui s'est passé, et il délivre en conséquence de nouveaux ordres.

Les maisons de cette ville sont comme la plus grande partie de celles que j'ai vues en Chine, et n'ont pas plus d'un étage. Elles diffèrent cependant des habitations des villes que nous avions traversées, en ce qu'elles sont bâties presque toutes en bois. Le petit nombre de celles construites en pierres ou en briques, est habité par les mandarins de la place.

L'extérieur de ces maisons est très-agréable par l'élégance de leurs décorations ; mais l'intérieur est très-mesquinement meublé, si on peut même se servir de cette expression, lorsqu'elles n'ont que très-peu ou point de meubles. Le derrière des boutiques ne contient qu'un appartement, sans planchers ni pavés, et destiné à l'usage du propriétaire. Au-devant sont pla-

cés des piliers de bois, garnis le jour d'une tente, pour abriter les passans et les marchands, des rayons du soleil. Quelques-uns de ces piliers excèdent de beaucoup en hauteur les maisons, et sont non-seulement dorés et peints, mais encore ornés de banderolles et d'enseignes indiquant la nature et l'espèce des marchandises. La plupart portent à leur sommet une figure de bois pour mieux attirer les acheteurs.

Quant à la diversité, soit dans la forme, soit dans l'étendue des maisons et des boutiques, il n'en existe aucune; car les rues de cette vaste cité présentent presque toutes la même physionomie : elles ne diffèrent que par la largeur. Ceux qui habitent les plus étroites, étendent des nattes d'une maison à l'autre, ce qui est très-agréable dans l'été. Il y a aussi pour la commodité des gens à pied, des trottoirs de 4 pieds de large des deux côtés de chaque rue.

On n'emploie point le verre en Chine pour les fenêtres; il est remplacé généralement par du papier vernis et transparent, collé sur un chassis de bois. Les classes les plus riches du peuple se servent de soie au lieu de papier.

Tong-tchew est une ville d'un grand commerce, à en juger par le nombre étonnant de

jonques qui étoient mouillées auprès, et par celui de ses habitans, qui, suivant le rapport de quelques marchands résidans dans cette ville, est au moins d'un demi-million.

La chaleur y est insupportable dans le courant de l'été et de l'automne ; l'hiver ne l'est pas moins quelquefois, et on y a vu de la glace de l'épaisseur de 30 pouces, se conserver dans la terre jusqu'à l'été. Il s'en fait une grande consommation parmi les habitans, qui la mêlent avec leur boisson dans les saisons chaudes de l'année.

En parcourant la ville, je tâchai de prendre quelques renseignemens sur la nature de son gouvernement municipal. On juge bien qu'ils ne purent être que très-superficiels. Quoi qu'il en soit, voici ce que j'appris de diverses personnes sur cet important sujet. Toutes les causes civiles sont portées devant un certain nombre de mandarins inférieurs appointés pour les juger ; mais leurs décisions sont sujettes à la révision du principal mandarin de la ville ou district, qui peut les confirmer ou les annuller à sa volonté, sauf le recours au vice-roi de la province, des jugemens duquel il n'y a jamais appel dans ces sortes de causes.

L'empereur seul prononce en dernier ressort dans les affaires criminelles, mais il est bien

rare qu'elles entraînent la peine de mort. Toute sentence de mort, n'importe le tribunal et la distance, est envoyée à l'empereur, qui l'annulle, l'adoucit ou la confirme. Aussi les exécutions sont-elles peu communes à la Chine. Curieux de vérifier un fait aussi intéressant pour l'humanité, je questionnai le plus de personnes qu'il me fut possible. Parmi elles il s'en trouva qui, quoiqu'âgées de plus de 70 ans, m'assurèrent n'en avoir jamais vue ou entendu citer. Les crimes, même les plus légers, n'y sont pas aussi fréquens qu'on devroit l'attendre d'un peuple si nombreux et adonné au commerce, ce qui provient de la vigilance de la police, et de la promptitude de la justice à punir les petites fautes. Cette méthode ne manqueroit pas de produire, dans beaucoup de circonstances, les meilleurs effets en Angleterre, si elle étoit suivie par ses tribunaux si vantés. Je m'empresse d'observer que, quels que soient les défauts ou la bonté du gouvernement Chinois, dont je ne saurois décider, le peuple de cet empire paroît heureux, content, et jouir de toute la somme de liberté que comporte une société d'hommes.

D'après ce que j'ai pu voir ou apprendre, les palais des mandarins sont les seuls édifices publics qu'il y ait dans cette ville étendue. Ils

sont

sont bâtis en briques, et paroissent très-vastes, seule qualité qui les rende remarquables.

La nuit mit un terme à ma curiosité, et je revins aussi fatigué de ma course que de l'empressement du peuple. Assailli quelquefois par 20 ou 30 personnes qui se pressoient autour de moi, je me vis souvent obligé d'entrer dans une boutique, en attendant que les curieux se fussent dispersés. J'en étois quitte pour l'emplette d'un éventail ou d'une pipe, objets à la mode à la Chine, et qui y sont travaillés avec beaucoup d'art.

(Lundi 19.) M. Barrow, le contrôleur, reçut dans la matinée le reste des présens qui étoit à bord. Le lieutenant Parish, de l'artillerie, à la tête d'un détachement de sa troupe, se rendit au magasin pour examiner nos munitions. Il fit sortir et monter les canons sur leurs affûts. L'artillerie consistoit en six pièces de campagne de nouvelle fonte, une de siége et deux mortiers, le tout garni de son appareil nécessaire. Cet examen achevé, l'ambassadeur, accompagné du colonel Benson, des officiers et des autres personnes distinguées de l'ambassade, se transporta à l'emplacement pour voir essayer les canons. Rien ne peut être comparé à la promptitude, la dextérité et l'exactitude

de la manœuvre. Après l'avoir honorée pendant près de deux heures de sa présence, l'ambassadeur retourna à sa résidence, où il lui fut servi à dîner, ainsi qu'à l'ambassade, comme le jour précédent.

Nous reçûmes le soir la visite du principal mandarin de la ville, suivi de quelques autres. Nos musiciens, rangés sur la terrasse, exécutèrent plusieurs morceaux, qui firent trouver à ces étrangers la musique européenne infiniment agréable.

Le soir, à 8 heures, M. Harry Cades, l'un des mécaniciens attachés à l'ambassade, mourut d'un flux de sang dont il étoit attaqué depuis quelque tems. M. Plumb, l'interprête, fut chargé de commander une bierre; et comme ces tristes voitures se trouvent toujours prêtes à la Chine, notre malheureux compagnon fut placé et exposé avec toute la décence possible, dans ce dernier asyle de l'humanité.

Les bierres de ce pays sont toutes de la même grandeur, et ressemblent plus à un bateau plat qu'à celles de l'Europe. Elles sont très-lourdes, et le dessus ne se cloue pas comme les nôtres, mais on le lie avec une corde.

Sur les onze heures se déclara un violent orage accompagné d'éclairs, de tonnerre et de

pluie, qui dura sans interruption jusqu'à 4 heures.

(Mardi 20.) L'ambassadeur donna des ordres dans la matinée pour les funérailles de M. Henri Cades ; et afin d'inspirer aux Chinois une grande idée de nos cérémonies funèbres, il fut décidé qu'on l'enterreroit avec tous les honneurs militaires.

En conséquence, tous les domestiques, les mécaniciens et la musique eurent ordre de se tenir prêts. Le colonel Benson fit prendre à la troupe les armes, et un sergent avec six soldats d'artillerie furent désignés pour tirer sur la tombe. Comme l'ambassade n'avoit point amené d'aumônier, je fus chargé de lire les prières que l'église anglicane a consacrées pour ces tristes circonstances.

A 9 heures tout se trouva prêt, et la marche commença dans l'ordre suivant :

Un détachement de l'artillerie royale, avec les armes renversées.

Les hommes portant la bierre.

Deux fifres exécutant un air funèbre.

La personne faisant les fonctions de l'aumônier.

Les mécaniciens, domestiques, etc. deux à deux, suivoient la troupe et fermoient la marche.

Plusieurs membres du corps diplomatique accompagnoient aussi le cortége.

Nous avançâmes ainsi, avec solemnité, vers le lieu de la sépulture commune, situé à environ un quart de mille de la résidence de l'ambassadeur, et où, par l'effet d'une générosité que nous n'eussions pas rencontrée dans quelques-unes des contrées éclairées de l'Europe, nous avions obtenu la permission de déposer les restes de notre compatriote. Cette cérémonie, comme on peut bien se l'imaginer, avoit excité la curiosité de toute la ville. En effet, nous fûmes suivis d'un concours de monde tel que les spectacles les plus intéressans et les plus brillans ne pourroient jamais en attirer dans aucune ville de l'Europe.

En arrivant au lieu de l'enterrement, la troupe se rangea en cercle autour de la place préparée, et les tireurs sur le côté. Après avoir déposé la bierre sur deux ais de bois, on lut les prières accoutumées, et le corps fut ensuite confié à la terre avec les cérémonies d'usage ; le détachement fit alors trois décharges de ses armes sur la tombe qui, suivant l'usage du pays, avoit à peine la profondeur nécessaire pour pouvoir recouvrir la bierre, usage qui s'accordoit peu avec le bon sens des Chinois.

Le cimetière renferme un grand nombre de monumens en marbre et en pierre portant des inscriptions : quelques-uns étoient dorés et enrichis de dessins d'un bon genre de sculpture. Cet emplacement est très-grand, mais point fermé. Il n'existe à la Chine de cimetière que près des grandes villes : par-tout ailleurs on se fait enterrer où l'on veut.

Lorsque la tombe fut recouverte, et qu'on eut rendu par-là les derniers devoirs au mort, le cortége revint dans son même ordre de marche.

L'ambassadeur reçut la visite de plusieurs mandarins, ce qui nous parut d'un très-bon augure pour la réussite des grands objets de cette mission extraordinaire. Son excellence eut aussi avis que le jour suivant étoit désigné pour le départ de l'ambassade pour Pékin, et qu'on avoit tout préparé à cet effet.

Je remarquerai comme une circonstance singulière, que la résidence de l'ambassade n'étoit, après tout, que la maison d'un marchand de bois de construction, dont le magasin étoit attenant ; mais avec qui la communication se trouvoit interrompue momentanément par une cloison de planches. Cherchant à m'assurer de la vérité du fait, un soldat chinois me montra du doigt l'enseigne, et me

fit comprendre en même-tems que le propriétaire de cette maison vendoit de cette espèce de bois qui est employé dans la construction des jonques.

CHAPITRE VIII.

Départ de la ville de Tong-tchew. Description de la route de Pékin. Arrivée à une très-grande ville appelée Kieng-soo. *Halte faite dans cet endroit pour déjeûner. Réunion immense de peuple pour voir passer l'ambassade. Arrivée à Pékin. Quelques détails sur cette ville. Usages, coutumes et manières des Chinois. Départ de Pékin. Arrivée au palais de l'Empereur, nommé* Yeumen-manyeumen.

AOUST, mercredi 21.

LA générale fut battue à 2 heures du matin dans toutes les cours de l'édifice, pour avertir de se préparer au départ. Après un déjeûner fait à la hâte, l'ambassade se trouva prête à partir. Les soldats furent d'abord placés dans des chariots couverts qui leur étoient destinés. Vinrent ensuite les domestiques, qui furent reçus dans de semblables voitures. Les autres personnes de la suite prirent place dans des voitures à jour, tirées par un seul cheval. Le

lord Macartney, sir George Staunton et M. Plumb, l'interprête, montèrent dans des palanquins, portés chacun par 4 hommes.

Les chariots qui portoient les soldats et les domestiques, étoient de simples voitures de louage, tirées par 4 chevaux inégalement attelés, et couverts de nattes de paille. Les harnois, si on peut les appeler ainsi, étoient des cordes. Les voitures à un seul cheval étoient doublées de nankin bleu, et recevoient le jour par des jalousies garnies de stores de la même étoffe. Les conducteurs marchoient à côté d'elles.

A 4 heures le cortége étoit en route. Il consistoit en 60 voitures pour les soldats et domestiques, et 20 pour les personnes de la suite de l'ambassade, non compris celles pour nos effets particuliers, et 400 chinois qui traînoient à bras ou portoient sur leurs épaules les présens et le gros bagage.

A 5 heures nous étions dehors de Tongtchew, et nous entrâmes dans une plaine magnifique et de la plus grande fertilité. On eût dit d'un immense jardin.

La route que nous parcourions n'étoit pas seulement large, mais encore très-belle : elle est une preuve de l'attention du gouvernement chinois à faciliter les communications entre la capitale et les principales parties de l'empire.

Le milieu du chemin, dans une étendue d'environ 20 pieds, est pavé de larges pierres plates. De chaque côté il y a un espace suffisant pour donner passage à six voitures de front. Ces parties latérales sont garnies de gravier, et entretenues par des hommes employés uniquement à ce genre de travail par le gouvernement, qui les tient cantonnés, à cet effet, dans différens endroits de la route.

A 7 heures le cortége fit halte dans une grande ville nommée *Kiyeng-foo*. Dire qu'elle est très-peuplée, seroit une répétition inutile ; car quel est le village, le bourg, la ville, la rivière même, ainsi que ses bords, qui ne regorgent de monde dans cette partie du globe? Tout le pays que nous venions de parcourir étoit couvert d'une population sans bornes : chaque mille nous conduisoit à un village dont les habitans auroient rempli nos plus grandes villes. Le nombre prodigieux de maisons de campagne et de fermes répandues dans la campagne, et sur les bords de la route, en ajoutant à la beauté du tableau, annonçoit aussi sa richesse. Les maisons dont nous approchâmes assez pour pouvoir les considérer, étoient bâties en bois : beaucoup à l'extérieur étoient peintes en noir avec des ornemens en or.

D'après le concours prodigieux de specta-

teurs qui couvroient absolument la route, je ne doutai pas que le jour de notre départ de Tong-tchew pour Pékin n'eût été proclamé officiellement. Malgré les ordres les plus pressans du mandarin pour rendre le chemin libre, la foule devenoit quelquefois si grande, que nous étions obligés de nous arrêter au moins un quart-d'heure, pour prévenir les accidens que pouvoit occasionner le passage de nos voitures à travers les nuées épaisses et successives d'hommes. Avec les obstacles qui résultoient pour nous de la curiosité du peuple Chinois, nous éprouvâmes aussi quelque mortification de l'effet que notre vue paroissoit faire sur lui ; car à peine quelqu'un de l'ambassade se montroit-il, que c'étoient des éclats de rire généraux. Il faut convenir aussi que notre cortége ne répondoit nullement à la grandeur de notre mission, et n'annonçoit pas des gens qui venoient pour surprendre ou plutôt réclamer des priviléges de commerce, et des distinctions politiques qu'aucune nation n'avoit eu encore l'adresse ou le pouvoir d'obtenir.

Kiyeng-foo est à la distance d'environ 9 milles de Tong-tchew. Nous y descendîmes tous de nos voitures pour prendre quelque nourriture. Les personnes attachées au service de l'ambassade trouvèrent des tables dressées dans

une cour ouverte, mais garnies en même-tems d'une grande quantité de viandes froides, de thé, de fruits, etc. Le corps diplomatique fut servi dans des chambres qui n'avoient que l'avantage d'être à couvert des injures de l'air.

Avant que l'ambassade ne se remît en route, le mandarin chargé de sa conduite ordonna, avec ses attentions ordinaires, de délivrer aux gens de la suite, du *joo*, espèce de vin blanc dur et aigre, pour prémunir leur estomach contre la disette de rafraîchissemens qu'ils pouvoient éprouver par la suite. Nous allions partir quand il s'éleva au milieu de nous une querelle qui, soit que les suites en pussent être fâcheuses ou non, étoit dans le cas du moins de faire mal juger du caractère de la nation angloise. Elle provenoit de la répartition des places dans les voitures; répartition que la foule qui nous obsédoit, ne nous avoit pas permis de régler d'avance, et que notre propre impatience ne fit que rendre plus difficile. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que les mandarins vinrent à bout de tout concilier.

A 8 heures nous prîmes congé de Kiyengfoo, qui est une ville considérable et d'un grand commerce. Ses rues sont larges et point pavées, et ses maisons bâties en bois, du moins dans la partie que nous traversâmes. Les bou-

tiques avoient une très-belle apparence, et paroissoient bien fournies.

Trop distrait par la multitude de curieux qui accouroient au-devant de nous, et dont le nombre, d'un autre côté, nous interceptoit la vue, il me fut impossible de faire quelque remarque sur le pays entre Kiyeng-foo et Pékin; l'intervalle, heureusement, est de peu de milles.

A midi nous atteignîmes les faubourgs de la capitale de la Chine. Je ne pouvois m'empêcher de regretter, en contemplant notre cortége, qu'on n'eût pas cherché à lui donner la dignité qui convenoit à l'importance du sujet. Quelle en étoit la cause avec des moyens aussi étendus? Ce n'est pas à moi à l'assigner. Tout ce que je sais, c'est que ce cortége n'annonçoit nullement les envoyés de l'une des premières nations de l'Europe, traversant la ville la plus peuplée de l'univers.

En entrant dans les faubourgs, nous passâmes sous plusieurs arcs de triomphe très-beaux, peints avec art, et enrichis de divers ornemens. La partie la plus élevée avoit la forme quarrée, et supportoit un pavillon peint en verd, et brillant de vernis. Dans l'intérieur de ces espèces de tourelles à jour, étoit suspendu le mo-

dèle d'une jonque parfaitement exécuté, et orné de rubans et de banderolles de soie.

Ces faubourgs sont très - étendus. Les maisons sont de bois, et comportent la plupart deux étages, avec des peintures variées à l'extérieur. Les boutiques paroissent non-seulement commodes, mais elles offrent encore un certain air de grandeur à laquelle ajoute infiniment la manière pleine de goût avec laquelle les marchandises sont étalées, soit pour indiquer l'espèce de leur commerce, soit pour tenter les passans.

Nous traversâmes lentement les rues, qui sont spacieuses, et pavées des deux côtés pour la commodité des gens à pied. Elles étoient bordées de soldats qui faisoient la police avec un ordre admirable : sans cette précaution il eût été impossible à nos voitures de pouvoir passer, par la quantité de monde qu'elles attiroient.

Nous arrivâmes à 2 heures aux portes de la grande ville impériale de Pékin, avec notre triste cortége. Je ne puis m'empêcher de répéter qu'à la simplicité de notre habillement, et à l'antiquité de nos voitures, il étoit plus naturel de nous prendre pour des pauvres de quelques paroisses d'Angleterre, que pour les

représentans d'un grand et puissant monarque.

Pékin, ou, suivant la prononciation des naturels, *Pitchin*, la métropole de l'empire Chinois, est situé par les 160 degrés de longitude orientale, et par les 40 et 41 de latitude septentrionale. Cette ville a environ 12 lieues de circonférence, et elle est entourée d'une muraille, à chaque angle principal de laquelle est placée une grande porte, sans compter une infinité de petites répandues sur sa surface. Ces portes sont ceintrées et défendues chacune par une tour quarrée de 7 étages qui s'élève du ceintre, ainsi que par un parapet garni d'embrasures pour des canons. Les fenêtres de ces tours sont en bois peint, et représentent la bouche d'un canon de gros calibre, de manière à s'y tromper de loin. Il y a 9 de ces croisées à chaque étage, et du côté qui regarde les fauxbourgs. Les portes sont doubles. La voûte de la première est bâtie d'une espèce de pierres de taille, et non de marbre, comme l'ont avancé quelques écrivains. Son élévation est d'environ 30 pieds. La porte extérieure a environ 6 pouces d'épaisseur, et est renforcée encore par des liens de fer: elle conduit à une large place quarrée qui renferme des baraques de bois à deux étages pour les soldats. En tournant à gauche, on découvre la seconde

porte ou la porte intérieure, ceintrée comme celle extérieure, mais sans tour.

Il y a à chacune des portes principales une forte garde de soldats, avec plusieurs pièces de canon placées de chaque côté en dedans. On ouvre ces portes à la pointe du jour, et on les ferme à 10 heures du soir, terme après lequel toute communication cesse d'exister entre la ville et les faubourgs : elles ne peuvent s'ouvrir la nuit que d'après un ordre spécial du principal mandarin de la ville.

Les portes d'une grandeur moindre sont défendues par un petit fort pratiqué sur la muraille, et où il y a toujours un corps de troupes.

La muraille a environ 30 pieds de haut et 10 de large au sommet. Elle est bâtie en pierres jusqu'à environ 2 pieds au-dessus de la terre ; le reste l'est en briques : son épaisseur diminue insensiblement depuis le bas jusqu'en haut, où elle s'élargit. Il ne m'a pas été possible de rien constater sur sa maçonnerie.

Elle est défendue de distance en distance par des ouvrages extérieurs et des batteries, qui sont protégées à leur tour par de petits forts ; mais aucune de ces défenses n'a de garnison, à l'exception de celles qui appartiennent aux portes. Le parapet qui règne sur toute la longueur de

la muraille, à la hauteur de 3 pieds, et avec des embrasures, n'a pas même un canon de monté du côté de la ville. La muraille est tout-à-fait perpendiculaire dans quelques endroits; dans d'autres, elle observe une légère déclivité depuis le sommet jusqu'à terre. La garnison fait des patrouilles toutes les nuits pendant le séjour de l'empereur dans cette ville, c'est-à-dire, depuis octobre jusqu'en avril, époque où sa majesté impériale va résider dans son palais favori en Tartarie. J'augurai, par le bon état de cette muraille, qu'elle étoit d'une construction moderne, ou du moins qu'elle avoit été réparée en entier, ou rebâtie nouvellement.

La distance de la porte du midi par laquelle nous entrâmes, à celle de l'est par laquelle nous sortîmes, comprend, suivant l'estimation la plus modérée, un espace de 10 milles. Les rues principales sont aussi spacieuses que propres : elles ont 140 pieds de large, et une longueur proportionnée; mais il n'y a que les côtés de pavés pour les personnes à pied. L'administration de police n'épargne ni argent ni soins pour en tenir le milieu toujours propre et sec; elle entretient à cet effet des compagnies nombreuses de boueurs, qui sont aidés et surveillés en même-tems par des détachemens

mens de soldats postés dans chaque quartier, soit pour faire observer les loix de police, soit pour maintenir l'ordre et la tranquillité parmi les habitans de cette immense cité. Je remarquai, en la traversant, un grand nombre d'hommes occupés à en arroser les rues, pour abattre la poussière qui, sans cette précaution, seroit non-seulement très-incommode dans les tems secs, pour les passans, mais encore très-nuisible aux boutiques.

Les maisons, quoique basses, peu étendues, mal distribuées dans l'intérieur, et à peine meublées, présentent à l'extérieur une très-belle et très-agréable apparence, par l'orgueil singulier que mettent les Chinois à en orner les devants, ainsi que leurs boutiques. Le dessus de celles-ci est couvert d'inscriptions en lettres d'or, tandis que les toits des maisons sont accompagnés de galeries richement peintes et décorées, où les femmes tiennent leurs assemblées et sont vues du public. Les piliers placés au-devant des portes des boutiques, sont dorés et peints, avec un pavillon en forme d'enseigne, où sont écrits le nom et le genre de commerce du propriétaire. L'intervalle de ces piliers est garni de tablettes et de cordons servant à étaler les marchandises.

Je remarquai un grand nombre d'étaux res-

semblant parfaitement à ceux de nos bouchers pour la coupe et l'exposition des viandes. Les boucheries de Londres ne sont pas mieux approvisionnées que celles de Pékin. La curiosité me porta à m'informer du prix de ces viandes. En entrant dans une des boutiques, j'aperçus un gril de fer placé sur une espèce de braisière. Tandis que je tâchois par signes d'obtenir les renseignemens que je désirois, le boucher retira de dessus le gril de la viande coupée par tranches de la largeur à peu-près d'une couronne, et qui me parut assez bien cuite. Je pris une douzaine de ces tranches, qui pouvoient peser ensemble 7 à 8 onces. Je lui présentai alors un de ces cordons à travers lesquels sont enfilés des *caxies* ou petits billons, seule monnoie courante du pays ; il en détacha un *conderon* ou dix *caxies*, que je supposai être la valeur de la viande qu'il m'avoit fournie. Je vis, en passant devant d'autres étaux, beaucoup de personnes qui se régaloient de ces tranches de bœuf et de mouton.

Les magasins de porcelaine attirent principalement les regards ; elles sont rangées dans un ordre et avec un art admirables, sur des tablettes élevées les unes au-dessus des autres sur le devant de ces magasins.

Outre le grand nombre de marchands éta-

blis en boutiques, il y en a des milliers qui parcourent les rues en criant leurs marchandises comme dans les villes de l'Europe. Ils portent en général un bambou qui traverse leurs épaules, et d'où pend à chaque extrémité un panier garni de poissons, de légumes, d'œufs, ainsi que d'autres comestibles. Pékin est rempli aussi de colporteurs ou petits merciers qui marchent avec une espèce d'havre-sac sur le dos, lequel contient différentes sortes d'étoffes dont les échantillons sont exposés à la vue. Ces étoffes se mesurent avec une aune de 16 pouces. Des essaims de barbiers vont et viennent dans les rues, tenant à la main les instrumens employés dans le pays pour raser et nétoyer les oreilles. Il portent en outre une chaise, un réchaud et un petit vase rempli d'eau. Le passant qui désire se faire faire une des opérations ci-dessus, s'asseoit dans la rue; la besogne achevée, l'opérateur reçoit une *mace*. Pour distinguer leur profession, ces barbiers sont armés d'une paire de grandes pincettes d'acier qu'ils ouvrent avec leurs doigts, et qui, lorsqu'ils les referment un peu fortement, produisent un son aigu qu'on entend à une distance considérable. Il n'est pas douteux que ce genre de commerce ne soit très-lucratif à la Chine; car tous les hommes y ont une par-

tie de la tête rasée, et cette opération exige une main étrangère.

Je rencontrai dans plusieurs rues des ventes à l'enchère. Le crieur étoit établi sur une plate-forme, entouré de toutes les marchandises qu'il avoit à vendre. Il gesticuloit avec force, et crioit à tue-tête ; mais la contenance du public, qui étoit la seule chose que je pouvois interpréter, paroissoit exprimer le plaisir qu'il avoit à l'entendre.

Chaque rue principale aboutit à une grande porte ; car il n'y a pas de place dans Pékin. Ces portes, ainsi que le toit élevé au-dessus, sont richement peintes et vernies ; chacune porte le nom de sa rue écrit en caractères d'or. Toutes ces rues, qu'elles partagent en plusieurs divisions, perdent au-delà leur dénomination ; sans cela, quelques-unes d'entr'elles auroient au moins cinq milles de long. Ces rues sont très-belles, et occupent le centre de la ville : le milieu est séparé des trottoirs par une balustrade.

Les rues étroites sont terminées par de petites portes en treillis, qui se ferment chaque soir. Toutes les rues principales sont gardées, soit la nuit, soit le jour, par des détachemens de soldats qui portent une épée à leur côté, et un long fouet à leur main, pour empêcher le

peuple d'obstruer le passage, et châtier en même-tems ceux qui contreviennent à la décence et au bon ordre.

Malgré la vaste étendue de Pékin, il y a peu ou même point de variété parmi les maisons, si ce n'est relativement aux couleurs dont elles sont peintes, comme je l'ai déjà observé. Ce ne sont exactement que de jolies loges, construites uniquement pour la vue, et sans aucune solidité. Il est rare d'en trouver qui aient plus d'un étage, à l'exception de celles qui appartiennent à des mandarins; encore ces dernières ne s'élèvent-elles pas au-dessus de la muraille qui domine tous les bâtimens de Pékin, hormis cependant une très-grande pagode et le palais impérial.

On ne trouve point, comme à Londres, de voitures publiques dans les rues. Les classes supérieures du peuple ont des palanquins, les autres des chariots couverts tirés par un cheval ou un mulet.

L'opinion que les femmes chinoises sont exclues de la vue des étrangers, a très-peu de fondement, si même elle en a; car dans la foule immense de peuple qu'attiroit notre cortége à son passage, il y avoit au moins un quart de femmes, proportion infiniment plus grande que celle qui existe dans les réunions du peu-

ple en Angleterre. Il faut convenir que si la curiosité est le partage des femmes d'Europe, elle l'est aussi des beautés de l'Asie, à en juger par l'empressement des Chinoises à nous voir passer.

Les femmes que nous vîmes en traversant Pékin, avoient de très-jolis traits et une belle peau. Il nous parut cependant qu'elles n'étoient pas assez satisfaites de cette faveur de la nature, car elles y ajoutent du blanc : elles emploient aussi le rouge, mais d'une manière absolument différente de celle de nos dames européennes. En effet, elles ne l'appliquent que sur le milieu de leurs lèvres en une raie très-foncée, ce qui, suivant moi, animoit davantage encore leurs traits. Leurs yeux sont fort petits, mais extrêmement brillans. Elles ont les bras singulièrement longs et minces. La seule différence que nous aperçûmes entre le costume des femmes de Pékin, et celui des chinoises que nous avions déjà rencontrées, consiste en ce que les premières portent un bonnet de velours ou de soie noir, orné de pierreries, qui se termine en pointe, et leur descend preque sur les yeux, et que leurs pieds, libres de toute entrave, avoient leur grandeur naturelle.

Après que nous eûmes passé la porte orientale de la ville, il se mit de la confusion parmi

les voitures de nos bagages, ce qui nous obligea de faire halte un moment. Je profitai de cette occasion pour mettre pied à terre, et dégourdir mes membres de la gêne où les avoit tenus la voiture. Je m'approchai en même-tems des femmes réunies en assez grand nombre dans la foule qui nous environnoit, et je me hasardai à leur adresser le mot *chou-au*, expression chinoise, qui veut dire belle. Elles parurent extrêmement flattées du compliment, et m'entourant alors avec un air de modestie et de politesse, elles examinèrent la forme de mes vêtemens, et la qualité de leur étoffe. Lorsque les voitures commencèrent à se remettre en route, je pris congé de mes honnêtes chinoises en leur prenant la main, qu'elles me tendirent de l'air le plus affable. Les hommes qui étoient présens, loin de se fâcher de ma conduite, me parurent au contraire très-satisfaits, du moins autant que j'en pus juger, de la marque d'attention que je venois de témoigner publiquement à leurs femmes. On peut donc conclure de là, que les femmes de Pékin jouissent d'une portion raisonnable de leur liberté, et qu'ainsi la jalousie qu'on attribue si généralement aux Chinois, n'est pas le caractère dominant, au moins de ceux qui habitent la capitale de l'empire.

Parmi les autres objets qui se présentèrent sur notre chemin, et qui fixèrent nos regards, nous rencontrâmes un enterrement, vraiment remarquable par la pompe de son cortége. Le cercueil, recouvert d'un dais orné de rideaux de satin, et garni de riches broderies et d'écussons, étoit placé sur un large brancard que portoient 50 à 60 hommes, à l'aide de longs bambous qui se croisoient sur leurs épaules. Ces hommes marchoient huit de front, et d'un pas grave et lent. Ils étoient suivis immédiatement d'une troupe de musiciens exécutant des airs funèbres qui n'étoient pas sans intérêt. Les parens et les amis du mort, vêtus de noir et de blanc, fermoient la marche.

Après avoir traversé les faubourgs de Pékin situés à l'est, nous entrâmes dans un pays fertile et beau, qui nous conduisit, au bout d'environ 4 milles de marche, à un des palais de l'empereur, nommé *Yeumen-manyeumen*, où nous arrivâmes sur les 5 heures de l'après-dîner. Nous étions accablés de l'extrême chaleur du jour, et de la fatigue d'un voyage à travers un peuple immense qui nous pressoit de ses flots, et qui, sans exagérer, remplissoit l'intervalle qui existe entre Tong-tchew et ce palais, c'est-à-dire, 30 milles.

Peu de tems après notre arrivée, nous reçû-

mes une très-grande abondance et variété de provisions. Toute l'ambassade s'étant rafraîchie, chacun chercha à se délasser de ses fatigues dans les bras du sommeil.

CHAPITRE IX.

Description du palais de Yeumen-manyeumen. *Évènemens désagréables. Dispute avec le détachement chinois à qui la garde de ce palais est confiée. Requête du lord Macartney pour un changement de résidence. L'Ambassade retourne à Pékin. Description d'une Pagode. Arrivée au palais désigné pour la nouvelle résidence de l'Ambassade. Description du local et des arrangemens faits pour notre réception. Visite de plusieurs Mandarins à l'Ambassadeur.*

AOUST, Jeudi 23.

TOUTE la matinée fut employée à transporter les effets appartenans à l'ambassade, de la porte extérieure où ils avoient été déposés, aux appartemens qui nous avoient été marqués.

Le palais d'Yeumen-manyeumen est dans un fond, à environ un quart de mille d'un village du même nom. Cet édifice, qui n'a pas plus d'un étage, est vilain et incommode.

L'entrée de ce palais, s'il mérite en effet ce nom, consiste dans une porte en pierre très-ordinaire, gardée par des soldats, et en avant de laquelle il y a une espèce d'esplanade où furent placés nos bagages à la sortie des voitures qui les avoient apportés. Au centre de cette esplanade, est un petit bâtiment où logent les mandarins inférieurs de service. Comme la porte qui conduit au palais n'a pas plus de 4 pieds de largeur, les voitures sont obligées de s'arrêter près de ce bâtiment.

Le palais n'est pas seulement dans un fond, mais il est situé encore sur un terrein maréca-geux, et entre deux étangs d'eaux stagnantes, dont les exhalaisons putrides ne font qu'ajouter à l'insalubrité de l'air. Nos soldats furent logés sur les bords de l'un de ces étangs. A l'ouest du palais, est une autre porte, mais en bois, qui mène à un second bâtiment que je trouvai oc-cupé par un nombre considérable de soldats chinois. A mon approche, ils se retirèrent brusquement, et fermèrent la porte sur moi. Toute la défiance de ce peuple contre les étrangers, se réveilloit avec force, lorsqu'il croyoit nécessaire d'épier nos actions.

Le palais, car il faut bien que je continue de le distinguer par ce nom, quoiqu'il ne méritât pas de devenir la résidence du représen-

tant d'un grand monarque; le palais, dis-je, est divisé en deux cours carrées, autour desquelles règne une rangée de bâtimens, qui non-seulement sont dépourvus d'élégance, mais même dans un état de ruine. Ils comportent un trottoir circulaire pavé, avec un toit en bois peint et vernissé. En avant des principales portes de ce palais, et au centre d'une cour spacieuse, s'élèvent quelques arbres peu recommandables pour la beauté, la terre sur laquelle ils sont plantés n'étant qu'une espèce de gravier. Il y a aux environs quelques pièces de gazon mal entretenues, ce qui nous parut étonnant, lorsque jusques-là nous n'avions pas rencontré un seul coin de terre négligé.

Les fenêtres des appartemens sont des chassis de bois couverts d'un papier peint et vernissé. On tient les portes ouvertes dans le jour pendant les grandes chaleurs de l'été; on les remplace par des treillis de bambous joliment peints, et d'un travail aussi fini que la toile du tisserand. Nous jouissions avec délices du bienfait de cette invention au moyen de laquelle l'air intérieur de l'édifice se trouvoit rafraîchi pendant le jour; mais aux approches de la nuit on rouloit et on fixoit ces canevas au-dessus des portes, et celles-ci se refermoient.

Tout l'ameublement des appartemens ne

consistoit qu'en quelques tables et chaises communes : on n'y voyoit pas même l'apparence d'un lit. Ce fut donc une circonstance très-heureuse pour nous, de nous être précautionnés de nos lits de bord et de nos hamacs; autrement nous eussions été obligés de nous passer de lit pendant notre séjour à la Chine. Les habitans de ce pays n'en connoissent pas la commodité ; ils couchent sur une espèce de matelas, et s'enveloppent d'une couverture de coton piqué. Ils ne quittent qu'une très-petite partie de leurs vêtemens, et quand le tems devient froid, ils augmentent à proportion le nombre de leurs couvertures. En place de bois de lit, ils se servent de bancs assez larges pour contenir 7 à 8 personnes ; ces bancs sont élevés à environ 2 pieds de terre, et garnis dans le fond d'un clissage de bambous fortement tendu. J'en ai vu quelques-uns formés de planches et recouverts d'un tapis.

Notre habitation présentoit l'apparence d'un désert, et il falloit qu'on ne l'eût pas occupée depuis long-tems ; car elle étoit remplie de bêtes à mille pieds, de scorpions et de moustiques. Un mur épais et très-haut, qui la cerne de tous les côtés, nous privoit entièrement de la vue des objets extérieurs. Il ne nous étoit pas permis en outre de sortir de son enceinte,

sous quelque prétexte que ce fût, et on avoit posté en conséquence des mandarins et des soldats à tous les passages ; de sorte que ce palais n'etoit réellement pour nous, qu'une honorable prison, où nous n'avions, pour nous consoler de la perte de notre liberté, que les provisions qui nous étoient fournies chaque jour aux frais de l'empereur.

Les appartemens de l'ambassadeur étoient gardés jour et nuit par nos propres sentinelles. Son excellence, pour observer le décorum de son grand caractère diplomatique, demanda une table séparée pour lui, sir George Staunton et son fils, ce qui lui fut accordé sur le champ, et il dîna ce même jour dans son appartement, tandis que le reste de l'ambassade fut servi dans les cours à l'ombre d'un arbre.

Le lieu où l'on avoit déposé les présens étoit si exposé au soleil, qu'on craignit qu'ils n'en fussent endommagés. On s'empressa, en conséquence, de construire un appentis, où ils furent aussitôt transportés.

Le lord Macartney se trouvant très-mécontent de sa situation, requit avec instance une autre résidence plus convenable au caractère dont il étoit revêtu, et plus commode en même-tems pour l'ambassade. M. Plumb, interprête de son excellence, fit à ce sujet plusieurs

voyages à Pékin. Il ne nous arriva rien pendant le reste de notre séjour dans ce misérable palais qui mérite d'être rapporté. Nous obtînmes enfin du gouvernement Chinois, par l'entremise de M. Plumb, une résidence plus commode à Pékin, et le 27 de ce mois fut le jour fixé pour le départ de l'ambassadeur.

Toutes les personnes de l'ambassade ne supportèrent pas notre position avec le même degré de patience; le colonel Benson, entre-autres, fut si outré du refus qu'on lui fit de le laisser aller au-delà de l'enceinte du palais, qu'il ne put se défendre d'un accès de colère qui lui attira un très-mauvais traitement de la part des Chinois qui étoient de garde aux portes.

Ce ne fut pas la seule querelle qui s'éleva entre nous et les Chinois. Il étoit, sans contredit, très-humiliant pour des anglais revêtus d'un caractère qui jouit des plus grands privilèges parmi les nations civilisées, de se voir traités d'une manière aussi peu convenable à leur personne qu'à leur existence politique; mais il eût été peut-être plus prudent d'épargner ces menaces continuelles que l'on se permettoit envers les mandataires subalternes d'une autorité supérieure. Il ne l'eût pas été moins, sans doute, d'opposer une courageuse résignation à des

ordres qui, quoique très-désagréable en eux-mêmes, émanoient et pouvoient faire partie de la constitution de ce gouvernement, dont nous venions solliciter les faveurs et l'amitié. L'intérêt de notre pays nous faisoit donc un devoir de n'employer que les voies de la douceur et des remontrances pour obtenir le redressement de nos griefs.

(Samedi 24.) Il n'est pas facile de décrire le plaisir que nous éprouvâmes tous, en apprenant, dans le cours de la journée, que l'on venoit de recevoir l'ordre de nous préparer à quitter, le lundi suivant, cette horrible demeure.

(Dimanche 25.) Ce jour et le suivant furent employés à faire partir le bagage et les présens, qui furent voiturés à dos de porteurs, comme ils l'avoient été précédemment.

Les candelabres, tont l'appareil de mathématique, ainsi que les pendules, restèrent au palais d'*Yumen-manyeumen*, pour éviter des déplacemens trop fréquens, qui ne pouvoient que nuire à la délicatesse de leur mécanisme, dont elles tiroient leur principal mérite.

(Lundi 26.) A 10 heures du matin, les voitures destinées

destinées pour la suite de l'ambassadeur furent prêtes. On plaça dans une les soldats, les mécaniciens et les domestiques; chacune des personnes d'un rang supérieur eut la sienne. On avoit préparé de nouveaux palanquins pour l'ambassadeur, sir George Staunton et M. Plumb, l'interprête.

Notre départ, suivant ce qui nous étoit déjà arrivé, ne put s'effectuer sans beaucoup de désordre et de confusion; mais heureusement, à 11 heures, nous dîmes adieu à notre triste palais. Nous traversâmes, au milieu d'une foule immense de spectateurs, le village d'où il paroît avoir tiré son nom, et à une heure nous atteignîmes la porte septentrionale de Pékin, qui ressemble exactement à celle que j'ai déjà décrite. En traversant les rues, nous passâmes devant une Pagode, la première que nous eussions encore vue dans ce pays. Ces bâtimens sont particuliers, sur-tout, à cette partie orientale; car, soit pendant le cours de notre navigation sur la rivière, soit durant notre voyage de Tong-tchew à Pékin, nous n'en avions aperçu aucun jusqu'à notre arrivée dans la capitale. Celui-ci est situé dans le centre d'un très-beau jardin attenant au palais d'un mandarin.

Cette Pagode, d'une forme carrée, est bâtie

en pierres, et diminue insensiblement depuis le bas jusqu'en-haut, où elle se termine en spiral. Elle n'a qu'une galerie tournante vers son sommet, laquelle est défendue par une balustrade. Un rideau de soie rouge étoit tendu tout autour, et donnoit à cette partie du bâtiment, vue de loin, l'air d'un parasol. L'édifice comporte sept étages, et n'a d'autres ornemens extérieurs que ceux que je viens de décrire.

Notre retour à Pékin étant aussi subit qu'inattendu, la curiosité publique n'interrompit point notre marche, et nous arrivâmes à 2 heures et demie, sans avoir rencontré d'obstacles, au palais désigné pour la nouvelle résidence de l'ambassade. Il appartenoit à *John-Tuck*, nom généralement donné par les anglais, je ne sais pourquoi, au vice-roi de Canton, qui se trouvoit dans ce moment détenu à Pékin comme prisonnier d'état, pour cause de dilapidation du trésor public, et de quelques autres crimes contre le gouvernement.

Ce palais, bâti en briques grises, est extrêmement vaste; car il contient douze cours très-grandes et six petites. Les briques sont si bien liées entr'elles, que le ciment qui les unit, est presqu'imperceptible, et qu'il faut les examiner de près pour se convaincre que ce n'est pas

plutôt l'ouvrage d'un peintre que celui d'un maçon. Ces briques, qui ont le poli du marbre, portent seize pouces de long, huit de large, et deux et demi d'épaisseur.

Tous les bâtimens qui composent ce palais, à l'exception de deux, habités par l'ambassadeur et sir George Staunton, n'ont qu'un étage, à la vérité très-élevé. Les cours formant de vastes quarrés réguliers, sont pavées de larges pierres plates. Dans chacune de ces cours, en avant du bâtiment, est une terrasse d'environ 3 pieds de haut, avec des degrés correspondans, placés dans les angles. Au-dessus de ces terrasses règne un toit en saillie, soutenu par de belles colonnes de bois qui sont placées à une égale distance les unes des autres, et liées entr'elles par de très-jolies balustrades. L'élégance de leur forme, et l'art avec lequel elles sont dorées et peintes, ajoutent non-seulement à la grandeur, mais, ce qui est bien préférable, à l'agrément de ce majestueux édifice.

Il me fournit l'occasion de remarquer pour la première fois, la grande supériorité des Chinois dans l'art de peindre les bâtimens, auxquels ils donnent un lustre égal à celui du vernis du Japon, qui, non-seulement, préserve la peinture de se ternir, mais ne craint rien lui-même des injures de l'air, du soleil ou de la pluie. Je

crus d'abord qu'il étoit l'effet d'un vernis ; mais je découvris bientôt qu'il provenoit uniquement de certains ingrédiens mêlés dans le principe avec les couleurs.

Les appartemens sont infiniment spacieux et commodes. Quelques-uns étoient tendus d'un papier luisant, bien supérieur pour la beauté et la couleur, à tous ceux que j'avois vus en Europe, d'autres étoient peints avec goût, et enrichis de dorures. Ceux qu'occupoient le lord Macartney, outre leur nombre et leur belle disposition, contenoient une salle de spectacle d'une forme carrée, et avec une galerie circulaire pour les assistans. Le théâtre, élevé d'environ 3 pieds du plancher, présente l'apparence d'une large plate-forme. Il est environné d'une balustrade en bois, autour de laquelle règne un corridor de 8 pieds de large. Derrière sont pratiquées de petits cabinets où se retirent les acteurs, soit pour s'habiller, soit pour répéter leurs rôles. Le bâtiment qui renferme la salle, réunit à une grande élévation un toit élégamment peint.

Les appartemens de sir George Staunton étoient aussi très-beaux et très-commodes. En général, nous fûmes tous parfaitement bien logés.

Les fenêtres étoient garnies de papier ver-

nis, et les portes des principales chambres consistoient en un chassis doré, dont les panneaux étoient recouverts d'une gaze de soie très-fine, au lieu de vitres. Rien de plus riche que la dorure de ces chassis placés soit aux portes, soit aux fenêtres. Celles-là, dans l'été, restent toujours ouvertes, et sont remplacées par un canevas de bambous, ainsi que je l'ai déjà observé dans une de mes descriptions précédentes.

On a placé dans plusieurs des cours du palais, des rochers artificiels et des ruines, dont les masses, quoique disproportionnées au local, sont grouppées cependant avec un art supérieur, et imitent parfaitement celles qu'on a voulu leur faire représenter. Il faut ajouter à toutes ces décorations de superbes arcs de triomphe, élevés dans différentes parties de l'enceinte. Cette demeure, digne par son étendue, sa magnificence extérieure, le nombre et la distribution de ses appartemens, d'être la résidence d'un mandarin, n'avoit pour tout meuble que des chaises, des tables et quelques tapis ou nattes pour lits.

Dans chacun des appartemens principaux, est un poële en briques avec un tuyau circulaire qui conduit la chaleur dans l'appartement, et qui suffit même pour échauffer celui

au-dessus. On les entretient de charbons de bois pendant l'hiver, et ils chauffent comme les nôtres en Angleterre. Les maisons n'ont point de cheminées, du moins n'en ai-je pas aperçues; on n'y introduit et conserve la chaleur qu'au moyen du procédé dont je viens de faire mention.

On nous servit à dîner à 4 heures du soir. Le repas consistoit, comme à l'ordinaire, en une grande quantité d'étuvées et de hachis. Il est rare, et peut-être même sans exemple, que hors les jours de festins, que je décrirai ci-après, on serve à la Chine des pièces de viande entières. Son excellence et sir George Staunton dînèrent ensemble.

Quoique nous n'eussions qu'à nous louer infiniment de notre nouveau domicile, nous continuâmes cependant d'y être gardés à vue comme dans l'ancien. Il ne nous étoit pas permis, sous quelque prétexte que ce fût, de sortir de l'enceinte, dont toutes les issues étoient confiées à l'active vigilance des soldats chinois.

Ce palais, suivant le rapport des gens du pays, fut bâti par le vice-roi de Canton, du produit de ses rapines pendant son administration, et sur-tout des droits extorqués aux vaisseaux anglais qui fréquentent ce port;

délits pour lesquels il étoit détenu prisonnier à Pékin, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. L'argent employé à la confection de cet immense édifice, montoit à 97 mille livres sterlings, ou 2,328,000 livres tournois: somme énorme pour un pays où les matériaux et la main-d'œuvre sont à très-bon marché.

(Mardi 27.) La plus grande partie de la journée fut employée à arranger les appartemens destinés aux membres de l'ambassade, et à préparer un local pour les gros bagages.

Les présens, tels que les draps, etc. qui, par leur peu de volume, étoient susceptibles d'occuper moins d'espace, furent répartis dans les appartemens du lord Macartney, et de sir George Staunton. On déposa le reste dans plusieurs chambres que leur grandeur et leur distribution rendoient très-propres à servir de magasins. Les six petites pièces de canon et les deux mortiers furent placés, sur leur train, dans l'intérieur de la cour et au-devant des appartemens de l'ambassadeur.

Tous ces arrangemens terminés de la manière la plus convenable à notre situation, il ne nous resta plus qu'à attendre avec patience que sa majesté impériale décidât si l'ambassade iroit le trouver en Tartarie, ou si elle

continueroit de séjourner à Pékin jusqu'à la saison où sa majesté est dans l'usage de retourner dans la capitale de son empire. Pour savoir à quoi nous en tenir sur un sujet de cette importance, on avoit dépêché, à notre arrivée à *Tong-tchew*, un mandarin à la résidence d'été de l'empereur en Tartarie, et nous attendions à chaque instant son retour.

L'ambassadeur reçut dans le courant de la journée la visite de beaucoup de mandarins, parmi lesquels se trouvoient plusieurs français qui avoient été de l'ordre des jésuites, mais qui ne pouvant prêcher leur doctrine dans ce pays, avoient fini par en prendre le costume et les usages. L'empereur, pour les récompenser de leur mérite et de leurs talens, les avoit élevés à la dignité de mandarins. Ces français très-instruits, comme on peut bien l'imaginer, des intérêts du pays qui les avoit adoptés, firent espérer au lord Macartney la réussite et les plus grands avantages pour l'Angleterre, de la mission dont elle l'avoit chargé.

CHAPITRE X.

Le lord Macartney est prévenu que l'Empereur recevra l'Ambassade dans sa résidence impériale en Tartarie. Choix des personnes qui doivent y accompagner l'Ambassadeur. Occupations assignées à celles laissées à Pékin. Arrangemens pris pour le voyage. Départ de Pékin. Particularités de la route.

AOUST, Mercredi 28.

L'AMBASSADEUR reçut dans la matinée, une visite du mandarin *Van-tadge-in*, qui venoit pour informer son excellence que l'exprès qui avoit été dépêché vers l'empereur relativement à l'ambassade, étoit de retour, et que sa majesté impériale recevroit l'ambassadeur et ses lettres de créance en Tartarie.

(Jeudi 29.) On termina dans la matinée la nomination des personnes qui devoient accompagner l'ambassade : ces personnes étoient :

Sir George Staunton,

Son fils,

Le lieutenant-colonel Benson,
Le capitaine Mackintosh, de l'Indostan,
Le lieutenant Parish,
Le lieutenant Crewe,
M. Winder,
Le docteur Gillan,
M. Plumb, l'interprête,
M. Baring,
Et M. Hunter.

M. Maxwell resta à Pékin avec trois domestiques, pour monter la maison de l'ambassadeur, son excellence ayant l'intention de tenir, à son retour de Tartarie, un état digne de la majesté du souverain dont il étoit le représentant dans cette partie du monde.

On laissa aussi le docteur Scott pour soigner plusieurs des soldats et domestiques qui étoient attaqués très-sérieusement de la dyssenterie.

MM. Hickey et Alexandre eurent ordre de préparer les portraits de leurs majestés Britanniques qui, avec le dais que nous avions apporté, devoient orner la salle d'audience de l'ambassadeur.

Le docteur Dinwiddie et M. Barrow furent chargés de mettre en état les présens qu'on avoit laissés au palais de *Yeumen-manyeumen*, afin qu'ils pussent être offerts à l'empereur au retour de l'ambassadeur à Pékin.

Les gardes, les musiciens et les domestiques reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir le lundi matin suivant, et de n'emporter avec eux que les choses absolument indispensables, telles que leurs couvertures, etc.

Il fut pareillement enjoint aux autres personnes de la suite de ne se charger que de peu d'effets, et de se borner en général à l'uniforme de l'ambassade.

M. Maxwell eut ordre de distribuer des habits de livrées aux musiciens et aux domestiques, afin que l'entrée de l'ambassadeur dans *Jéhol* se fît avec plus de pompe et de dignité.

On employa, dans la matinée, les charpentiers à déballer une vieille chaise de voyage qui appartenoit à sir George Staunton, et dans laquelle le lord Macartney comptoit se rendre à *Jéhol*. Cette voiture excita vivement la curiosité des Chinois, qui s'attroupèrent autour d'elle pour examiner sa construction, et les matériaux dont elle étoit formée. Quelques-uns d'eux allèrent même jusqu'à en prendre des dessins; mais, en général, les yeux des Chinois sont si familiarisés avec l'éclat des couleurs et de la dorure, que, quelqu'admiration qu'ils eussent pour le mécanisme et la commodité de cette voiture, ils ne purent s'empêcher tous de témoigner combien ils

étoient dégoûtés de son apparence extérieure, qui, à la vérité, n'étoit pas brillante.

M. Plumb vint nous prévenir à midi, de la part de notre mandarin *Van-tadge-in*, que ceux qui préfèreroient de faire le voyage à cheval, eussent à donner leurs noms, afin de leur préparer des montures, et qu'il seroit délivré aux autres des chariots.

Toutes les choses ainsi arrêtées pour le voyage, les musiciens, les domestiques, etc. s'assemblèrent dans l'appartement de M. Maxwell pour recevoir les habits sous lesquels ils devoient faire leur entrée publique dans *Jéhol*. On ouvrit en conséquence une large caisse pleine d'habits d'un drap vert, galonnés en or; mais dès le premier coup-d'œil on soupçonna qu'ils avoient déjà été portés, même souvent. En effet, des cartes cousues sur la doublure, indiquaient les noms de leurs premiers maîtres; et comme la plupart d'elles, en les examinant, parurent être des cartes de visite de M. de la Luzerne, ci-devant ambassadeur de France à Londres, il devint plus que probable que ces habits de livrées avoient été faits pour quelque gala donné par ce ministre. Mais qu'ils eussent appartenus à un diplomate ou à un directeur de théâtre, n'importe leur origine; tout ce qu'il y a de certain, c'est

qu'ils n'avoient jamais été commandés, et qu'ils ne convenoient nullement pour une ambassade à la Chine. Tels quels, il fallut bien cependant que le partage s'en fît à tous; mais celui des autres parties du vêtement ne put pas être aussi égal, car à peine toute la caisse en contenoit-elle assez pour six personnes. Il est possible que les Chinois, qui n'étoient point habitués à nos figures, ne trouvassent rien de ridicule dans notre métamorphose; mais, entre nous, nous ne pouvions nous regarder sans rire aux éclats. A l'exception des deux courriers, à qui l'on fournit des casques, aucun de nous ne reçut de chapeau pour accompagner ces belles livrées, que les domestiques, au reste, eurent ordre de ne mettre que le jour où nous entrerions dans *Jéhol*, dans l'espérance qu'elles feroient une impression encore plus grande.

Lorsqu'on eut fini de mettre la chaise en état de faire le voyage, il se présenta une difficulté qu'on n'avoit pas prévue, et qui embarrassa beaucoup; il ne s'agissoit pas moins que de postillons pour la mener. A la fin, cependant, un caporal d'infanterie, qui avoit été autrefois garçon de poste, offrit ses services, et on lui donna pour adjoint un de nos cavaliers.

(Samedi 31.) On fit prendre les devants dans la matinée aux bagages et aux présens destinés pour la Tartarie. Quelques-uns furent chargés sur des mulets, d'autres dans des chariots. Ceux qui étoient les plus précieux, soit par leur richesse, soit par leur travail, furent portés par des chinois.

Cet envoi important fait, on amena dans l'enceinte du palais un grand nombre de chevaux, dont chaque personne qui s'étoit fait inscrire, en choisit un. Ces animaux furent ensuite remis aux hommes chargés d'en prendre soin jusqu'au moment de notre départ.

Les postillons obtinrent la permission d'essayer, pendant une heure, les chevaux à la voiture dans les rues de Pékin. Ils furent accompagnés par des mandarins et des soldats chinois. La foule de curieux qu'attira un spectacle aussi extraordinaire pour ce pays, contraignit la police de faire usage de son autorité et même de violence, afin de procurer aux postillons la facilité de pouvoir montrer tout leur savoir faire, et de présenter la voiture sous son plus beau point de vue. Le caporal portoit, comme son camarade, une jaquette et un casque de dragons, de sorte que cette uniformité de costume leur donnoit une très-belle apparence.

L'ambassadeur reçut la visite de plusieurs mandarins, en l'honneur de qui la musique, placée sur le théâtre, exécuta quelques pièces qu'ils applaudirent beaucoup.

Le lieutenant Parish exerça ses artilleurs, afin de les préparer, dans le cas très-probable où l'empereur, en recevant notre présent d'artillerie, désireroit être témoin de nos manœuvres d'Europe.

(SEPTEMBRE, Dimanche 1.) L'ordre ayant été donné pour que l'ambassade se mît en route le lendemain, à 2 heures du matin, on fit partir dans la soirée quelques-uns de nos effets, afin d'éviter la confusion que nous avions éprouvée jusques-là, aux momens de notre départ.

(Lundi 2) Vers une heure du matin, le tambour se fit entendre dans les différentes cours du palais; une demi-heure après, tout le monde étoit sur pied. On chargea alors nos matelas et nos couvertures dans des chariots, et l'ambassadeur, ainsi que sa compagnie, ayant fait un léger déjeûner, quitta le palais à 3 heures et demie, escorté d'un fort détachement de cavalerie chinoise; mais malgré qu'il fût d'aussi grand matin, les rues étoient si pleines de monde accouru pour nous voir

partir, que la cavalerie eut bien de la peine à avancer. La voiture de l'ambassadeur en éprouva une encore plus grande, soit du concours du peuple, soit de l'indocilité des chevaux qui n'étoient pas habitués à ce genre de tirage.

A 7 heures nous sortîmes de Pékin, et environ une demi-heure après nous avions quitté ses faubourgs pour un pays très-riche et supérieurement cultivé. Le chemin, quoique très-large, n'étoit pas pavé comme celui qui mène de *Tong-tchew* à Pékin. Après 6 milles de marche, nous nous arrêtâmes dans un village considérable nommé *Chingeho*, pour prendre notre repas du matin, dont il a déjà été fait mention plusieurs fois dans cet ouvrage. Nous continuâmes ensuite notre route à travers un grand nombre de villages, et à environ 2 heures, nous arrivâmes à l'un des palais de l'empereur, nommé *Nanshishée*, où il avoit été décidé que nous coucherions le premier jour.

Le mandarin *Van-tadge-in*, dont j'ai déjà eu souvent occasion de parler, redoubla plutôt qu'il ne diminua de zèle et d'activité dans ce nouveau voyage; ce qui provenoit peut-être de ce que nous nous trouvions plus particulièrement encore sous la protection de l'empereur. Grace à ses soins, nous étions pourvus

de

de provisions abondantes et de toute espèce. Chaque jour, à notre dîner, on nous régaloit de *jooa* et de *samtshoo*. Le premier est un vin amer du pays ; le second, extrait du riz et du millet, ressemble beaucoup, pour la couleur et la force, à notre genièvre.

Les soldats furent exercés, dans la soirée, par le lieutenant-colonel Benson.

Nous estimâmes avoir fait dans la journée environ 25 milles ; et quoique cela dût paraître peu à des personnes habituées à courir la poste en Angleterre, nous ne laissions pas cependant que d'être satisfaits de la rapidité de notre marche, eu égard à la manière dont nous voyagions.

En effet, les mêmes chevaux et les mêmes hommes nous servoient toute la journée, les uns à nous traîner, les autres à porter nos bagages. D'un autre côté, il fallut rassembler dans les différens endroits que nous traversâmes, les provisions qu'on y avoit fait préparer pour nous, et qui, après avoir été déposées dans des vaisseaux hermétiquement fermés, furent voiturées à dos de porteurs à chacune des stations désignées pour nous y rafraîchir.

La distance de Pékin à *Jéhol* est de 160 milles, que l'on divisa en six jours presque égaux de route ; cette distribution fut ainsi

arrangée pour que l'ambassade pût coucher tous les jours dans un des palais de l'empereur ; en effet, ce prince, pour sa convenance particulière, et la dignité surtout de sa couronne, possède un certain nombre de palais bâtis à des distances égales sur la route de Pékin à sa résidence d'été en Tartarie. Cet arrangement nous parut une marque de distinction d'autant plus flatteuse pour nous, que les premiers mandarins mêmes de l'empire n'en ont jamais joui.

Je n'ai que très-peu de choses à dire de *Nanshishée*, ne connoissant de ce palais que la partie où nous étions logés. Tout l'édifice n'a qu'un étage ; et à en juger par ce que nous vîmes, les appartemens principaux ne doivent pas être supérieurs à la forme extérieure, qui n'offre rien de remarquable. Le milieu des cours est garni d'arbres et de fleurs de toute espèce, formant un coup-d'œil très-agréable. Un jardin immense entoure le palais ; mais, à notre grand regret, l'entrée nous en fut aussi interdite.

(Mardi 3.) Nous nous remîmes en route à 4 heures du matin, escortés du même détachement de cavalerie ; et après avoir traversé le village de *Cantim*, qui, comme tous ceux que

nous avions rencontrés jusques-là, abonde en population, nous arrivâmes à la ville de *Wheazou*, qui est une place de quelque importance. Nous étant rafraîchis, nous dirigeâmes notre marche vers le palais de *Chanchin*, que nous atteignîmes sur les une heure, après avoir été brûlés du soleil et dévorés par la poussière. Je dois observer cependant que le pays au milieu duquel passe la route, est d'une fertilité très-grande. *Chanchin*, dont tous les bâtimens n'ont qu'un étage, est un palais immense qui contient 10 à 12 cours très-spacieuses, ceintes de portiques, et ornées au milieu d'un jardin planté d'arbres et d'arbustes. Chaque cour est séparée par des murs. Cette fécondité brillante que j'ai décrite plus d'une fois, se retrouve au même degré dans les terres attenantes à ce palais. Elles sont closes, et nourrissent d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons. Les premiers, quoique petits, sont très-gros. Les moutons qui, à cette dernière qualité, joignent une taille élevée, ont la face blanche et une queue courte, mais forte, qui n'est que graisse, et pèse plusieurs livres.

(Mercredi 4.) Nous repartîmes à 5 heures du matin. Des montagnes escarpées bordoient majestueusement l'horison. Cette fertilité conti-

nue diminuoit par degrés, et avec elle la richesse des moissons. A 7 heures et demie, nous nous arrêtâmes, pour déjeûner, à un village appelé *Cuaboocow*, qui, dérogeant à la grandeur de ceux que nous avions vus, ne présentoit que l'étendue d'une ferme.

La route, à mesure que nous avancions, devenoit rude et désagréable, et la chaleur étoit insupportable.

A midi, nous découvrîmes une très-grande ville nommée *Caungchumfoa*. Les murs qui l'environnent sont en pierres. Il ne leur manque que l'élévation de ceux de Pékin pour leur ressembler parfaitement.

Nous dépassâmes au moins 200 dromadaires et chameaux portant d'énormes charges de bois et de charbons qu'ils conduisoient, probablement, à la ville ci-dessus. Ils n'étoient dirigés que par un seul homme, qui sembloit même n'avoir rien à faire. De tous les animaux de la création, ceux-ci, sans contredit, sont les plus dociles, qualité qui, jointe à celles de pouvoir supporter de longues fatigues et de lourds fardeaux, leur donnent une valeur sans bornes dans le commerce des Orientaux.

Le palais où l'ambassade fut reçue à la fin de la journée, emprunte son nom de la ville de *Caungchumfoa*, près de laquelle il est

situé. Des jardins forment son enceinte ; mais, en général, il diffère très-peu des précédens.

Cette journée fut la plus fatigante et la moins agréable de toute notre route, soit par la chaleur du tems, soit par la mauvaise qualité du chemin, qui se trouva si rude et si étroit en même-tems dans beaucoup d'endroits, que quelques chariots versèrent, mais heureusement sans aucun accident pour les personnes qu'ils portoient.

CHAPITRE XI.

Arrivée à la ville de Waung-Chauyeng. Description des soldats chinois, etc. Passage à travers la grande muraille. Sa description. Différences entre la Tartarie et la Chine. Montagne extraordinaire. Arrivée au palais de Chaung-Shanuve. Détails à son sujet. Exemple de l'industrie des paysans, et manière de cultiver du pays. Fermage des terres à la Chine. Arrivée au palais de Callachot-tueng. Sa description. Arrangemens concernant l'entrée de l'Ambassade dans Jéhol.

SEPTEMBRE, Jeudi 5.

COMME le pays devenoit inégal et montueux, les fatigues de la route s'accrûrent à proportion. Nous arrivâmes à 9 heures à la ville de *Waung-Chauyeng*. Peu loin de-là, nous avions passé sous une arche très-solide, qui traverse une vallée dont elle réunit les hauteurs opposées, et qui est défendue de chaque

côté par un mur épais. Un peu au-delà, la route nous conduisit à une hauteur fort escarpée, sur le sommet de laquelle est placé un fort avec une espèce de rempart qui s'étend des deux côtés, à la distance d'environ 3 milles. De tous les endroits élevés que l'inégalité de la route présente souvent, on aperçoit distinctement ce rempart dans toute son étendue. Il nous parut en assez mauvais état.

Au-dessous du fort est un chemin voûté, d'une construction très-solide, par lequel nous descendîmes de la hauteur, dont la déclivité est telle, que nos conducteurs furent obligés de ne laisser qu'un seul cheval à chaque voiture, et d'enrayer les roues avec des cordes, pour prévenir une descente trop rapide. Au pied de la montagne, et dans une vallée vraiment romantique, est située la ville de *Waung-Chauyeng*, qui ressemble à toutes celles que j'ai déjà décrites, excepté cependant pour la régularité ; car nous n'avions pas encore vu de ville aussi irrégulière. J'ai jugé, d'après le tems que nous mîmes à la traverser, qu'elle pouvoit avoir un mille de long. Je ne dirai rien de sa largeur, n'ayant pas eu occasion de la reconnoître. Elle est, du reste, très-peuplée, et paroît être une place de commerce.

Après avoir déjeûné, nous dirigeâmes notre

route vers un monument dont nous avions tous entendu parler avec étonnement et admiration, que si peu d'européens ont vu, et que probablement pas un de nos compatriotes ne verra après nous ; je veux parler de la grande muraille, de cette ancienne limite qui sépare la Chine de la Tartarie, et à travers laquelle nous devions bientôt passer.

A l'extrémité de la ville dont je viens de faire mention, on avoit érigé en l'honneur de l'ambassade, un arc de triomphe très-agréablement orné de banderolles et de pavillons de soie de différentes couleurs. A notre approche, l'ambassadeur fut salué par trois pièces d'artillerie, et nous passâmes au milieu d'une double haie de soldats, qui se prolongeoit de la porte triomphale vers la grande muraille.

C'étoient les premiers soldats chinois à qui je trouvasse un air véritablement martial ; et suivant mes foibles notions, il étoit impossible d'avoir une meilleure tenue et de mieux manœuvrer. Par-tout un ordre admirable. Chaque régiment étoit distingué par un uniforme différent, et divisé en compagnies. Ces régimens formoient autant de colonnes serrées, à la tête de chacune desquelles flottoient deux étendards de couleurs. Les soldats portoient une espèce de cotte de maille, avec un casque d'acier qui

leur couvroit la tête et les épaules. Leurs armes consistoient en fusils, sabres, dagues, piques, lances, hallebardes, arcs et flèches, ainsi qu'en d'autres instrumens dont je n'ai pu apprendre les noms, et que je ne saurois décrire. Les soldats qui n'étoient armés que d'une épée, avoient un bouclier. En un mot, chaque division militaire étoit distinguée par la nature de ses armes comme par celle de sa couleur, et de leur réunion se composoit un ensemble qui plaisoit encore moins à l'œil par la régularité de sa tenue, que par le contraste des habits et des armes. Soixante-dix de ces divisions bordoient chaque côté de la route. Elles contenoient chacune environ 80 hommes. Une troupe de musiciens placée sur une estrade qu'on n'avoit élevée, probablement, que pour la circonstance, ne cessa de jouer pendant tout le tems que le cortége de l'ambassade défila entre les lignes.

En approchant de la grande muraille, on rencontre des cantonnemens pour une armée considérable. A leur extrémité est un chemin couvert, solidement construit en pierres, et renforcé encore par trois énormes portes de fer. La dernière franchie, on se trouve dans la Tartarie chinoise. En dehors d'un second chemin couvert, est une forte redoute, de

laquelle je parvins à m'élever jusqu'au haut de cette grande muraille qui séparait jadis les deux empires.

Ce monument est l'ouvrage, peut-être, le plus étonnant qui soit sorti de la main des hommes. On estime sa longueur de plus de 1200 milles. Sa hauteur, à l'endroit où j'étois placé, car elle varie en raison de celle du terrein, surpassoit 30 pieds. Son épaisseur peut en avoir 24. La partie inférieure est bâtie en pierres de taille, et le reste en briques. Le sommet, recouvert d'un peu de terre, est pavé de larges pierres. Il y a de chaque côté un parapet de 3 pieds d'épaisseur.

Lorsqu'on réfléchit que cette vaste muraille ne règne pas seulement sur terre, mais traverse encore d'immenses rivières, où elle prend la forme de ponts, dont quelques-uns reposent sur une double rangée d'arches énormes, et qu'après s'être abaissée dans des vallées dont elle parcourt les profondeurs, elle réunit leurs hauteurs en s'élevant fièrement sur la pente opposée ; l'imagination, à l'idée de tant de merveilles, d'obstacles et de travaux, entasse siècle sur siècle pour la confection de ce prodigieux ouvrage, tandis qu'il n'a coûté que quelques années à faire.

Dans les endroits où la muraille s'élève avec

le terrein, on y a pratiqué au sommet de larges degrés, qui en rendent le passage facile, sûr et continu. En un mot, on en a fait une très-belle voie militaire, par laquelle les armées de la Chine, employées à la défense de ses frontières contre les Tartares, peuvent se transporter d'une extrémité de l'empire à l'autre. Il y a aussi, de distance en distance, des tours élevées, où, par le moyen de certains signaux, on peut, dans un très-court espace de tems, communiquer l'alarme à travers tout l'empire ; et par-tout où la muraille atteint le sommet d'une hauteur ou d'une montagne, on a établi un fort pour surveiller les mouvemens de l'ennemi.

La partie de la muraille sur laquelle j'étois placé, commandoit une vue très-étendue, et les scènes les plus romantiques. De là je voyois cet étonnant boulevard s'étendre le long d'une plaine magnifique de plusieurs milles, et traverser une large rivière sous la forme d'un pont. Vers l'ouest, il gravissoit majestueusement une montagne très-haute qui, de ce côté, ferme la perspective.

Mais tous les ouvrages des hommes n'ont qu'un tems ; les plus solides mêmes, ne sont pas exempts de cette durée limitée. Depuis que la Tartarie et la Chine ne forment plus qu'une

seule nation, soumise, par conséquent, au même gouvernement, la muraille a perdu son importance, et ne servant plus de point de défense et de sûreté, elle reste abandonnée aux ravages des saisons. Aussi l'époque approche où ce chef-d'œuvre de l'activité humaine, ce monument unique de la politique orientale, n'offrira plus que de vastes ruines, et un exemple terrible de la voracité du tems. Une grande partie en est déjà la proie, et beaucoup d'autres menacent de couvrir la plaine pour la défense de laquelle elles furent élevées dans les siècles.

Un des mandarins avec qui je m'entretenois alors de cette muraille, me dit que, suivant les historiens de son pays, sa construction remontoit à plus de 2 mille ans, c'est-à-dire, à 200 ans avant l'ère chrétienne.

Je dois convenir néanmoins que cette barrière si fameuse de la Chine, ne remplît pas toute mon attente. L'étendue en fait le merveilleux, ainsi que le court espace de tems dans lequel elle est sortie, pour ainsi dire, de terre. Quand je m'établis sur sa hauteur, je cherchai à ne voir, à ne considérer qu'elle, en écartant de mon esprit tous les accessoires, et en détournant ma vue des objets environnans qui pouvoient me faire illusion sur son mérite. Je

reconnus, malgré moi, qu'elle le devoit en très-grande partie à toutes ces circonstances.

Après avoir passé la grande muraille, nous trouvâmes le pays et la température entièrement changés. Au lieu de cette culture variée, de ces riches habitations, de ces flots successifs de peuple, et de ces beaux monumens de l'industrie nous n'aperçûmes plus qu'une terre inculte et stérile, qui tantôt s'abaissoit en vallées profondes, tantôt s'élevoit en montagnes escarpées. Par-tout la scène étoit muette ; plus d'épis dorés ni de tiges ondoyantes; plus de village versant autour de nous sa riche population ; plus de fleurs, de jardins, ni de jolies maisons enfin. Mais le voyageur est en quelque sorte dédommagé par la variété des objets naturels qui se présentent à lui ; et pour peu qu'il aime les beautés pittoresques, il trouve dans une source d'enchantemens l'oubli des fatigues multipliées de cette route.

A la distance d'environ 7 milles de la grande muraille, nous atteignîmes le pied d'une haute montagne, que nos chariots ne purent pas gravir, sans un supplément de chevaux. Le chemin pratiqué le long de cette montagne, est une nouvelle preuve du génie et de la persévérance des Chinois dans tout ce qu'ils entreprennent de relatif à l'utilité publique. Pour

ouvrir ce passage, dont la largeur est de 30 pieds, il a fallu tailler dans le roc ; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que l'incision faite depuis le sommet de la montagne jusqu'à sa naissance, présente une profondeur de plus de 100 pieds. Malgré ce travail, qui fait honneur à l'esprit humain, on ne peut s'empêcher de frémir au commencement de la montée ; mais de l'autre côté, le chemin descend par une pente insensible dans une vallée magnifique, formée par deux hautes montagnes.

Nous arrivâmes, sur les 2 heures, au palais de *Chaung-Shanuve*, distant d'un mille et demi du pied de la montagne que je viens de décrire, et situé sur une petite élévation. Ce palais, d'une vaste étendue, est ceint d'un mur très-haut, comme étant la résidence d'un grand nombre de femmes de l'empereur, dont j'aperçus plusieurs qui nous regardoient furtivement à travers les jours d'une cloison qui séparoit leurs appartemens de la partie du palais assignée pour le logement de l'ambassade. On devine aisément que nous n'eûmes pas la liberté de visiter ces dames ; mais leurs gardiens, qui étoient tous des eunuques, vinrent nous voir. Il y avoit parmi eux plusieurs mandarins qui étoient les directeurs de cette petite commu-

nauté. Des jardins immenses forment la circonférence de ce palais. D'après le genre de service auquel il étoit destiné, il y eût eu de la folie et même de la témérité de notre part, de chercher à pénétrer au-delà de nos limites.

(Vendredi 6.) A notre départ de *Chaung-Shanuve*, qui eut lieu sur les 6 heures et demie du matin, nous trouvâmes le tems extrêmement froid. La route continuoit de prendre la forme du pays, qui étoit très-montueux et irrégulier, n'ayant d'autre culture que celle qui annonce la pauvreté. Certes, il s'en faut bien que cette stérilité soit un effet de la paresse des habitans, car au milieu des précipices affreux et des hautes alpes qui les environnent, par-tout où la terre peut faire espérer une moisson, ils vont la préparer et la recueillir au risque souvent de leur vie. Un exemple de cette courageuse industrie dont je fus témoin dans la matinée, suffira pour faire connoître et la misère de cette section du globe, et l'activité de ses rares habitans. J'avois aperçu quelques défrichemens sur une montagne dont la position étoit presque verticale. Pendant que je réfléchissois sur les moyens que le propriétaire avoit pu employer pour défricher un terrein aussi à pic, je le découvris occupé à

creuser un petit coin de terre situé près du sommet de la montagne. Il étoit dans une position où il me paroissoit impossible de se tenir, et à plus forte raison de travailler, à moins de quelque machine. Une attention plus suivie me fit remarquer que ce pauvre paysan avoit une corde passée autour du corps, tandis qu'un des bouts étoit fixé au haut de la montagne. Telle étoit l'invention heureuse à laquelle cet hardi cultivateur devoit non-seulement l'avantage d'avoir découvert sur ces précipices quelques portions de terre susceptibles de culture, mais encore celui de pouvoir y semer du grain et le récolter. Ainsi un seul homme avoit adouci l'aspect sauvage de cette montagne. Sur le bord de sa pente notre industrieux paysan avoit construit une cabane en bois, et formé un petit jardin où croissoient des choux pour la nourriture de sa femme et de ses enfans. Tous ses défrichemens, situés à de grandes distances les uns des autres, ne montoient pas à plus d'un demi-acre. Abstraction faite des dangers continuels et de la fatigue journalière qu'éprouvoit ce malheureux, sa conduite offre la preuve de l'industrie naturelle des Chinois. Ce dût être un des ancêtres de ce brave homme, mais plus fortuné sans doute, qui fit sous l'empereur *Yao*, il y a

environ

environ 4 mille ans, ces vers conservés dans les annales de la Chine, et dont nous joignons ici la traduction.

» Lorsque le Dieu du jour commence sa carrière,
» J'implore ses bienfaits et reprends mes travaux ;
» Lorsque sous l'horison il cache sa lumière,
» Dans les bras du sommeil je me livre au repos.
» Que m'importe des rois la faveur ou la haîne ?
» Heureux, indépendant, je bois l'eau de mon puits,
» Du champ que j'ai semé, je consomme les fruits,
» Et mes troupeaux, l'hiver, me couvrent de leur laine. »

C'est certainement une sage politique de la part du gouvernement Chinois de percevoir la plus grande partie des taxes en nature ; elle tend à exciter et à augmenter l'industrie dans cette classe du peuple, condamnée à ne vivre qu'à l'aide de son génie et à la sueur de son front. Les propriétaires des terres touchent aussi la plus grande partie de leurs fermes en nature ; et les fermiers, de leur côté, ne paient, en général, leurs domestiques qu'avec du terrein qu'ils leur donnent à défricher, et qu'ils accompagnent de quelques encouragemens pour stimuler leur activité. Tel est l'usage qui prévaut généralement à la Chine, comme très-

propre à maintenir la propriété, et à favoriser l'agriculture dans chaque partie de cet immense empire.

Nous arrivâmes à 10 heures du matin au palais de *Callachottueng*, situé près d'un petit village du même nom. La journée du lendemain devant être très-forte, nous y passâmes le reste du jour, pour faire une division plus égale de la route que nous avions encore à parcourir jusqu'à *Jéhol*.

Callachottueng est bâti dans une plaine entre deux très-hautes et très-larges montagnes. Il ressemble, pour la forme et l'apparence, aux palais que nous avions déjà vus; mais il paroît d'une architecture plus moderne, et ses appartemens sont aussi mieux distribués. Il y a dans quelques-unes des cours des pièces de gazon et des ruines artificielles qui sont l'ornement favori des jardins de ce pays.

Comme l'ambassade approchoit du terme de son voyage, et devoit paroître bientôt devant le souverain, dont elle étoit venue de l'une des extrémités du globe solliciter les faveurs et l'amitié, l'ambassadeur donna des ordres pour une répétition de la marche à observer lors de notre présentation à la cour

impériale. Elle eut lieu en conséquence dans la soirée, sous la direction du lieutenant-colonel Benson, et obtint les suffrages de l'ambassadeur. La musique joua la marche du duc d'York pendant tout le tems que dura la nôtre.

CHAPITRE XII.

Arrivée au palais de Callachotreshang-su. Halte faite devant l'une des pagodes de l'Empereur. Entrée publique dans Jéhol. Détails à ce sujet. Description du palais assigné à l'Ambassade. Un mandarin principal fait une visite de cérémonie à l'Ambassadeur. Conduite singulière relativement à la fourniture de nos provisions. Les présens sont déballés et déployés. Leur énumération.

SEPTEMBRE, Samedi 7.

NOUS partîmes à 6 heures du matin ; le tems étoit froid et perçant. Nous traversâmes un pays montagneux. Après nous être arrêtés pour déjeûner, dans un village du nom de *Quanshanglin*, nous reprîmes notre route.

Les villages par lesquels nous passâmes étoient très-peuplés ; mais il s'en falloit bien que cette population et la culture du pays répondissent à celles de la Chine. De ce côté de la grande muraille, l'aspect et les productions

de la campagne varient continuellement, et on ne rencontre aucune ville de quelque importance.

Nous arrivâmes à 2 heures de l'après-dîner au palais de *Callachotreshang-su*, très-fatigués des mauvais chemins et des cahos de nos voitures. Ce palais est un vaste et majestueux édifice. La quantité d'écureuils qui infestoient les cours et les appartemens, nous fit juger qu'il n'avoit pas été habité depuis quelque tems.

(Dimanche 8.) L'ambassade se remit en marche à 6 heures du matin. Deux heures après, nous atteignîmes une des pagodes de l'empereur, située à la distance d'environ 3 milles de la résidence impériale. On nous y servit des rafraîchissemens en plus grande abondance que nous n'en avions eu depuis quelque tems, par la difficulté d'en tirer du pays à travers lequel nous voyagions. Notre halte se prolongea pour nous donner le tems de faire notre toilette de cérémonie. A 9 heures et demie, néanmoins, nous étions dans un petit village nommé *Quoangcho*, distant d'environ un mille de *Jéhol*. Nous y descendîmes de cheval et des voitures pour nous préparer à notre entrée. L'ordre de notre marche étoit formé de la manière suivante:

Les soldats de royale-artillerie, commandés par le lieutenant Parish ;

La cavalerie et l'infanterie, sous les ordres du lieutenant Crewe ;

Les domestiques de l'ambassadeur, deux à deux ;

Les couriers ;

Les méchaniciens, deux à deux ;

Les musiciens, deux à deux ;

Les gentilshommes d'ambassade, deux à deux ;

Sir George Staunton dans un palanquin ;

L'Ambassadeur et M. Staunton fils dans une chaise de poste, avec un nègre habillé à la turque, derrière.

Nous nous avançâmes ainsi au milieu d'un concours prodigieux de spectateurs, attirés par la curiosité d'un spectacle qu'ils n'avoient jamais vu, et que probablement ils ne reverront plus.

Il faut convenir que notre cortége avoit quelque chose de ridicule, et qu'il n'étoit nullement fait pour donner une idée favorable de la grandeur de la nation anglaise à ceux qui en étoient les témoins. Il pouvoit plaire par sa nouveauté ; mais il n'offroit certainement pas cette apparence extérieure si nécessaire dans une circonstance pareille. La troupe, il est

vrai, en imposoit par sa belle tenue, et les gentilshommes d'ambassade conservoient parfaitement leur sérieux diplomatique ; mais le reste de la compagnie faisoit une triste figure. Quelques-uns portoient des chapeaux ronds, ceux-ci des chapeaux retroussés, ceux-là des chapeaux de paille ; les uns avoient des bottes entières, les autres des demi-bottes, et plusieurs des souliers avec des bas de couleur. En un mot, les gens de livrées avec leurs habits de la seconde main, et qui n'alloient à la taille d'aucun d'eux, ne présentoient pas même l'uniformité d'une troupe de mendians.

Nous procédâmes de cette manière et d'un pas grave, vers la ville de *Jéhol;* et quelques minutes après 10 heures, nous arrivâmes au palais assigné dans cette ville pour le logement de l'ambassade. La cavalerie se forma aussitôt en ligne pour recevoir l'ambassadeur avec les honneurs accoutumés.

Ainsi se termina l'ennuyeux et pénible voyage de l'ambassade. Notre réception n'étoit point faite pour nous inspirer un espoir trop flatteur ; car pas un mandarin ne parut pour complimenter l'ambassadeur sur son arrivée, ou pour l'introduire, avec le cérémonial que son caractère exigeoit, dans les appartemens qui lui étoient destinés. En un mot, nous arrivâmes

à ce palais avec trop d'étiquette, et nous y entrâmes sans la moindre, pas même avec quelques-unes des formalités qui avoient été observées à notre égard dans le cours de notre voyage. Ce silence de la diplomatie orientale nous parut d'autant plus extraordinaire, que les principaux personnages de l'ambassade s'étoient flattés publiquement que le *grand Choulaa*, le premier ministre de l'empire, viendroit au-devant de l'ambassadeur à son entrée dans *Jéhol*. Mais sur quel fondement avoit été conçu cet espoir, et pourquoi n'a-t-il pas été réalisé? C'est ce que je ne m'arrêterai pas à conjecturer.

A notre arrivée, le lieutenant-colonel Benson ordonna aux troupes de se tenir prêtes à former la ligne au premier avertissement; il parut même désirer que les domestiques, les méchaniciens, etc. se rangeassent en ordre devant la porte de l'appartement de l'ambassadeur, pour recevoir le *grand Choulaa*, dont on attendoit la visite à chaque instant.

Nous restâmes dans cet état d'incertitude jusqu'à 4 heures passées, et je n'exagérerai pas en disant que nous prîmes au moins douze fois les armes pendant cet intervalle, prenant pour le *grand Choulaa*, chaque mandarin que la curiosité amenoit vers nous. L'arrivée du

dîner mit fin à notre espoir de le voir de la journée.

Le palais qui formoit la résidence actuelle de l'ambassade, est bâti sur le penchant d'une montagne. On y pénètre par huit larges degrés qui mènent à une grande porte ouvrant sur une cour spacieuse pavée au milieu de longnes pierres plates. De chaque côté de cette cour est une vaste galerie couverte de tuiles noires vernissées, et soutenue en avant par une rangée de colonnes de bois. Celle sur la gauche servoit alors de cuisine, et étoit fermée par des nattes clouées le long des colonnes à la hauteur de 7 à 8 pieds ; dans l'autre, entièrement libre et ouverte, les soldats faisoient l'exercice et montoient la parade. A l'extrémité supérieure de la même cour, il y avoit une autre galerie ou terrasse pavée en pierres, et couverte de la même manière que les autres. On y monte par 3 degrés, et de-là une porte conduit dans une autre cour, sur les côtés de laquelle se trouvoient les chambres de nos soldats. La partie du milieu qui fait face à la galerie aux trois degrés, contenoit les appartemens de l'ambassadeur et de sir George Staunton. Au-delà de cette cour en est une troisième de la même grandeur. Les méchaniciens, les musiciens, les domestiques logeoient sur ses

côtés, et les gentilshommes d'ambassade dans le centre, où ils n'avoient que deux pièces, à la vérité grandes, qui leur servoient de chambres à coucher, et un vestibule où ils mangeoient.

Ce palais n'a ni élégance, ni majesté. Il ne forme qu'un rez-de-chaussée dont la hauteur varie suivant celle du terrein en pente sur lequel il repose. Il est entouré d'un mur ; mais il a la vue sur les parties supérieures de la montagne.

Quoique trompés dans notre attente d'une réception distinguée, nous n'eûmes nullement à nous plaindre de manque d'attention pour nos besoins de la vie, et nous fûmes servis à dîner avec choix et abondance.

(Lundi 9.) Nous reçûmes à 7 heures du matin une grande quantité d'œufs cuits, avec du thé et du pain pour notre déjeûner. A midi, son excellence reçut la visite de plusieurs mandarins. Rien ne transpiroit encore qui pût nous aider à préjuger l'issue de notre entreprise ; mais d'après l'aspect général des choses, elle ne promettoit plus ce succès dont nous nous étions flattés.

Le *grand Choulaa*, malgré toute notre impatience, différoit encore sa visite.

Nous éprouvâmes dans ce palais, comme dans les précédens, les effets de la méfiance et de la jalousie du gouvernement Chinois. Nous y étions aussi gardés à vue, et il n'étoit permis à personne de l'ambassade, sous quelque prétexte que ce fût, de passer les portes.

(Mardi 10.) Son excellence reçut le matin la visite d'un mandarin accompagné d'une nombreuse suite. Il resta avec l'ambassadeur et sir George Staunton environ une heure de tems, y compris celui employé de part et d'autre pour le cérémonial; après quoi il s'en retourna de la même manière qu'il étoit venu. Pendant que dura sa visite, ses gens s'occupèrent à examiner de près la livrée des nôtres. Ils frottèrent à plusieurs reprises les galons, pour s'assurer de leur qualité, et se regardant ensuite avec un air de surprise, ils secouèrent la tête et sourirent; preuve incontestable que les Tartares connoissent la valeur de nos métaux; du moins ceux-là ne furent-ils point dupes de nos faux galons. Ils avoient un extérieur agréable, et nous parurent polis et gais.

Il n'étoit pas à supposer qu'on communiquât à la suite de l'ambassade ce qui s'étoit passé dans l'entrevue du matin, entre l'ambassadeur Britannique et le mandarin; en consé-

quence chacun de nous fit des conjectures à sa manière, et tout le monde en général s'accorda à voir en noir. Le fait suivant ne servit pas à affoiblir cette disposition.

L'ambassadeur, quelque tems après le départ du mandarin, ordonna à M. Windes, un de ses secrétaires, de signifier aux domestiques que dans le cas où ils auroient à se plaindre de leur provision de la journée, soit pour la qualité, soit pour la quantité, ils s'abstinssent d'y toucher, et de témoigner le moindre mécontentement aux fournisseurs; qu'ils eussent simplement à faire parvenir leurs plaintes à son excellence, et cela pour des motifs particuliers et d'un grand poids, qui exigeoient une ponctuelle obéissance.

Cet ordre ne trouva aucune résistance de la part de ceux qu'il regardoit; mais nous ne fûmes pas peu surpris de nous voir ainsi préparer à un mauvais traitement sur un article sur-tout dont, jusques-là, nous n'avions eu qu'à nous louer. En effet, non-seulement nos provisions avoient toujours été suffisantes, mais même excessives. Parler de plaintes à des gens qui n'avoient que des éloges à faire, étoit une conduite parfaitement inintelligible en elle-même, et nous la rapportâmes tout natu-

rellement à l'entrevue du matin entre le mandarin et l'ambassadeur.

Au reste, le dîner vint, et nous vîmes avec plaisir que les précautions qui nous avoient été recommandées, étoient, comme nous l'avions désiré, le résultat d'un soupçon bien fondé. Effectivement, au lieu de cette quantité de mets qui couvroit nos tables ci-devant, à peine nous servit-on de quoi alimenter la moitié des personnes de l'ambassade.

Cette innovation nous conduisit à des réflexions bien peu agréables. Nous avions déjà la preuve que nous pouvions être affamés et emprisonnés; mais nous appréhendions encore que l'ambassade ne fût regardée avec mépris, ce qui auroit entraîné la ruine de notre importante mission. Comme anglais, nous ressentions aussi vivement ce qui nous paroissoit être une insulte à la majesté de l'une des premières nations de l'Europe.

On laissa donc intact ce maigre dîner, et pour se conformer aux ordres reçus, on fit parvenir ses plaintes à son excellence, qui s'étant assurée qu'elles étoient fondées, chargea M. Plumb, l'interprête, de les communiquer au mandarin, et de réclamer les droits de l'hospitalité. Nous ne tardâmes pas à ressentir

les bons effets de la requête ; car 5 minutes après qu'elle eut été présentée, chaque table fut couverte avec profusion de mets chauds de toute espèce. Pourquoi ces provisions, qui devoient avoir été préparées d'avance, ne nous furent-elles pas servies dans le principe ? c'est ce qu'on ne peut expliquer par aucune règle de justice ou de politique connue. Il seroit ridicule de supposer que ce fût humeur, ou le plaisir de nous jouer un mauvais tour. Quant aux raisons d'économie, ce ne pouvoit en être une bien grande pour le trésor public d'une nation comme la Chine. Cette conduite nous parut donc une énigme, que personne ne chercha plus à deviner, dès que le nouveau dîner se fut montré.

(Mercredi 11.) L'ambassadeur ordonna, dans la matinée, de sortir de leurs caisses les présens qui avoient été apportés de Pékin, et de les étaler sur des tables qui avoient été placées exprès dans la grande galerie précédant les appartemens de son excellence. Ces présens consistoient en

200 pièces d'un drap étroit et gros, en grande partie noir et bleu.

2 grands télescopes.

2 fusils à vent.

2 beaux fusils de chasse, dont l'un monté en or, et l'autre en argent.

2 paires de pistolets d'arçons, ornés et enrichis comme les fusils.

2 boîtes contenant chacune 7 pièces d'étoffes d'Irlande.

2 superbes selles, avec leur fourniture complette : elles étoient recouvertes d'une peau de daim très-fine, avec une broderie en argent ; un drap jaune superfin, enrichi pareillement d'une broderie en paillettes, ainsi que de glands d'argent, formoit la housse ; la bride, les sangles et les courroies étoient d'un cuir jaune lustré, brodé en argent ; les étriers, les boucles, etc. étoient d'acier et d'un fini achevé.

2 grandes caisses contenant les plus beaux tapis des manufactures anglaises.

Tels étoient tous les présens qui nous avoient accompagnés à Pékin. Le reste, consistant en différentes pièces d'horlogerie et de méchanique, ainsi que plusieurs canons avec leurs affûts, avoient été laissés à notre première résidence, comme trop pesans ou trop délicats pour un aussi long voyage. Nous nous proposions de les présenter à sa majesté impériale à son retour, l'hiver, dans la capitale de ses états.

Il fut ordonné de ne pas toucher aux présens, jusqu'à ce que l'empereur nous eût fait connoître ses intentions. En attendant, on plaça des sentinelles le long de la galerie.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Les présens sortent du palais. L'Empereur fait notifier à l'Ambassadeur qu'il lui donnera audience. Ordres prescrits à ce sujet. Description de la marche de l'Ambassade vers le palais impérial. Première audience donnée par l'Empereur à l'Ambassadeur. Présens reçus à cette occasion. Seconde visite de l'Ambassadeur à l'Empereur. Nouveaux présens. Espoir d'un heureux succès pour l'Ambassade.

SEPTEMBRE, Jeudi 12.

LE mandarin *Van-tadge-in*, accompagné de plusieurs de ses collégues, et d'une troupe de domestiques, vint chercher dans la matinée les présens, et les fit transporter, comme nous le présumâmes, au palais de l'empereur.

Son excellence reçut en même-tems la visite d'un mandarin du premier ordre, chargé de lui notifier que l'empereur lui donneroit audience, le samedi matin, dans son palais impérial. A cette nouvelle, l'espérance et la joie

s'emparèrent de nous ; et quoique le grand *Choulaa* ne fût pas encore venu nous voir, et que nous eussions bien des motifs de tristesse, l'horison politique s'éclaircit tout-à-coup pour nous, et le succès de notre mission nous parut infaillible.

(Vendredi 13.) Son excellence reçut la visite de plusieurs mandarins de distinction qui restèrent plus d'une heure avec lui.

Des ordres furent donnés pour que toute l'ambassade se tint prête le lendemain matin à 3 heures, à accompagner l'ambassadeur au palais impérial. Il fut enjoint aux domestiques de prendre leurs livrées vertes galonnées en or, avec des bas de soie blancs ou de coton, et des souliers, les bottes de toute espèce étant absolument interdites pour la circonstance. Défenses en même-tems leur furent faites, ainsi qu'aux soldats, de rester dans le palais pour attendre l'ambassadeur. Il leur étoit prescrit, aussitôt qu'ils l'y auroient conduit, de revenir à *Jéhol*, sans s'arrêter un moment nulle part. Son excellence exigeoit une obéissance d'autant plus entière, qu'ayant des raisons d'espérer que sous peu de jours, les entraves mises à la liberté des personnes de l'ambassade seroient levées, et que nous jouirions de toute

celle que nous pouvions raisonnablement désirer, il seroit à craindre que la moindre violation de son ordre, n'entraînât la perte de la faveur qu'il négocioit.

(Samedi 14.) A 3 heures du matin, l'ambassadeur et sa suite, en habits de cérémonie, se mirent en marche pour se rendre à la cour de l'empereur.

Son excellence portoit un habit complet de velours rouge moucheté, avec une étoile de diamant et son ruban; par-dessus se déployoit le grand habit de l'ordre, accompagné du chapeau garni de plumes qui en fait partie. Sir George Staunton étoit revêtu aussi d'un habit de cour, sur lequel il portoit la robe de docteur en droit des universités d'Angleterre, avec le manteau de velours noir attaché à ce degré.

Quoique l'obscurité permit à peine de nous distinguer les uns les autres, le lieutenant-colonel Benson entreprit cependant de former un cortége autour du palanquin de l'ambassadeur; mais cette manœuvre ne réussit pas, par la faute des porteurs, qui alloient trop vîte pour une cérémonie aussi grave. Nous fûmes donc obligés de nous mettre à leur pas, et nous le fîmes de bonne grace. Pour comble de mal-

heur, des chiens, des cochons et des ânes, soit qu'ils fussent attirés par les charmes de notre musique, ou qu'ils se trouvassent là par hasard, se jetèrent dans nos rangs, et y portèrent le désordre. Il ne fut plus possible dès-lors de nous rallier, et le palanquin de l'ambassadeur avoit même tellement gagné de l'avance sur nous, que nous fûmes contraints de courir un peu pour le rattraper.

Le cortége, si on peut lui donner ce nom, arriva au palais de l'empereur dans cet état de confusion et de désordre que je viens de décrire. Les gens à pied étoient essoufflés de leur course, et ceux à cheval frémissoient encore à l'idée des risques qu'ils avoient courus dans l'obscurité. Au surplus, nous convenions presque tous qu'il étoit souverainement ridicule d'avoir cherché à nous donner en spectacle, lorsque personne ne pouvoit nous voir.

Vers les 5 heures l'ambassadeur descendit de son palanquin au milieu d'un concours immense de peuple qui l'attendoit, et il fut introduit dans le palais, sir George Staunton et son fils supportant le bas de son manteau, et les gentilshommes d'ambassade marchant à sa suite.

Les domestiques, d'après les ordres donnés, s'en retournèrent, et la troupe les accompagna

au bruit des fifres et des tambours. Comme il faisoit grand jour alors, nous profitâmes de l'occasion pour examiner la ville où nous résidions.

C'est une place considérable par son étendue et sa population, bâtie sans aucune régularité, et située dans un fond, entre deux grandes montagnes. Les maisons sont basses, de peu d'apparence, et presque toutes construites en bois. Aucune rue n'est pavée, hormis les avenues qui conduisent au palais de l'empereur, et qui le sont en larges pierres plates.

Comme cette ville n'a pas de rivière, il est à supposer qu'elle n'a pas aussi un grand commerce. La consommation occasionnée par la résidence de l'empereur dans son voisinage, doit néanmoins, en augmentant sa population, et en y appelant la richesse et le luxe, occuper activement l'industrie de ses habitans.

Le pays aux environs offre une plus grande apparence de fertilité que toutes les parties de la Tartarie que nous avions traversées; mais cette fertilité ne peut pas se comparer avec celle des terres de la Chine.

A 11 heures du matin, l'ambassadeur revint du palais impérial. Sa visite s'étoit bornée à une simple présentation. Il n'y eut d'admis avec lui à l'audience de l'empereur, que sir

George Staunton, son fils, et M. Plumb, l'interprête.

L'empereur reçut ses lettres de créance dans le plus grand cérémonial. Il parut faire une distinction particulière du fils de sir George Staunton. Il fut enchanté de l'air de candeur et de vivacité de ce jeune homme, et admira la facilité qu'il avoit de parler six langues différentes. Sa majesté ne s'en tint pas à l'éloge; car elle lui présenta de sa propre main un très-bel éventail avec plusieurs bourses brodées en paillettes, et ordonna à l'interprête de lui exprimer combien elle faisoit cas de ses talens et de sa personne.

Peu de tems après le retour de l'ambassadeur, il nous arriva un très-grand nombre de présens de la part de sa majesté impériale.

Ils consistoient dans de très-riches étoffes de velours, satins, soies, et des bourses supérieurement brodées; à quoi il faut ajouter une grande quantité du meilleur thé du pays, réuni en masses solides, qui avoient la forme et l'étendue d'un fromage de Hollande. Ainsi comprimées et quoique sans enveloppe, les feuilles sont inaccessibles à l'air, et conservent toujours leur parfum. Chacune de ces masses pesoit environ cinq livres.

Son excellence distribua à chaque person-

nage distingué de l'ambassade, la part qui lui revenoit dans ces présens; ceux qui étoient adressés spécialement à leurs majestés Britanniques, furent déposés dans la galerie avec leurs caisses.

(Dimanche 15.) L'ambassadeur, accompagné des premières personnes de sa suite, mais sans gardes ni domestiques, partit à une heure du matin, pour faire une seconde visite à l'empereur. Il se proposoit, par ce que nous apprîmes, d'entamer la négociation dont il étoit chargé par la compagnie des Indes orientales, relativement à l'extension de son commerce.

Son excellence ne revint qu'à près de trois heures de l'après-dîner, et nous parut avoir l'air très-satisfaite. Ce que rapporta l'interprête M. Plumb, de la tournure que prenoit la négociation, servit encore à augmenter nos espérances. Il nous dit que l'empereur, par l'entremise du grand *Choulaa*, étoit entré en matière avec le lord Macartney, et avoit accédé aux demandes qui lui avoient été faites. Un second envoi de présens de la part de sa majesté impériale, parut venir à l'appui de ce rapport favorable. Ces nouveaux présens consistoient dans une très-grande quantité de magnifiques étoffes de velours, de satin et de

soie, ainsi qu'en de belles lampes chinoises et des porcelaines superbes. Il y avoit aussi un grand nombre de boîtes à mouches d'un travail parfait, dont l'extérieur étoit tacheté de mouches de la plus grande délicatesse sur un fond écarlate ; l'intérieur, peint en noir, reluisoit comme le vernis du Japon.

Son excellence observa, pour la distribution de ces présens, et le dépôt de ceux qui étoient adressés à leurs majestés Britanniques, la même marche qu'elle avoit tenue pour les premiers.

Nous passâmes la soirée dans les transports de joie que venoit de nous causer la nouvelle de l'heureuse issue de notre importante ambassade.

CHAPITRE XIV.

L'Ambassadeur reçoit la visite de plusieurs mandarins chargés de la part de l'Empereur de l'inviter à assister à l'anniversaire de la naissance de sa majesté Impériale. Toute l'Ambassade prend part à la fête. Description du palais impérial. Particularités sur l'Empereur. Succession de présens. Fin de la négociation avec la Cour Impériale. Présens particuliers de l'Empereur de la Chine au Roi de la Grande Bretagne. Description d'un spectacle. Punition d'un soldat anglais jugé par une cour martiale. Départ de Jéhol.

SEPTEMBRE, Lundi 16.

L'AMBASSADEUR reçut dans la journée la visite de plusieurs mandarins chargés de l'informer que le lendemain étoit l'anniversaire de la naissance de l'empereur, et que sa majesté l'invitoit, ainsi que toute sa suite, à se trouver à la cour.

(Mardi 17.) Son excellence, accompagnée de toute l'ambassade, partit à 2 heures du matin pour se rendre au palais impérial, où nous arrivâmes sur les 4 heures, sans avoir éprouvé beaucoup de retards, quoique la foule fût immense. Le palais étoit rempli de mandarins de tous les ordres.

Cet édifice est bâti dans un lieu élevé, et commande une grande étendue de vue sur le pays montagneux qui l'environne. Il n'est remarquable ni par sa hauteur, ni son élégance; sa grandeur fait sa beauté. Il contient un très-grand nombre de cours, ceintes de portiques ornés de dorures et de peintures. Ses jardins s'étendent à plusieurs milles, et sont entourés d'un mur très-fort, haut d'environ 30 pieds. En face du palais est une vaste plaine avec un lac considérable au milieu.

Nous attendions depuis plusieurs heures l'empereur, lorsqu'il nous fut annoncé par la prosternation des mandarins à son passage. Cet auguste prince étoit assis dans un palanquin découvert, porté par 20 mandarins de la première classe. Sans cette dernière circonstance, nous ne l'eussions pas distingué d'un mandarin ordinaire, car il n'avoit aucune décoration, et ses habits ressembloient à ceux des personnes du premier rang parmi ses sujets. Cette

simplicité extérieure tient à la sage politique qui distingue le règne de cet empereur, dont un des principes favoris est de bannir de ses états tout luxe inutile, et d'y encourager l'économie. C'est par une suite de ces mêmes sentimens pour le bonheur de son peuple, qu'il a supprimé, dans la partie la moins florissante de ses domaines, toute espèce de réjouissance publique le jour de l'anniversaire de sa naissance. Il paroît que cette suppression n'a lieu que dans l'arrondissement de sa résidence; car on nous assura qu'il n'y avoit aucune partie du reste de son vaste empire où l'anniversaire de sa naissance ne fût célébré avec allégresse et solemnité.

L'empereur entroit ce jour dans la 86e année de son âge, comme il étoit dans la cinquante-septième de son règne. Quoiqu'avec un air sombre et des yeux perçans, l'ensemble de sa personne annonçoit les plus douces qualités; et il avoit ces manières aisées et ce caractère de dignité que donne une grande élévation, mais qui étoient plutôt l'effet chez lui d'une supériorité naturelle que de celle de son rang.

Notre cortége présentait exactement la même apparence que le jour de notre première audience; et nous nous en retournâmes à une heure, aussi en désordre et aussi fatigués.

Nous fûmes suivis d'une grande quantité de présens, qui ne différoient des premiers que par les formes et les couleurs. Ils étoient accompagnés d'une profusion de fruits et de confitures qui, eussions-nous eu à passer encore à *Jéhol* le double du tems de notre résidence, auroient suffi pour nous fournir les plus beaux desserts.

Les Chinois sont les meilleurs confiseurs et les meilleurs pâtissiers du monde. Je ne crois pas avoir mangé en Angleterre ou dans quelqu'autre partie de l'Europe, de pâtisseries plus délicates que les leurs. Ils la varient tellement, pour le goût, les formes et les couleurs, que je défierois à tous les pâtissiers de l'Europe combinés, de les égaler.

(Mercredi 18.) L'ambassadeur, accompagné d'une suite peu nombreuse, fut dans la matinée au palais de l'empereur, pour avoir son audience de congé, le tems fixé pour notre séjour étant prêt d'expirer.

Son excellence se proposoit en même-tems de clorre ses négociations. Voici ce que les gentilshommes d'ambassade laissèrent transpirer dans le tems à ce sujet.

D'abord l'empereur de la Chine refusa de signer, et même de faire un traité par écrit

avec la cour d'Angleterre, pour ne pas déroger aux anciens usages et aux loix constitutionnelles de l'empire ; et il les eût respectés de même avec tout autre gouvernement. Il protesta ensuite de sa grande estime pour sa majesté et la nation Britannique. Il se sentoit très-disposé à nous accorder des priviléges plus étendus qu'aux autres puissances de l'Europe dont les sujets commerçoient avec les siens ; et il étoit même prêt à sanctionner les nouveaux arrangemens relatifs aux droits à acquitter par les navires anglais arrivant à Canton, article qui paroissoit former le principal objet des négociations ; mais il déclara en même-tems que les vrais intérêts de son peuple lui étoient trop chers pour en sacrifier un seul, et que conséquemment il ne se prêteroit à rien de ce qui pourroit les blesser ; qu'il ne balanceroit jamais à retirer ses faveurs à quelque nation étrangère que ce fût, aussitôt qu'il s'apercevroit de leur opposition avec le bien de ses sujets, et que c'étoit au commerce anglois à se comporter de manière à ne pas mériter de perdre les avantages que son cœur le portoit à lui accorder de préférence à celui des autres peuples qui trafiquoient en Chine. Il conclut en disant que dans son opinion et le fort de sa conscience, il ne voyoit nullement un traité

par écrit ou une signature nécessaire à l'obser. vation de sa parole.

Pour prouver en même-tems toute son estime et sa haute considération pour le roi de la Grande-Bretagne, il mit de sa propre main, dans celle de l'ambassadeur, une boîte d'un très-grand prix, contenant les portraits en miniature de tous les empereurs ses prédécesseurs, à chacun desquels étoient jointes une description en vers faite par chaque empereur, de son caractère, ainsi que des principaux évènemens de son règne, et une règle de conduite pour son successeur.

Sa majesté impériale, en délivrant ce présent à l'ambassadeur, lui parla dans ces termes:

» Remettez en main propre cette petite cas-
» sette au roi votre maître, et dites-lui que,
» quelque peu de valeur que puisse avoir ce
» présent à ses yeux, il est aux miens le plus
» précieux que j'aie à offrir, ou que mon em-
» pire renferme. Il m'a été transmis de main
» en main par mes nombreux prédécesseurs. Je
» réservois ce dernier gage de mon affection à
» mon fils et successeur, comme renfermant,
» pour ainsi dire, autant de témoins vivans des
» vertus de ses ancêtres, qu'il n'auroit eu qu'à
» consulter, et il l'eût fait, je n'en doute pas,

» pour se pénétrer de leur sagesse et leur res-
» sembler, en faisant consister tout le bonheur
» de sa vie dans l'augmentation de celui de son
» peuple, et le maintien de la gloire du trône
» impérial. »

Tel fut le discours de sa majesté, que M. Plumb, l'interprête, transmit dans notre langue à l'ambassadeur; discours qui, comme on l'imagine aisément, lui causa, ainsi qu'au reste de l'ambassade, autant de suprise que d'admiration.

Son excellence revint dîner, et repartit aussitôt après avec toute sa suite, pour assister à la représentation d'un spectacle préparé en l'honneur de l'ambassade dans le palais impérial.

On avoit dressé à cet effet un théâtre dans une cour intérieure du palais. Il étoit orné d'une quantité énorme de rubans et de bannières de toutes les couleurs, et illuminé avec goût et magnificence.

Le spectacle consistoit dans des représentations de batailles et des évolutions militaires, des sauts périlleux comme chez-nous, et des danses sur la corde lâche ou tendue. L'adresse et l'agilité des acteurs n'auroient du tout point fait déshonneur au théâtre de *Sadleys'wells*,

ou à celui d'*Astley*; mais ces sauteurs chinois me parurent bien supérieurs aux nôtres dans l'art de l'équilibre. Par un mouvement imperceptible des jointures de leurs bras et de leurs jambes, ils sembloient donner à des vases pleins d'eau une faculté motrice au moyen de laquelle ceux-ci se mettant progressivement en équilibre, passoient et repassoient sans se répandre, d'une partie du corps de l'acteur à l'autre avec une rapidité si extraordinaire, que je n'osai en croire le témoignage de mes propres yeux.

Le spectacle se termina par de nombreux tours d'escamotages, que Breslaw ou Comus, tout sorciers qu'ils sont, n'ont jamais surpassés; et pour preuve de ce que j'avance, je citerai un de ces tours qui, je l'avoue, m'a plus étonné que le reste des spectateurs.

L'escamoteur, après avoir présenté à l'assemblée un grand bassin, et l'avoir tourné et retourné dans tous les sens, le posa à terre, la partie creuse en dessous. A peine eut-il achevé l'opération, que relevant le bassin, il en sortit un gros lapin qui échappa au mouvement que l'escamoteur fit pour le prendre, et courut se cacher parmi les spectateurs. Ce tour me parut incompréhensible; car il n'existoit aucune communication par laquelle on eût pu introduire

duire l'animal sous le récipient. Le théâtre étoit d'ailleurs couvert de nattes, de manière à intercepter tout passage par le plancher ; et dans la supposition où il en eût existé un, l'introduction de l'animal auroit été visible pour la partie nombreuse des spectateurs qui se trouvoient placés à quelques pieds seulement du lieu très-circonscrit de la scène. Les autres tours dont je fus témoin, n'étoient pas moins singuliers. Des musiciens rangés sur le théâtre ne cessèrent de jouer pendant toute la durée du spectacle.

La salle étoit remplie de personnes de distinction, et offroit un très-beau coup-d'œil. L'ambassadeur et sa suite s'en retournèrent à 9 heures, très-satisfaits de leur soirée.

(Jeudi 19.) A midi, plusieurs mandarins vinrent faire une visite à son excellence, et distribuèrent à chaque personne attachée à l'ambassade, une pipe et un sac de tabac à fumer.

Dans les différentes visites que des mandarins de toutes les classes firent à l'ambassadeur, nous n'aperçûmes aucune variation dans leur habillement, et il paroît que la mode ne fait pas fortune en Chine, ou du moins autant qu'en Europe. L'habit de cour même des mandarins diffère très-peu de celui qu'ils portent

ordinairement. Il consiste dans une robe qui leur descend jusqu'à la moitié des jambes, et s'attache au bas du col avec des rubans. Sur la partie de l'étoffe qui couvre l'estomach, est une broderie d'environ 6 pouces en quarré, tissue en or ou en soie de couleur différente, suivant le rang du mandarin. La même marque de distinction se trouve répétée dans la partie correspondante du dos. En hiver, la robe est ordinairement d'un velours bleu. L'écharpe que les mandarins portent toujours à la ceinture, ne fait point partie de l'habillement de cour : on laisse la robe flotter tout naturellement.

Je suis arrivé à une époque où il fut exercé un acte d'autorité attentatoire aux priviléges d'un peuple libre, et qui étoit susceptible en même-tems de donner une idée défavorable de notre caractère national et de nos usages aux Chinois. Je dois commencer d'abord par rapporter les ordres émanés du lord Macartney, et lus aux équipages des vaisseaux, ainsi qu'à toutes les personnes de l'ambassade, le 20 juillet 1793, sur les 5 heures du soir.

Ordres portant le sceau et la signature du lord Macartney.

» Comme les vaisseaux et autres bâtimens

» attachés à l'ambassade destinée pour la Chi-
» ne, doivent mouiller sous peu de jours dans
» le port, son excellence l'ambassadeur pense
» qu'il est de son devoir de faire les observa-
» tions et de prendre les arrangemens qui
» suivent.

» La réussite des divers objets importans
» confiés à cette ambassade, dépend unique-
» ment de la bonne volonté du gouvernement
» Chinois ; mais cette disposition de sa part
» dépendra aussi de l'opinion qu'il se formera
» du caractère de la nation anglaise, d'après
» la conduite de ses envoyés. On ne peut se
» dissimuler que celle qu'il en a conçue jus-
» qu'ici sur les déportemens des anglais à
» Canton, ne lui est pas honorable, puisqu'il
» en est arrivé au point de la regarder comme
» la dernière des nations de l'Europe. Du peu-
» ple, cette impression défavorable a été com-
» muniquée à l'empereur, au moyen de ce
» tribunal érigé dans la capitale pour informer
» le souverain de tout ce qui concerne les
» étrangers. Il devient donc essentiel de cher-
» cher à détruire cette opinion, généralement
» répandue à la Chine, et à la remplacer par
» une plus juste et plus favorable. Il faut que
» chacun démontre, par la régularité de sa
» conduite, que les anglais, de quelque rang

» ou condition qu'ils soient, sont les amis de
» l'ordre, de la subordination et de la sobriété.
» Quoique le peuple Chinois n'ait pas la moindre
» part à son gouvernement, celui-ci, cepen-
» dant, a pour maxime constante de donner
» gain de cause au dernier même des Chinois
» dans leurs différends avec des étrangers, et
» de ne laisser jamais sans vengeance la mort
» d'un de ses sujets. Nous en avons un exem-
» ple récent dans ce qui est arrivé à Canton,
» au canonnier d'un navire anglais, qui, quoi-
» que cause innocente de la mort d'un paysan
» chinois, fut mis à mort, malgré tous les
» efforts combinés de plusieurs factoreries eu-
» ropéennes, établies dans cette ville, qui au-
» roient désiré le sauver. On ne sauroit donc
» employer trop de douceur et de circonspec-
» tion dans toute espèce de commerce ou de
» rencontre avec les différentes classes des ha-
» bitans de ce pays.

» Son excellence sait qu'elle n'a pas besoin de
» recommander ces précautions à la prudence
» de sir Érasme Gower, et au capitaine Mac-
» kintosh de l'Indostan, vis-à-vis de leurs équi-
» pages ; mais elle aime à se représenter avec
» eux tout le bien qui en résultera pour le
» crédit du nom anglais, et l'intérêt de la
» mère-patrie.

» Elle se flatte aussi que les mêmes motifs
» influeront puissamment sur la conduite des
» personnes attachees particulièrement à l'am-
» bassade.

» Son excellence déclare, en même-tems,
» que le même empressement qu'elle mettra à
» récompenser et à noter favorablement ceux
» qui se conformeront à ses ordres, elle l'em-
» ploîra à punir, soit par la suspension, soit
» par la privation de leurs emplois, ceux qui
» les auront transgressés. Elle déclare en outre
» que dans le cas où il seroit commis une of-
» fense envers un chinois, ou quelque autre
» délit punissable par les loix de ce peuple,
» elle s'abstiendra de toute démarche pour
» soustraire le coupable au châtiment, ou lui
» en adoucir la sévérité.

» Son excellence se repose sur le lieutenant-
» colonel Benson pour la bonne tenue des
» gardes, tenue qui, dans les circonstances
» présentes, quoique par des motifs différens,
» doit être la même que dans un tems de
» guerre. Les gardes se tiendront toujours en-
» semble, et seront exercés régulièrement.
» Aucun ne pourra s'absenter du bord des
» vaisseaux, ou du lieu marqué à terre pour
» le logement des soldats, sans une permission
» de son excellence ou de l'officier comman-

» dant. Il en sera de même pour les machinis-
» tes et les domestiques sous les ordres de M.
» Maxwell. Son excellence ne doute nullement
» que les principaux membres de l'ambassade
» ne leur donnent l'exemple de la subordina-
» tion, en la prévenant toutes les fois qu'ils
» voudront sortir des vaisseaux, ou s'écarter
» de leur résidence à terre.

» Aucune caisse ni aucun paquet ne pour-
» ront être transportés des vaisseaux, ou du
» lieu où ils auront été déposés à terre, sans
» la permission de l'ambassadeur, ou un ordre
» signé de M. Barrow, contrôleur, désignant
» l'espèce, le nombre et la grandeur des pa-
» quets.

» Son excellence exige sur-tout des person-
» nes appartenantes, soit aux vaisseaux, soit
» à l'ambassade, de ne trafiquer de quelque
» manière et sous quelque prétexte que ce
» soit, d'aucune espèce de marchandise, sans
» en avoir obtenu auparavant la permission.
» La compagnie des Indes orientales a senti la
» nécessité d'écarter de cette ambassade tout
» ce qui pouvoit lui donner une apparence
» mercantile, et elle a généreusement fait le
» sacrifice des profits d'un nouveau débouché,
» en se refusant de charger des marchandises
» sur l'Indostan, eu égard à sa destination. En

» effet, la dignité de l'ambassade à laquelle ce
» bâtiment est lié, eût perdu par-là toute son
» importance aux yeux prévenus des Chinois,
» et avec elle s'évanouiroit l'espoir de ces
» grands avantages de commerce que la com-
» pagnie s'est promis. Ces mêmes risques exis-
» teroient dans leur entier, si la moindre tran-
» saction de commerce, produite par l'appât
» du gain, avoit lieu de la part de qui que ce
» soit des vaisseaux ou de l'ambassade; car
» elle ne manqueroit pas de passer bientôt pour
» appartenir à un système général de trafic. Il
» est cependant dans les intentions de son ex-
» cellence de se relâcher de sa sévérité sur cet
» article, lorsque les négociations dont elle est
» chargée auront pris une tournure assez favo-
» rable pour le lui permettre, ou lorsque la
» permission demandée par un européen de
» disposer de quelque marchandise, pourra
» être envisagée comme une faveur accordée à
» l'acheteur chinois. Son excellence est déci-
» dée à sévir de toute son autorité contre la
» moindre infraction de la part des personnes
» de l'ambassade, à la défense qu'elle vient de
» porter. Les loix de la marine royale imposent
» la même obligation, et donnent les mêmes
» droits à sir Érasme Gower, contre celles qui
» se trouvent sous son commandement immé-

» diat ; et son excellence se trouve suffisam-
» ment autorisée par une résolution de la
» Compagnie des Indes, du 5 Septembre 1792,
» et sa lettre du 8 desdits mois et an, à exiger
» la même sévérité de la part des officiers de
» l'Indostan. Une copie de la résolution, et un
» extrait de la lettre sont joints ici, pour que
» le capitaine Mackintosh leur en donne com-
» munication. Son excellence s'en rapporte
» entièrement à lui sur la stricte exécution du
» contenu des écrits suivans.

De la Cour des Directeurs, tenue le mercredi 5 Septembre 1792.

» Résolu,

» Que le très-honorable lord vicomte de
» Macartney, est autorisé à suspendre ou des-
» tituer le commandant ou tout autre officier
» de l'Indostan, coupable de la moindre at-
» teinte à nos conventions, ou désobéissance
» relative aux ordres émanés du comité secret
» ou de son excellence, pendant la durée du
» voyage de l'ambassade à la Chine. »

Signé, W. RAMSEY, Secrétaire.

Extrait de la lettre du Président de la Cour des Directeurs au lord Macartney, datée du 8 Septembre 1792.

» Le comité secret ayant mis le capitaine » Mackintosh de l'Indostan, sous les ordres de » votre excellence, pour tout le tems que l'exi- » gera le bien de l'ambassade, nous vous en- » voyons une copie de ses instructions, et du » traité qu'il a souscrit relativement à son com- » merce et à celui de ses officiers. L'intention » cependant de la cour, est que ce commerce » ne s'étende pas au-delà de *Canton*, destina- » tion ultérieure de l'Indostan, à moins que » votre excellence jugeant, d'après les circons- » tances, qu'il ne blesse ni la dignité de l'am- » bassade, ni les intérêts qui sont attachés à son » importance, ne lui permette de franchir la » ligne de démarcation. Le consentement par » écrit de votre excellence deviendroit alors » nécessaire au capitaine Mackintosh ou à ses » officiers, d'après le contenu des instructions » du comité secret. Mais comme sans cette » autorisation de votre part, toute atteinte aux » ordres de la cour pourroit entraîner les plus » fâcheuses conséquences pour votre mission, » elle autorise votre excellence à suspendre ou

» destituer le commandant ou tout autre offi-
» cier de l'Indostan, coupable de la moindre
» infraction au traité, ou désobéissance aux
» ordres du comité secret ou de votre excel-
» lence, pendant la durée de la présente am-
» bassade. »

» Son excellence, après avoir déclaré la
» ferme résolution où elle est, d'après les de-
» voirs de sa place, de rechercher et de punir
» sévèrement toute opposition aux ordres ci-
» dessus, ainsi que tout acte tendant à empê-
» cher ou retarder le succès de l'ambassade, et
» à avilir le nom anglais, s'empresse aussi de
» déclarer que dans toutes les occasions où elle
» trouvera à récompenser le mérite, et que
» l'honneur et l'intérêt de la nation lui per-
» mettront de condescendre aux désirs des per-
» sonnes qui l'accompagnent, elle s'estimera
» très-heureuse de pouvoir suivre les mouve-
» mens de son cœur.

» Dans les cas d'absence ou d'occupations de
» son excellence, elle sera remplacée par sir
» George Staunton, qu'il a plu à sa majesté
» d'honorer de la commission de ministre plé-
» nipotentiaire auprès de l'empereur de la
» Chine. »

Donné à bord du vaisseau de sa majesté, le Lion, le seizième jour de juillet 1793.

Par le commandement de son excellence,

Signé ACHESON MAXWELL, EDWARD WINDER,
Secrétaires.

Après avoir exposé en détail les ordres émanés des autorités compétentes pour les objets relatifs à l'ambassade, ordres conformes à la raison et à la saine politique, je pourrois citer quelques faits qui semblent leur être opposés, si toutefois ils n'en sont pas une violation.

On fit signifier, par exemple, aux gens de l'ambassadeur qu'ils seroient soumis désormais aux loix militaires, et que les punitions corporelles employées dans les armées, leur seroient applicables lorsqu'ils refuseroient d'obéir à leurs supérieurs. On sent qu'un pareil réglement, subversif de tout principe et de toute justice, jeta l'épouvante et l'horreur dans les ames équitables et sensibles, dont l'indignation s'accroissoit encore par la pensée qu'éloignés comme nous l'étions de notre heureuse patrie, les victimes d'une pareille tyrannie imploreroient en vain la protection de ce pouvoir suprême institué pour les garantir de tout acte arbitraire.

J'ai au moins la satisfaction de pouvoir dire à la décharge de sir George Staunton, d'après le bruit général du palais, qu'il s'est opposé de toutes ses forces à l'admission d'une mesure si attentatoire à ces priviléges qui accompagnent partout des anglais, même jusqu'au fond de la Tartarie, et que le chef de l'ambassade, tout puissant qu'il fût, auroit dû respecter.

Cette étrange extension donnée à la discipline militaire, fut certainement suggérée au lord Macartney par quelques officieux de l'ambassade ; mais, très-heureusement pour les parties, on n'en fit jamais l'essai.

Quand le lieutenant-colonel Benson forma une cour martiale pour juger un de ses soldats, et qu'il en fit exécuter la sentence, la loi lui en donnoit le pouvoir, quelqu'abus qu'il en ait pu faire ; mais qu'à l'une des extrémités du globe, un ambassadeur, dans son conseil privé, ose ravir à des anglais leurs droits, sa conduite, certainement, mérite les plus grands blâmes.

Jacques Cootie, simple soldat d'infanterie, servant dans la garde de l'ambassadeur, fut dénoncé dans la matinée à l'officier commandant, pour s'être procuré d'un soldat chinois une petite quantité de *samtchoo*, qui est une liqueur spiritueuse dont j'ai déjà donné la

description. En conséquence de quoi il fut arrêté, et bientôt après jugé par une cour martiale formée d'un certain nombre de ses camarades ou pairs, dont le président étoit un caporal. La sentence qui condamnoit ce malheureux soldat à passer par les baguettes, fut confirmée par le lieutenant-colonel Benson.

Au moment de l'exécution, toute la troupe se rangea en bataille dans la cour extérieure du palais. Les formalités d'usage remplies, le condamné fut attaché à l'une des colonnes du grand portique, et là, en présence d'un nombre considérable de chinois, il reçut 60 coups de baguettes, appliqués plus fortement qu'à l'ordinaire.

Les mandarins, ainsi que le peuple, ne purent s'empêcher d'exprimer toute l'horreur que ce procédé leur inspira. Quelques Chinois même allèrent jusqu'à déclarer qu'il étoit impossible de le concilier avec cette religion d'un peuple qui la représente comme bien supérieure à toutes les autres par les sentimens d'humanité, de justice et de charité qu'elle renferme. Un des principaux mandarins qui parloit notre langue, s'écria avec indignation : *Anglais beaucoup trop cruel, beaucoup trop méchant.* Il étoit sans doute l'interprête des sentimens de ses compatriotes.

Je n'entreprendrai pas de raisonner sur la nature du délit de ce soldat, ni de décider s'il étoit susceptible de toute la sévérité de la discipline militaire, ce sujet n'est pas de ma compétence ; mais un peu de bon sens suffit pour faire sentir combien il étoit impolitique de rendre témoin du châtiment, un peuple à qui l'espèce en étoit inconnue, et dont la douceur naturelle ne pouvoit qu'en être vraiment affectée. En vain aurions-nous voulu la justifier à leurs yeux par une explication de nos loix, l'ignorance de leur langue et le nombre des spectateurs s'y seroient opposés. J'ai déjà dit que je ne chercherois pas à examiner si le bon ordre et la discipline militaire exigeoient un exemple ; mais je persisterai à croire qu'il étoit dangereux d'affecter de lui donner une publicité capable d'indisposer contre nous les Chinois ; ce qui, malheureusement, n'est que trop arrivé.

J'ai des raisons de croire que cette exécution ne fut ainsi arrangée que pour convaincre les Chinois de notre amour de l'ordre, et leur faire voir la rigueur avec laquelle nous punissions ceux qui y portoient atteinte ; mais, comme je l'avois prévu, les Chinois envisagèrent ce spectacle sous un point de vue différent, et l'on n'en peut douter d'après leurs

regards, leurs gestes et leurs expressions.

Sir Érasme Gower, ainsi que je l'appris à notre retour à bord du Lion, poussa les choses encore plus loin, lorsque ce vaisseau étoit mouillé devant l'isle de *Chusan*, dans la mer d'*Yellow* ou mer jaune. Le fait dont je veux parler, est connu de tout l'équipage du Lion.

Un Chinois de *Chusan* étoit monté à bord de ce bâtiment, et avoit apporté avec lui une bouteille de *samtchoo*, qui est une espèce d'eau-de-vie, afin de l'échanger avec nos matelots contre quelque marchandise d'Europe. Son dessein ayant été découvert, sir Érasme Gower le fit arrêter, et le condamna à recevoir douze coups de baguettes de la main du Bosseman. Malheureusement, pour aggraver encore nos torts, il les lui fit distribuer en présence d'un grand nombre de Chinois qui se trouvoient à bord.

Cet acte, pour le moins indiscret, doit être rangé dans la classe du précédent. Un simple avis donné aux mandarins de l'isle eût produit tout l'effet qu'on pouvoit désirer, c'est-à-dire, la punition du coupable; mais du moins on auroit sauvé, par-là, les formes.

Fin du Tome premier.



A
9470

VOYAGES
DE
MACARTNEY
A
LA CHINE

I